Le fantôme

et autres histoires vraies

Jean-Claude Castex

Les Editions du Phare-Ouest

À ma femme pour son superbe travail.

Le fantôme

et autres histoires vraies

Jean-Claude Castex

Les Éditions du Phare-Ouest

Castex, Jean-Claude, 1941-
Le fantôme et autres histoires vraies / Jean-Claude Castex. -- White Rock, B.C. : Éditions du Phare-ouest, 2005.
ISBN 2-921668-05-X : 19,95 $
I. Titre.
PS8555 A7854 F36 2005 C843'.54 0505

Couverture: Caroline Castex

Adresser toute commande à **Marie-France Hautberg**

♦Les Editions du Phare Ouest, 15185 Columbia Ave,
WHITE ROCK (British Columbia), Canada, V4B 1J2.
Téléphone 604-542-~~0153~~ 3645
Courriels: chedpo@shaw.ca

Dépôt légal: 2e trimestre 2005
Bibliothèque Nationale du Québec, Montréal.
Bibliothèque Nationale du Canada, Ottawa.

Préface

Plus que tout autre auteur de nouvelles, Jean-Claude Castex maîtrise l'art de façonner cette forme littéraire. Il cisèle ses textes comme un orfèvre ses bijoux. Il nous tient en haleine et, au moment propice, nous assène brutalement une chute qui nous laisse pantois.

Ses textes sont bien écrits, bien documentés, habilement tournés et se suffisent à eux-mêmes dans la bonne tradition de ce que doivent être des nouvelles. Ils sont tous subtilement moralisants car ils mettent en scène des personnages adultes à la limite de l'honnêteté, qui sont en général punis par où ils ont transgressé.

On trouve dans son style l'expression d'un cynisme élégant et froid, pas vraiment drôle mais qui nous arrache un sourire.

Derrière cette ironie et ce cynisme à la Diogène se cache un être dont la modestie n'a d'égal que le brio de ses captivantes nouvelles.

Marie-France Hautberg
Directrice des Éditions du Phare-Ouest



Le Fantôme

Le regard aigu de Claude parcourait la plage de White Rock, dans la grande banlieue de Vancouver, une longue bande sombre de sable volcanique. Devant lui miroitait la baie de Sémihamou et, au-delà, les États-Unis. Les yeux de Claude passaient d'une femme à l'autre, jaugeaient leur beauté d'un long regard enveloppant avant de passer à la suivante. Soudain ses yeux s'arrêtèrent sur une jeune femme à demi assise dans le sable. Elle semblait, elle aussi, chercher quelqu'un. Leurs regards se croisèrent. Claude s'approcha et vint s'asseoir près d'elle.

—*La place est libre? Je peux mettre ma serviette de bain ici, près de vous?*

—*Oui, bien sûr; la plage appartient à tout le monde.*

Voyant qu'elle lisait un roman de Gabrielle Roy, il lui dit avec un sourire:

—*Ah, vous parlez français?*

—*Oui!*

—*Il me semble vous avoir vue quelque part.*

— *Ah, où donc?*

La réponse frappa Claude. Il observa la jeune femme avec une attention pleine de curiosité. Elle était très belle dans un minuscule bikini orange. Il lui allait à ravir, ne cachant presque rien des courbes fascinantes et des galbes prometteurs.

—*Pourquoi cette question?* demanda-t-il dix secondes plus tard, faisant référence à la réponse précédente.

—*Que veux-tu dire?*

Il n'insista pas. Le tutoiement l'étonna mais il pensa qu'elle cherchait à briser la glace pour écourter les préliminaires.

—*Tu me rappelles quelqu'un,* lança-t-il, enfourchant lui aussi le tutoiement avec satisfaction.

—*Ah, tu t'en souviens enfin?* répondit-elle très intéressée, *et qui?*

—Je n'arrive pas à te situer dans ma mémoire.
—Je vais t'aider. C'était ici, sur cette plage l'année dernière. Rappelle-moi ton nom?
—Claude. Mais je n'y suis venu que deux ou trois fois l'année passée.
—C'est là que tu m'as vue, répondit-elle avec conviction.
—Ah, tu t'en souviens?
—Oui bien sûr, parce que tu m'as parlé.
—Quelle mémoire! s'étonna-t-il en souriant, *et qu'est ce que je t'ai dit?*
—Tu m'as invitée. Tu as voulu me raccompagner chez moi. Je m'en souviens comme si c'était hier. C'était le premier août, fête de mon père, la Saint Alphonse.

De plus en plus surpris, Claude ne pouvait que murmurer des *"Oh!"* et des *"Ah!"* dubitatifs.
—Et... tu as accepté que je te raccompagne?
—Bien sûr, tu ne t'en rappelles donc pas, demanda-t-elle d'un air singulier. *Tu ne te souviens pas de Caroline Grandbois?*

Il acquiesça, craignant de la blesser.
—Oui! *Oui*! *Peux-tu me rappeler où tu habites?*
—J'habitais à ce moment-là au 15185 Avenue Columbia, à White Rock.
—Ah oui, feignit-il de se souvenir. *Et maintenant?*
—Maintenant je suis dans la 72ème avenue à Surrey, au numéro 14445; mais je viens sur cette plage presque tous les jours.

Quelques instants après, il perçut la lointaine musique, caractéristique des marchands-glaciers ambulants.
—Ça te dérangerait d'aller m'acheter une glace? lui demanda-t-elle en lui tendant cinq "trente sous". *J'ai de l'huile de bain sur les jambes et le visage, et je crains de me salir.*

Il partit, tout heureux de lui rendre service. Cette fille de rêve l'intéressait fort. Et puis elle le prenait pour un ancien soupirant. *Amusant*! pensait-il. Il ne pouvait s'empêchait d'apprécier la bonne aubaine. Cela lui éviterait bien des travaux d'approche, longs, coûteux et fastidieux.

Mais lorsqu'il revint en tenant un peu stupidement entre ses doigts deux doubles cornets, la jeune fille avait disparu. Serviette, oreiller, sac, elle avait tout pris. Il n'en revenait pas. Il fouilla les environs en brandissant ses glaces qui fondaient

rapidement; impossible de la retrouver. Il patienta cinq bonnes minutes, ne pouvant s'empêcher d'espérer son retour inopiné, puis il engloutit ce qui restait des cornets à grands coups de langue et se décida à regret à s'allonger seul sur la plage. Il s'était tant réjoui de cette conquête facile qu'il ne pouvait se consoler de l'avoir laissé disparaître; comme un bon rêve nocturne malencontreusement interrompu. Qu'avait-il dit ou fait de mal? Peut-être l'ancien partenaire avec qui elle le méprenait lui avait-il joué un mauvais tour!



Le lendemain après le travail, il revint sur la plage et chercha en vain sa belle Caroline. Il se décida alors à aller chez elle *"Voyons, c'était sur la 72ème Avenue, numéro 14445."* Il se souvenait de ce numéro caractéristique.

En arrivant au 14445 il faillit tomber à la renverse de stupéfaction en constatant que cette adresse n'était autre que... le cimetière de Surrey. Il crut s'être trompé, demanda à un riverain s'il existait une certaine Caroline Grandbois dans les parages. En vain.

«C'est peut-être la fille du gardien du cimetière», pensa-t-il. Il sonna à la porte de la maison; un homme vint répondre:
—*Est-ce que vous avez entendu parler de Caroline Grandbois?*

L'homme resta silencieux quelques instants puis répondit d'un air détaché:
—*Oui, sauf erreur elle est au Bloc B, 4ème tombe à main droite.*
—*Non! Celle dont je vous parle est bien vivante,* répondit Claude en riant. *Bien vivante! Dieu merci.*
—*Vivante? Pourquoi venez-vous la chercher au cimetière, alors?,* répondit le gardien vexé avant de lui claquer la porte au nez.

Claude fit quelques pas vers sa voiture, après quoi, piqué par la curiosité, il changea abruptement de direction pour aller voir cette fameuse 4ème tombe. Il resta pétrifié: le marbre était décoré de la photo en couleurs de la jeune fille qu'il avait vue sur la plage. Il se frappa la tempe; rêvait-il? Il lut l'épitaphe

gravée à l'or fin dans le marbre blanc:

CAROLINE GRANDBOIS, 1982 - 2002
LÂCHEMENT MARTYRISÉE
LE 1ER AOÛT 2002
PRIEZ POUR ELLE.
QUE DIEU PUNISSE SON ASSASSIN.

Hypnotisé par les mots gravés dans le marbre, Claude ne pouvait que les lire et les relire. Elle n'avait que 20 ans. Pauvre fille! Ses yeux passaient de la photo à l'épitaphe. Un long frisson lui parcourut l'échine. Entre deux bouquets fanés, il remarqua une enveloppe rouge, collée avec du ruban adhésif sur le marbre blanc. À sa grande frayeur, il lut son propre nom écrit au stylo-bille noir:

à Claude

Il arracha fébrilement l'enveloppe, l'ouvrit et parcourut les quelques lignes:

Pendant que tu apprécies le soleil,
Je frissonne dans la terre humide et sombre.
Alors que tu aimes ceux qui t'aiment,
Je suis morte et solitaire.
Tu vas payer le mal que tu m'as fait.
Car bientôt
Toi-même, tu reposeras dans la terre
Froide et humide.
J'ai bien hâte de t'accueillir dans le monde des morts
Comme je t'ai accueilli dimanche sur la plage

de White Rock.
À très bientôt,
Caroline Grandbois.

Envahi de frayeur et secoué d'un tremblement incontrôlable, Claude recula et s'enfuit sans se retourner, de peur d'apercevoir le fantôme de la frêle jeune fille lancé à sa poursuite; ou peut-être, comme l'une des épouses de Lot, de se voir transformer en statue de sel. Comment était-ce possible? Lui qui n'avait jamais cru aux revenants, il ne pouvait plus en douter. Il n'y avait pas l'ombre d'un doute: ils existaient bel et bien.

De retour chez lui, il réussit non sans mal à calmer sa frayeur. Il décida de se rendre à la bibliothèque municipale de Vancouver pour fouiller dans les microfiches du journal régional, *L'express du Pacifique*. Quelques minutes après, installé devant la visionneuse à microfiches, il regardait défiler devant lui des dizaines de pages du journal. Il arrêtait de temps en temps le défilement, afin de vérifier la date au sommet des pages. Il arriva enfin au 2 août 2002, fouilla chaque page, chaque colonne. Rien! Alors à tout hasard, il continua sa recherche dans le journal du 3 puis du 4. Il scrutait chaque page, chaque colonne, chaque paragraphe. Et soudain, à la première page du journal du 5, il vit, trônant au centre de la page, sur deux colonnes, une grande photo de Caroline. Il lut la manchette:

Jeune fille assassinée par un maniaque

Le corps de Caroline Grandbois, 20 ans, a été retrouvé hier soir par des promeneurs dans un buisson de la 14ème avenue. Elle avait disparu le 1er août dernier alors qu'elle était allée passer la journée sur la plage de White Rock, station balnéaire de la grande banlieue de Vancouver, frontalière des États-Unis. La Gendarmerie royale mène l'enquête sous la direction du gendarme Christian St-Jacques. Ce sera la dernière enquête en Colombie-Britannique de ce gendarme surdoué

avant sa mutation à Ottawa où il doit prendre ses nouvelles fonctions à la Garde rapprochée du Gouverneur Général du Canada.

Claude téléphona immédiatement au gendarme St-Jacques afin de lui conter son aventure horrifiante et pour lui demander ce qu'il en pensait. St-Jacques prit rendez-vous avec lui, et, après un interrogatoire de quarante-cinq minutes, donna congé à Claude en ces termes:
—*Eh bien, mon cher Monsieur, personnellement je ne crois pas aux fantômes, aussi j'aimerais bien éclaircir ce mystère. Voici mon plan: chaque après-midi, à la sortie du travail, vers 16h00, vous allez vous rendre sur la plage où vous serez surveillé par deux de mes hommes. Si vous êtes contacté par cette personne qui se dit le... un fantôme, vous vous grattez l'oreille et nous intervenons aussitôt.*

Quelques jours plus tard, par une chaude après-midi, Claude aperçut enfin son fantôme. Caroline portait son ravissant bikini qui lui fit battre le cœur, et elle ne parut pas surprise de voir arriver l'homme:
—*Bonjour! Je vous attendais, justement*, lui dit-elle avec un sourire énigmatique. *Ce soir, j'ai envie d'aller danser dans une boîte de nuit... comme au bon vieux temps. Voulez-vous m'accompagner? Nous passerons une mémorable soirée, je vous le promets. Voulez-v...*

Elle n'eut pas le temps de terminer sa question car Claude —le cœur déchiré de regrets— avait donné le signal aux gendarmes. Deux policiers en civil, une femme et un homme, vinrent s'asseoir près d'elle:
—*Police Montée*, murmura la femme en montrant sa plaque étincelante. *Veuillez vous rhabiller et nous suivre au poste.*

Les révélations de la jeune fille, au cours de l'interrogatoire de police, firent frissonner Claude. En fait, elle n'était pas —cela va de soi— le fantôme de Caroline Grandbois mais... sa sœur jumelle Valérie. Elle avait décidé de retrouver et d'assassiner le dévoyé qui avait martyrisé sa chère sœur. Persuadée à tort que Claude était l'homme qu'elle recherchait,

et, elle avait décidé, après bien des hésitations, de l'amener dans le bosquet où avait été retrouvé le corps de sa jumelle; et, là, de l'abattre sur les lieux mêmes du crime.

Dans son sac à main, les policiers trouvèrent le gros revolver Smith & Wesson de calibre 11,43^{mm} qui devait servir à assouvir et à mettre à exécution sa vengeance implacable, et, en l'occurrence, parfaitement injustifiée.



L'EXPRESS du PACIFIQUE

LE JOURNAL FRANCOPHONE DE LA COLOMBIE-BRITANNIQUE

CANADA POST POSTES CANADA 46596526

Jeune fille de 20 ans assassinée par un maniaque

LES MANCHETTES

Kin-ball, vous connaissez ?
Il quitte la C.-B. pour l'Alberta, mais l'histoire sportive de notre province se souviendra de Steeve Vigneault comme de celui qui y aura introduit la pratique d'un nouveau sport québécois, le kin-ball.

Splendeurs indiennes
Une exposition à la Galerie d'art de Vancouver plonge ses visiteurs dans l'univers des cours moghole et hindoues de l'Inde du XVIe au XIXe siècle. Un voyage pictural envoûtant à découvrir en **page 13**.

Molière ressuscité
L'acteur américain Timothey Mooney met le dramaturge français du XVIIe siècle dans

Caroline Grandbois

Le corps de Caroline Grandbois, 20 ans, de Surrey, a été retrouvé hier soir par des promeneurs dans un buisson de la 14e Avenue. Elle avait disparu le 1er août dernier alors qu'elle était allée passer la journée sur la plage de White Rock, station balnéaire de la grande banlieue de Vancouver; petite municipalité frontalière des États-Unis. La Gendarmerie royale mène l'enquête sous la direction de l'inspecteur Christian St-Jacques. Ce sera la dernière enquête en Colombie-Britannique de ce gendarme surdoué avant sa mutation à Ottawa où il doit prendre ses nouvelles fonctions à la garde rapprochée du Premier ministre du Canada. Le gendarme Christian St-Jacques est l'époux de la belle et délicieuse Chantal Larocque, professeur à la célèbre école Riverdale de Surrey-Nord. Le corps de Caroline Grandbois. 20 ans, de Surrey, a été retrouvé hier soir par des promeneurs dans un buisson de la 14e Avenue. Elle avait disparu le 1er août dernier alors qu'elle était allée passer la journée sur la plage de White Rock, station

❁

Le Congrès de l'A.C.E.L.F.

Quarante-cinq ans, ce n'est pourtant pas la fin du monde. John venait d'atteindre cet âge critique, et, malgré une carrière fort honorable, il souffrait des déchirements qui accompagnent l'habituelle crise de la quarantaine. Confortablement assis dans un grand salon de velours bordeaux, capitonné comme un écrin à bijoux, il écoutait distraitement l'invité d'honneur prononcer le discours d'ouverture. C'était la première fois qu'il participait au Congrès annuel de l'Association Canadienne des Éducateurs de Langue Française, qui avait lieu, cette année-là, dans le cadre luxueux de l'Hôtel Vancouver.

Décidément, ce conférencier qui avait coûté une fortune à l'association, ne valait pas tripette. Qui donc avait eu l'idée saugrenue de l'inviter? Un de ses amis, à n'en pas douter!... Mais à quoi bon critiquer et accabler les autres? N'était-il pas lui-même un inutile dans la société? Qu'avait-il fait jusqu'à présent? Il avait commencé sa carrière comme instituteur dans un District scolaire des Rocheuses. Mais il s'était très vite rendu compte que l'enseignement n'était pas sa voie. Certains élèves se comportaient comme des chenapans, et s'il avait le malheur de convoquer les parents, il remarquait que, neuf fois sur dix, l'éducation et le savoir-vivre de ces derniers étaient en cause. La mère, et même le père, soutenaient inconditionnellement leur enfant, sans chercher à comprendre que le bien de leur rejeton résidait dans la seule coopération avec le professeur. Se sachant soutenu dans le mal, l'enfant manipulait les uns contre les autres. Rapidement désenchanté, John avait décidé de mettre le pied à l'étrier pour lui permettre de garder les avantages de l'enseignement, les vacances, les salaires appréciables, sans en avoir les inconvénients: les classes surchargées, le stress, l'indiscipline. Il avait suivi des cours du soir afin de devenir Conseiller. Cinq ans après, il exerçait enfin ces fonctions dans trois écoles du quartier.

Au début, il passait les heures prescrites dans chacune, puis, peu à peu, constatant qu'il pouvait facilement jouer sur les horaires et sur les rendez-vous avec les élèves à problèmes, il s'était fait de plus en plus distant, de plus en plus indifférent. L'absence totale de stress entraînait son triste corollaire: un immense, un incommensurable ennui, un sentiment d'accablement désespéré qui ne s'évaporait que lorsqu'il quittait l'école. Chaque fois qu'il en avait l'occasion, il s'éclipsait, prétextant de vagues ateliers professionnels, qu'il claironnait *indispensables au bien des enfants* —il désignait toujours les *élèves* par le mot *enfant* afin de paraître plus concerné, plus humain, plus paternel, même. En fait, ils lui importaient peu. Pour lutter contre son ennui envahissant et chronique, il avait décidé de s'occuper du Comité Social de l'école, de la machine à café, et de plusieurs autres petites activités qui ne lui prenaient aucun temps mais qui lui apportaient la sympathie reconnaissante de son entourage. *Après tout, c'était la moindre des choses, tous mes collègues travaillent pour moi*, pensait-il en riant dans sa barbe chaque fois qu'on le remerciait de se sacrifier autant pour la vie de l'école et le bien-être de son entourage.

Toujours occupé à paraître débordé, submergé de travail, il négligeait les élèves de ses trois écoles et se sentait de plus en plus inutile au sein de l'équipe de professeurs. Il en souffrait énormément, mais sa paresse dépassait de beaucoup les capacités de sa volonté, de son amour-propre et de son sens du devoir réunis. Il regardait parfois s'agiter les autres enseignants et ne pouvait se défendre d'une pensée qui, au fond, lui laissait un sentiment de malaise; par moment, il ne pouvait s'empêcher de penser qu'il était plus malin qu'eux, puisque, étant inclus dans le ratio maîtres-élèves et ne voyant que cinq ou six élèves par semaine, c'était nécessairement ses collègues qui effectuaient la plus grande partie de son travail et qui, par conséquent, contribuaient pour une bonne part à son salaire et à son oisiveté. Il se sentait un peu coupable de profiter ainsi de la situation, mais son courage n'allait pas —et il le déplorait du fond de l'âme— jusqu'à vouloir retourner dans la salle de classe. Il préférait envisager de monter un deuxième échelon dans la hiérarchie scolaire, de façon à sortir carrément du corps enseignant en s'élevant jusque dans l'Administration du District, et, ainsi, de ne plus être inclus dans le rapport maîtres-élèves. Cela lui ôterait au moins le sentiment de culpabilité qui

l'empêchait de jouir en toute quiétude de sa sinécure d'or. Il allait poser sa candidature au poste de responsable du français au niveau local. Plus tard il pourrait convoiter un emploi de superviseur de l'enseignement. Après quoi, il le savait fort bien, il s'ennuierait trente ans; et il ne lui resterait qu'à prendre une retraite bien gagnée.

Toutes les perspectives pouvaient être envisagées. Cela faisait deux ans qu'il posait les jalons d'amitié à tous les niveaux de la hiérarchie locale: il avait eu beaucoup de mal à se procurer les dates de naissance de ceux dont il voulait cultiver l'amitié, dates fort jalousement gardées par tous ceux que l'ambition tenaillait, et qui n'avaient aucun désir de favoriser les concurrents. Il prenait bien garde de ne pas oublier de leur souhaiter leur sacro-sainte fête et, à ces occasions, organisait des soirées pour eux. Toutes ces amitiés avaient éclos de ce terreau qu'il "arrosait" aussi souvent que possible, afin de se faire une place au soleil. Tous ces grenouillages, tous ces sourires lui paraissaient bien hypocrites, et il ne manquait pas de les mépriser de tout son coeur, mais c'était le seul humus qui permettait de faire croître et s'épanouir la plante de son ambition. Il fallait savoir s'adapter aux coutumes locales et aux circonstances: *"Si tu veux réussir,* lui avait conseillé l'une de ses amies haut-placées, *tu dois absolument te faire cent-cinquante amis ou contacts dans la hiérarchie locale."* Il était fin prêt! Ses cent-cinquante fleurs avaient éclos pour agrémenter le chemin fleuri de sa carrière.

Tout à coup un crépitement nourri l'extirpa de sa torpeur. Son esprit rejoignit son enveloppe corporelle. Il se rendit compte que ses mains applaudissaient d'elles-mêmes le conférencier. Il fut heureux de constater que son corps bien dressé n'avait plus besoin de stimulus ou d'ordre de quelque sorte que ce fût, pour se comporter en parfait... —le mot "arriviste" vint voleter dans son esprit un peu cynique, mais il le chassa comme un importun et sélectionna plutôt le mot... "gentleman". Il devait absolument faire taire cette deuxième personnalité qui, à l'intérieur de lui-même, ne cessait de faire la critique de son comportement ambitieux, et qui semblait toujours vouloir l'abaisser, l'humilier et même le traîner dans la boue. Ce cynisme lui venait sans doute de son père —que Dieu le garde celui-là!— qui ne cessait, sous prétexte d'éducation, de critiquer son comportement lorsqu'il était enfant. *"Tu vas lui*

donner des complexes, répétait sa mère. *Tu critiques sans cesse un aspect de ce qu'il fait!"* Songer à ces lointains souvenirs ne faisait que l'enrager. Et dire qu'il s'était comporté de la même façon avec ses propres enfants. C'était à n'y rien comprendre. Il aurait tant aimé que son fils ne souffrît pas des mêmes travers qu'il méprisait en lui-même. Mais c'était ces défauts-mêmes qui lui permettaient de gravir l'échelle de l'ambition, du pouvoir et donc de l'argent.

♥♥♥

— *De quelle District scolaire venez-vous?*

John se retourna pour savoir à qui s'adressait cette question prononcée dans un français impeccable. Son regard plongea dans deux lacs bleu-Méditerranée qui lui coupèrent le souffle. Quels yeux! Il réussit non sans mal à s'extraire de ce regard qui le tenait captif comme un papillon épinglé dans une vitrine de collectionneur:

— *Pardon?*

La jeune femme répéta sa question avec un léger sourire qui dénotait clairement qu'elle discernait sans difficulté le trouble de l'inconnu, et, donc, sa vulnérabilité:

— *De quel District scolaire venez-vous?*

— *Des Kooteneys.*

Très belle, quoique de taille moyenne, la ravissante inconnue regardait John Bacon d'un air chargé du plus intense intérêt. Et puis ces cheveux! Des cheveux châtain-clair qui descendaient jusqu'au bas de son dos. John vit en un éclair cette chevelure éparse sur un oreiller. Merveille des merveilles! Mais il chassa ce rêve. Cette magnifique créature n'avait pas encore atteint la trentaine. Quant à lui, avec ses quarante-cinq ans bien sonnés, il devait savoir limiter ses ambitions, du moins dans ce domaine. Il aurait pu être le père de cette créature de rêve. Presque. Il chassa cette idée destructrice. S'il avait la moindre chance avec cette femme, pourquoi n'en profiterait-il pas? Il était marié, certes... mais sa femme ne cessait de l'ignorer et de l'isoler au sein de la famille en faisant tout ce qui était en son pouvoir pour accaparer l'amour de ses enfants. On ne lui laissait que les coquilles de l'affection familiale. Pourquoi éprouverait-il quelque réticence à se venger s'il en avait la possibilité? Les bonnes excuses affluaient d'elles-

mêmes. John n'avait pas à les chercher. Les divers niveaux de sa conscience se disputaient avec acharnement. Dès qu'un niveau protestait, un autre lui présentait trois bonnes raisons de suivre son penchant. Et puis toutes les courbes de cette femme parlaient en sa faveur, et elles eurent rapidement gain de cause. À quarante-cinq ans, il ne pouvait se permettre de jouer le héros racinien devant cette beauté extraordinaire qui lui tombait littéralement du ciel.

— *Et vous, d'où venez-vous?*

— *De Toronto. J'enseigne au niveau de la Cinquième. J'adore les enfants.*

John ne put s'empêcher de penser qu'il lui en ferait un sur le champ, si elle lui en laissait le loisir. Mais il chassa encore cette idée libertine. Heureusement qu'elle ne pouvait lire dans ses pensées licencieuses. Décidément, il se surprenait. Il passait son temps à repousser les idées érotiques dès qu'une belle femme posait sur lui un œil de velours. C'est vrai qu'il avait perdu l'habitude de chercher à plaire aux femmes. Il y a quelques années ses critères de beauté se voulaient très stricts; puis, avec le temps, ils s'étaient relâchés. Aujourd'hui, perturbé par la crise de la quarantaine, la simple jeunesse avait acquis suffisamment de pouvoir pour provoquer son intérêt. Ses exigences esthétiques s'étaient grandement émoussées: "*Quand on est jeune, on s'arrange pour plaire. Quand on vieillit, on essaie de ne pas déplaire,*" lui répétait sa mère pour le faire rire. Cela ne le faisait plus rire. Même sa femme, sa compagne de vie en qui il avait investi vingt-deux ans de mariage, éprouvait de plus en plus de migraines lorsqu'il la prenait affectueusement par la main. Elle s'arrangeait pour se coucher plus tôt ou plus tard. S'il désirait regarder une émission de télévision intéressante, elle se réfugiait au lit et s'endormait immédiatement. S'il exprimait le désir d'aller se coucher, elle semblait captivée par le programme en cours,... et s'endormait devant la télévision. À eux seuls, les désagréments périodiques, de plus en plus longs, perduraient presque la moitié du mois. La sinusite, les infections, la fatigue et Dieu sait quelle autre calamité naturelle engloutissaient le reste. S'il s'arrangeait pour se coucher en même temps, sa chère épouse sombrait dans un profond sommeil en un clin d'oeil, le temps qu'il tombât la cravate! Elle qui devait habituellement se gorger de somnifères!

Alors, pourquoi sa conscience le tracassait-elle ainsi devant

les yeux bleu-Méditerranée de cette merveilleuse inconnue à qui, par un miracle incroyable et inespéré, il semblait plaire? Pourquoi ne saisirait-il pas au vol cette occasion unique? De toute façon, il n'avait qu'à se montrer aimable et à se laisser porter par les événements comme la planche à voile par la vague enivrante.

— *Où logez-vous?* demanda-t-elle.

— *Je n'ai pas encore retenu de chambre à l'hôtel.*

Elle hésita un instant puis continua:

— *Voulez-vous profiter de ma chambre. Je l'ai réservée ce matin... tout à fait au sommet du gratte-ciel. Une vue extraordinaire. Nous partagerons les frais. Il y a deux grands lits jumeaux.*

John resta muet, tant la stupéfaction lui coupait le souffle:

— *Vous n'êtes pas intéressé?* répéta-t-elle avec un sourire amusé.

— ... *Oh si!... Oh si!...*

Il répétait: "*Oh si!*" stupidement.

— *Dans ce cas,* continua-t-elle, *il faudra dire que vous êtes mon mari.*

La perspective de passer pour le mari d'une aussi jolie femme l'enchantait et il resta encore sans voix.

— *Laissez-moi faire*, ajouta-t-elle devant son mutisme. *Quel est votre nom?*

— *John Bacon.*

Elle l'emmena vers le comptoir de la réception:

— *Bonjour monsieur. Mon mari est enfin arrivé. Il va prendre le deuxième lit de ma suite.*

— *Votre nom, s'il vous plaît?*

— *Ginette... Ginette Besley!*

Le réceptionniste chercha dans son grand livre:

— *Et quel est le nom de votre mari?*

— *John Bacon.*

— *Vous ne portez pas le même nom de famille que votre mari?*

— *Non! Vous savez, au Québec, la loi l'interdit...*

— *Ah!*

L'après-midi passa comme un rêve. John suivait Ginette pas à pas. Au lieu d'assister aux ateliers-conférences, elle préféra une promenade au parc Stanley. Le soir venu, John passa quelques heures des plus époustouflantes. Ginette semblait inépuisable dans la volupté. Elle savait jouer en virtuose sur le clavier des sens. Il

avait totalement oublié ce qu'était le plaisir, et, quoiqu'il éprouvât un fort sentiment de culpabilité en songeant à son épouse, rien au monde n'aurait pu lui faire renoncer à cette jeune femme. Pis! Il se sentait prêt à abandonner père, mère et carrière pour la suivre au bout du monde.

Une seule légère déception, ce soir-là: elle déposa ses yeux “Méditerranée” dans le tiroir de la commode. C'était des verres de contact colorés.

Le lendemain elle voulut visiter Victoria, la capitale de la province. Il essaya de se procurer quelques documents d'atelier afin de pouvoir démontrer, lorsqu'il reviendrait chez lui, qu'il n'avait pas perdu son temps au congrès de Vancouver. Et il passa sa journée à la suivre comme une ombre fidèle. Il la tenait pas la taille et admirait tout de cette ville: les lampadaires anciens, le palais du gouvernement, le port, l'hôtel Empress... Un rêve. Lui qui croyait sa vie terminée, réalisait qu'il ne fallait jamais désespérer. Il l'appelait "*Ma Mimi*", alors elle l'appela "*mon cher petit Toutou*". Quoique ce nom lui chatouillât désagréablement l'amour-propre, il n'osa pas insister. Après tout, la valeur des surnoms n'est que le reflet de celui qui les prononce. Ginette était trop merveilleuse pour que le surnom fut péjoratif ou malveillant. Il lui demanda pourtant pourquoi diable elle le surnommait ainsi. Elle lui répondit, avec un sourire adorable et désarmant, qu'un "Mimi" était un petit chat et qu'elle aimait à penser qu'ils étaient tous deux un chaton et un chiot perdus de par le vaste monde, et qui avaient la chance unique de s'être trouvés et de s'aimer sur le bord de l'Océan Pacifique, dans un cadre aussi merveilleux que la Colombie-Britannique, et à l'occasion d'un congrès francophone. N'était-ce pas merveilleux et inespéré? Il en convint aisément.

Le dernier jour du congrès de l'ACELF arriva; à son immense désarroi. La veille de la séparation, Ginette passa la soirée à consoler le pauvre John, désespéré à l'idée de perdre celle qu'il aimait déjà comme un fou. Il la considérait comme la dernière chance de sa jeunesse qui s'était dissipée comme un strato-cumulus. Il lui proposa d'abandonner ses enfants et sa femme; elle lui demanda de patienter jusqu'au lendemain. "*La nuit porte conseil*", ajouta-t-elle avec sagesse.

Le lendemain matin, Pierre s'éveilla tôt. La place de Ginette était vide. Encore plein d'espoir, il s'habilla rapidement et descendit

à la réception pour savoir si elle avait laissé un mot pour lui. Rien! Il n'y comprenait plus rien. Pourquoi était-elle partie si précipitamment?

— *Votre épouse a quitté l'hôtel sans vous laisser la moindre adresse?* demanda le réceptionniste.

— *Oui, je le crains.*

— *Je suppose, Monsieur Bacon, que vous allez nous régler la facture du séjour?*

— *Elle n'a pas payé sa part avant de partir?*

— *Non, Monsieur! Je le regrette beaucoup!*

— *Je vais donc régler la facture. Combien vous dois-je?*

Le gérant calcula à voix basse et annonça le total:

— *Cela fera six-mille-cent-vingt-cinq dollars sans la taxe. Quatre-mille-cinq-cent pour la chambre, mille-deux-cent pour les repas et quatre-cent-vingt-cinq dollars de téléphone interurbain. Cela fait un total de six-mille-cent-vingt-cinq dollars sans la taxe.*

— *Mais comment cela se fait-il? Nous ne sommes restés que trois jours; les trois jours de congrès de l'ACELF.*

— *Mais Monsieur Bacon, vous n'ignorez certainement pas que votre épouse était ici depuis le premier mai. Elle est restée trente jours exactement! Une chambre à cent-cinquante dollars, ajoutée à quatre-vingt-dix repas totalisant mille-huit-cent dollars, cela représente un total de six-mille-trois-cent dollars... sans compter, bien entendu, le téléphone et les taxes provinciales et fédérales!*

La femme en or

Les femmes sveltes ont une chance inouïe. Lucille en sait quelque chose. Jugez vous-même: à trente ans, elle transporte du matin jusqu'au soir cent quarante-six kilos de chair et d'os répartis sur un corps d'un mètre soixante-cinq. On peut facilement imaginer le fardeau qu'elle doit déplacer chaque fois qu'elle entreprend de se mouvoir. Chaque promenade devient une véritable corvée.

Heureusement qu'on s'habitue à tout. Elle a toujours été obèse; depuis sa plus tendre enfance. Sa vie a été pétrie d'humiliations, d'offenses et de frustrations. Car, si la loi protège efficacement les religions, les sexes et les races, elle reste curieusement muette en ce qui concerne les obèses. De tous temps on l'a désignée sous le facile qualificatif de *"la grosse"*. Elle était celle qui ne dansait jamais lors des bals de l'école. Les garçons trouvaient absolument hilarante la seule idée d'effectuer quelques pas avec elle: *"Moi, je vais faire danser Pauline et toi Lucille"*, lançaient les boute-en-train afin de susciter un peu de gaieté dans la classe, ou de remonter le moral d'un garçon déprimé. Certains plaisantaient cruellement sans même prendre soin de se cacher de Lucille, comme si une fille grasse ne pouvait posséder une sensibilité et une délicatesse semblables à celles des plus jolies.

Si les garçons n'envisageaient de sortir avec Lucille que comme une plaisanterie, la plupart des filles ne tenaient pas non plus à son amitié. Celles qui recherchaient sa présence ne le faisaient que pour rehausser leur propre charme; par contraste! Lucille s'en était rendu compte un après-midi de juillet, lorsqu'elle avait entendu par hasard sa meilleure amie confier à une autre camarade: *"J'adore sortir avec Lucille. À côté d'elle, je me sens belle comme une reine, plus chanceuse, plus désirable. Et j'ai remarqué que les garçons s'intéressaient plus à moi lorsque j'étais en sa compagnie."*

Le plus attristant était de ne jamais être prise au sérieux. Alors qu'une idée émise par une jolie fille était immédiatement prise en considération, non seulement par les garçons mais même

par l'ensemble des adultes, ses amies négligeaient ses commentaires et les oubliaient immédiatement. Les larmes d'une belle fille bouleversaient le cœur des garçons, mais on n'attachait pas plus d'importance aux siennes qu'aux gouttes de pluie qui arrosent si souvent les étés de Colombie-Britannique: "Ah non! Lucille chiale encore. C'est un vrai rabat-joie."

Quant à la serviabilité que tout le monde témoigne à l'égard des jolies filles, inutile d'en parler; tout le monde se mettait en quatre. Les hommes étaient plus galants, toujours prêts à changer une roue, à transporter une valise, à donner un renseignement, à céder leur place assise et même à aider dans sa carrière une belle fille. À condition bien sûr qu'elle ne monte pas trop haut dans la hiérarchie sociale...

Toutes ces considérations rendaient la pauvre Lucille fort morose. Toute sa vie durant, chaque marque d'indifférence, chaque pointe d'ironie, chaque piqûre de mauvaise plaisanterie lui avaient, comme autant de ciseaux, sculpté une personnalité empreinte d'une extrême susceptibilité. Mais elle dissimulait cette faiblesse sous une épaisse carapace de fierté, qui la faisait réagir à toutes ces agressions extérieures non pas par un dédain méprisant —ce qui aurait révélé son état d'âme de frustration— mais par un véritable filet de camouflage d'humour destiné à donner le change. Non seulement ne se vexait-elle d'aucune remarque désobligeante, mais elle savait en rire avec les autres. Ce que son entourage —incapable de distinguer la vérité dans les arcanes compliqués de la psychologie de la jeune-fille— ne manquait pas d'apprécier au plus haut point: *"Au moins, en voilà une qui sait rire d'elle-même sans arrière-pensée."*

Cette désastreuse couche adipeuse qui la préservait si bien des rigoureuses froidures des hivers canadiens, la protégeait avec autant d'efficacité contre les chaleurs amoureuses de l'été en effaçant dans l'esprit des garçons qui lui parlaient tout désir de séduction. Même les timides, ceux qui en présence d'une ravissante fille perdaient tout contrôle de leur fragile personnalité, gardaient avec elle tous leurs moyens. Et elle avait à plusieurs reprises entendu de la part de garçons timides des remarques qui se voulaient flatteuses et sympathiques mais qui la blessaient jusqu'au fond de son esprit dissimulateur: *"Moi, j'adore Lucille. Avec elle je me sens aussi à l'aise qu'avec un garçon."* Ne la mettait-on pas,

par ces commentaires anodins, au niveau des hermaphrodites asexués?

Lucille avait, au cours de sa vie, suivi des dizaines de régimes amaigrissants, mais toutes ses tentatives avaient lamentablement avorté. Ironie du sort, elle s'était à chaque fois mise à dévorer avec une telle ardeur que son corps avait malheureusement rattrapé et dépassé en quelques jours son poids d'origine.

Une seule fois elle avait trouvé l'incroyable volonté de mener à terme un régime alimentaire draconien. Mais cet unique succès s'était lui-même terminé en Bérézina. À dix-sept ans, pleine de révolte contre sa gourmandise boulimique qui l'amenait à dissimuler des barres de chocolat dans son sac à main, dans la table de nuit et dans le pupitre, elle décida qu'elle avait terminé de mentir et de prétendre que seul le mauvais fonctionnement de son hypophyse —elle avait lu ce nom dans un livre de médecine; il lui avait plu à cause de son caractère énigmatique— déréglait son appétit et entraînait son insatiable besoin de dévorer tout ce qui passait à portée de sa main. Non! C'en était assez! Elle allait se laisser mourir d'inanition plutôt que de mentir à tout le monde et à elle même. Elle refuserait désormais de transporter et d'entretenir cette obèse gourmande. Elle désirait, en quelque sorte, protester contre un Dieu qui lui avait donné une nature toujours inassouvie, par une grève de la faim qui allait faire d'elle une femme mince ou... une morte. Elle rêvait de devenir un squelette décharné. Elle le deviendrait coûte que coûte; d'une façon ou d'une autre. Elle jeûnerait jusqu'à ce que mort s'ensuive, s'il le fallait. Sa grand-mère jeûnait autrefois pour faire pénitence et ennoblir son âme; elle jeûnerait pour un idéal plus terre à terre: embellir son corps. Elle ne voulait plus sacrifier sa santé, son salaire, sa sexualité, sa vie même, puisqu'elle était condamnée à vivre trente ans de moins que les autres, et à mourir dans les atroces convulsions des crises d'éclampsie. Comme tout le monde elle souhaitait aller au théâtre et voyager en avion sans se faire refuser pour cause de sièges trop étroits. Elle était fatiguée de mentir, de rabâcher que son embonpoint —elle préférait utiliser ce mot qui lui paraissaient plus innocent qu'obésité— n'était dû qu'à un dérèglement hormonal et non pas à sa gourmandise vorace. Ce mensonge qui n'était d'abord qu'une consciente coquetterie était vite devenu une conviction à laquelle elle croyait dur comme fer.

En douze semaines, son corps avait effectivement fondu sous les attaques irrésistibles d'une détermination aussi désespérée que suicidaire. Chaque matin en se réveillant, au lieu de se voir sur le premier degré d'un nouveau calvaire à 24 stations au cours desquelles elle devrait traîner son écrasante croix de cellulite et de privation, elle préférait considérer plutôt la journée qui s'ouvrait devant elle comme un sursis supplémentaire avant une mort inéluctable. C'était une façon plus positive d'envisager la situation. Et ainsi, elle appréciait chaque jour de sa vie avec la même intensité que si c'était le dernier.

Puis, un beau matin de juillet, le miracle s'était produit. En s'observant dans son grand miroir acheté quelques jours plus tôt, elle avait aperçu une magnifique jeune fille de dix-sept ans au corps irrésistible quoique un peu blanc. Le joli papillon s'était enfin glissé hors de sa disgracieuse chrysalide. Devant une merveille aussi enthousiasmante, son envie de mourir s'était estompée comme la brume matinale sous l'ardeur du soleil. Ce corps affriolant devait bronzer au plus vite et s'offrir, doré comme un barbecue, aux yeux avides des prétendants éventuels afin d'en vérifier le sex-appeal.

D'ores et déjà, elle ne doutait pas de la réussite totale de l'entreprise. Elle sauta sans plus attendre dans son jean trop grand qui la fit rire aux larmes, et s'élança vers Guilford d'un pas encore mal assuré tant son jeûne l'avait affaiblie. Elle qui, jusque-là, s'était édifié dans son milieu une réputation des plus enviables de sérieux et de pudeur, ne songeait plus qu'à essayer des bikinis aussi minuscules que possible. Elle ne sentait plus sa fatigue tant son esprit la portait. Elle trouva effectivement un bikini; mais il était si petit, si petit... comme dans les mauvais contes de fée, que, quelques semaines après, elle était enceinte. Et son corps avait immédiatement commencé à reprendre les formes indéterminées dont elle avait eu tant de mal à se débarrasser.

♥

Les années avaient passé, mornes, à élever son fils. Jamais elle n'avait pu savoir qui en était le père. Elle avait bien essayé de comparer sa physionomie aux garçons qu'elle avait brièvement

fréquentés durant ces quelques semaines de gloire, mais son bébé semblait, en grandissant, se complaire à ressembler tantôt à l'un, tantôt à l'autre, comme pour la dérouter. Elle avait donc renoncé à chercher, et s'était contentée d'élever son enfant avec amour et sagesse, se promettant de lui assurer, plus tard, que son cher papa était mort, jadis, dans un accident de la route.

Une seule et unique fois encore elle fit un régime amaigrissant. Elle avait participé à un concours de poésie organisé sous l'égide de *l'Association internationale de la Presse francophone.* Et elle avait eu la bonne fortune de remporter le premier prix; le gros lot.

— *Vous allez être convoquée dans les studios de TV5 à Paris afin de procéder au tirage du gros lot. Le tirage aura lieu le 1er juillet à l'occasion de la Fête du Canada. Il sera retransmis devant deux cents millions de téléspectateurs à travers les cinq continents,* lui expliqua-t-on.

— *En quoi consiste le gros lot?*

— *Ce sera une surprise. Vous allez tirer devant les caméras de télévision une enveloppe-mystère parmi plusieurs autres de valeur assez extraordinaire: il y a, par exemple, une rente à vie de 300 000 dollars par an, un passe gratuit à perpétuité sur toutes les compagnies aériennes mondiales... et beaucoup d'autres.*

Un vrai rêve!

La fortune inespérée qui allait échoir à Lucille lui fit penser que les problèmes de sa vie étaient définitivement clos. Elle baignait du matin jusqu'au soir dans un bonheur incomparable. Ses nuits mêmes se berçaient de rêves de succès. Aucun caprice, aucun phantasme, même parmi les plus extravagants, ne semblait rester hors de portée de ses tentations. Qui avait dit que l'argent ne faisait pas le bonheur? Elle trouvait ce dicton totalement erroné; absolument... Elle se savait riche, et, de ce fait, se trouvait heureuse sans restrictions. Elle aurait sans la moindre hésitation traité d'exécrable jaloux toute personne qui aurait eu le front de lui déclarer que le bonheur ne pouvait en aucune façon se mesurer à l'épaisseur du compte en banque, et que ses soucis n'allaient certes pas disparaître mais simplement changer de nature.

Elle pensa au tirage final à Paris, le 1er juillet. Une chose était certaine: quatre cents millions d'yeux curieux allaient la regarder, cela représentait au moins soixante-quinze millions

d'hommes. En défalquant du revers de la main les adolescents, les hommes d'âge mûr et les vieillards, il lui restait un vivier de près de dix millions de jeunes maris potentiels qui allaient la regarder avec le plus vif intérêt. Alors que, jusque-là, elle se serait contentée d'un homme d'âge mûr, son changement de statut social la rendait plus exigeante. Certains allaient lui envoyer des demandes en mariage, à elle, la rejetée, la brebis galeuse de l'école et de la société. Elle ne put s'empêcher d'imaginer les sacs postaux de demandes en mariage qui envahiraient son petit appartement. Il lui faudrait louer plus grand... ou plutôt ACHETER plus grand. Ses réflexes de prolétaire collaient à elle comme le goudron sous les pieds des baigneurs contemporains. Et elle, qui avait jusque-là méprisé ce genre de demandes en mariage intéressées, ne put s'empêcher de frémir d'aise en pensant au dépit des belles filles de sa classe qui apprendraient que Lucille était devenue un objet de convoitise, la coqueluche des beaux garçons. Elle aurait dix, cent, mille fois plus de lettres d'amour et de propositions de mariage que toutes les pin-ups de son quartier. Juste retour des choses!

Seulement voilà. Elle ne voulait pas qu'on la courtisât pour son argent seulement. Cela devait aider, mais son amour propre l'incitait à présenter sa personne physique de façon aussi positive que possible. Elle devait maigrir. Il lui restait cinq bons mois avant le tirage télévisé du gros lot. Elle avait amplement le temps de perdre son cocon d'embonpoint qui la maintenait isolée du monde comme dans une tour d'ivoire hermétique. Elle se déshabilla entièrement et fit courageusement face au grand miroir qu'elle avait tiré du fin fond du grenier. Elle se l'était procuré jadis, lorsqu'elle avait minci, mais s'était empressée de le remplacer par une minuscule glace teintée, afin que l'obésité renaissante de son corps n'agressât pas ses yeux et son moral. Debout devant son grand miroir, elle tenta de jauger l'étendue des "travaux" à envisager. L'aspect de son corps, qu'elle évitait toujours de regarder, faillit la démoraliser complètement.

—*Non! Il faut que je réussisse. L'obésité est l'une des caractéristiques du prolétariat. Je vais maintenant entrer de plain pied dans le club sélect de la bourgeoisie riche!*

Ah! Que ces derniers mots sonnaient agréablement à ses oreilles, alors que jusqu'à présent elle ne les prononçait, en français comme en anglais, qu'avec une certaine nuance méprisante! Un

mot pouvait-il, en l'espace d'un instant, se vider de sa connotation psychologique dans son propre esprit qu'elle avait toujours cru objectif et politisé?

Ses yeux parcouraient son anatomie avec l'attention d'un chef de guerre qui scrute les replis du terrain avant de lancer son offensive victorieuse. Elle trouva sous une pile de linge le vieux jean qu'elle portait lors de son premier régime réussi. Elle le regarda avec émerveillement et tenta d'y introduire l'une de ses jambes; mais seul son pied put s'y nicher. Elle le pendit au lustre; ce jean serait son gabarit. Lorsqu'elle pourrait s'y loger elle mettrait un terme à son jeûne désespéré. Pourvu que son amaigrissement et l'épanouissement de sa beauté physique n'entraînât pas une autre grossesse comme la première fois. Non! Elle saurait prendre garde à cela. Elle n'était plus l'oie blanche qu'elle avait été lors de la première découverte de sa libido et de son corps.

♥

Le régime draconien commença à l'instant même. Elle sauta les trois repas et passa sa journée à ingurgiter de nombreux litres d'eau qui lui donnaient la nausée. Désormais, elle ne sortit jamais sans sa cruche de plastique à couvercle hermétique. Ainsi, comme ces prêtres d'autrefois qui profitaient du moindre instant d'oisiveté de leur esprit pour réciter quelques Pater Noster supplémentaires dans le but d'accumuler le plus grand nombre possible d'indulgences plénières, elle mettait à profit ses moments d'inaction pour avaler quelques gorgées d'eau: dans l'ascenseur, au volant de sa voiture... partout.

La couche adipeuse qui calfeutrait son corps résista quelques jours devant cette nouvelle agression. Puis elle commença à fondre lentement. Chaque matin, Lucille se pesait avec soin et enregistrait le résultat sur un long graphique qui se terminait le trente juin. Après quoi, elle enfilait son pyjama, allait appuyer sur son caméscope installé de façon permanente dans un coin de la chambre, et se plaçait dans le coin opposé, toujours dans la même position, les bras le long du corps, les yeux dirigés vers le grand crucifix de vieux bronze dans une sorte de prière muette, et les pieds soigneusement placés dans deux ovales de papier épinglés sur le tapis à poil ras. Le caméscope était réglé pour enregistrer

trois ou quatre images seulement avant de s'arrêter automatiquement. Elle voulait se voir maigrir en accéléré et admirer sa beauté s'épanouir, comme ces boutons de roses et de bégonias qui s'ouvrent en quelques secondes sur les écrans de télévision.

Après avoir procédé à tout ce rituel, Lucille scrutait minutieusement les progrès à l'œil nu. Son regard inquisiteur tâtait chaque proéminence, soupesait chaque bourrelet et jaugeait le moindre renflement avec grand soin. Elle pivotait sur elle-même afin d'observer longuement la blancheur cireuse de son dos et de ses fesses. Elle aurait pu répartir avec précision les deux-cent-dix grammes de matière adipeuse disparus durant la journée: chaque flanc avait bien perdu vingt-sept grammes, le tablier ventral vingt-cinq, les culottes de cheval un bon total de quarante-quatre grammes, les poignées d'amour —qui, paradoxalement, pendaient comme si des mains invisibles les distendaient chaque soir— dix grammes, les bajoues quatre, le double menton trois grammes. Elle négociait les décigrammes à la hausse avec l'opiniâtreté d'un marchand de tapis tunisien. Quant aux seins, elle les regardait fondre avec une appréhension mêlée de détresse; allaient-ils survivre à un tel régime? Serait-elle obligée de faire appel à une clinique d'esthétique?

Ceci fait, elle se dirigeait vers son armoire à pharmacie afin d'absorber un nombre impressionnant de pilules: vitamines C pour le renforcement des os, A pour maintenir sa vision, B^1 pour améliorer son métabolisme, D contre le rachitisme perpétuellement aux aguets, E pour favoriser la bonne circulation, K pour bonifier le sang... Et elle couronnait son alphabet vitaminique par une pilule anti-conceptionnelle; juste pour se donner une certaine impression. À partir de 120kg —la limite de sa balance— elle avait commencé à mesurer les progrès de son régime sur cet instrument.

♥

Les deux premiers mois passèrent ainsi, soulignés par des marches quotidiennes fort longues. Imperceptiblement, les tabliers ventraux et genouillés, les seins, les poignées d'amour se vidèrent de leur substance adipeuse et se mirent à pendre comme les voiles d'un navire par calme plat. Un jour, lorsqu'elle souleva le tablier ventral, le mont de Vénus broussu commença à apparaître entre les

cuisses sur lesquelles les cratères de cellulite se faisaient moins profonds. Elle se sentit alors aussi heureuse que Noé dans son arche voyant pointer le mont Ararat, premier sommet de terre ferme dans l'océan du Déluge. Et puis, à une autre occasion, en se penchant vers le bas, elle vit le jour entre ses cuisses. Ô joie indicible que seuls peuvent apprécier ceux qui en ont fait l'incroyable expérience!

Du premier janvier au quinze mai, Lucille perdit soixante-dix kilos. Elle n'absorba rien de solide à l'exception d'une multitude de vitamines. Entre le quinze mai et la mi juin, près de quinze kilos supplémentaires fondirent. Ainsi, au milieu du mois de juin, ne pesait-elle plus que cinquante-sept kilos. Les chairs et les peaux, vidées de leur charge adipeuse, ne se tendaient que fort lentement sur les os. La jeune femme se trouvait dans un état de fatigue qui frôlait l'épuisement. Mais elle entrait enfin dans son jean-gabarit! Jamais elle n'avait été aussi acharnée à paraître belle.

Dix fois par jour, elle regardait son ventre, qu'elle rentrait avec conviction afin de donner plus d'aplomb à ses seins, et observait ses hanches dont la peau prenait peu à peu la tension et la fermeté de la jeunesse. Du bout des doigts, elle massait délicatement ses joues en les tirant vers les tempes afin de décourager les rides naissantes, et tourmentait son double menton en relevant, de la même façon, les chairs flasques du cou et des mâchoires.

Vers la fin du mois de juin, elle recommença à s'alimenter. Mais elle s'arrangeait pour que ses repas ne totalisent que quelques calories. D'ailleurs au début, elle ne savait plus mastiquer. Elle se mordait sans cesse la langue ou les joues. Lorsqu'elle eut retrouvé force et équilibre, elle décida d'aller se choisir une belle robe au centre-ville, ainsi que, bien entendu, tous les accessoires assortis: bas de Nylon, bijoux, sac à main et souliers à hauts talons... Et les passants se demandaient fort pourquoi elle scrutait chaque vitrine avec une attention pleine de recueillement, tandis qu'elle y vérifiait les courbes de sa silhouette.

♥

Le jour du départ approchait. Ses efforts surhumains avaient été couronnés de succès. Elle s'était littéralement forgé l'allure d'une jeune fille belle et désirable.

Le vingt-huit juin, elle confia son fils à la garde de quelque parent, rassembla un peu d'argent, et, munie de son billet d'avion réservé deux mois auparavant, prit une navette pour le polder de Sea-Island où se trouve l'aéroport international de Vancouver. Un Airbus A330 de la Compagnie Air Transat l'enleva comme un fétu de paille à destination de Paris.

Une belle limousine avec chauffeur en livrée l'attendait à l'arrivée. Le jeune chauffeur ne put s'empêcher de lui faire un brin de cour. Elle se sentait jeune, charmante et follement heureuse.

Le matin de la remise officielle du gros lot, elle fut extrêmement occupée. Elle expliqua en détail, chez le coiffeur, le style qu'elle souhaitait, puis elle passa quelques heures chez le manucure, chez l'esthéticienne... On lui fit un masque de beauté aux œufs et au miel pour nourrir et adoucir sa peau, un autre aux rondelles de concombre afin de lui affermir les chairs, on lui appliqua de la boue, on massa ses membres afin de détendre son esprit sous tension et d'accroître l'élasticité de sa démarche.

Elle sortit resplendissante, quoique encore fort crispée. La longue limousine et son beau chauffeur en livrée attendaient fidèlement devant la porte de verre. L'Association internationale de la Presse francophone en défrayait le coût jusqu'à la date du tirage.

Il était enfin arrivé, ce jour si redouté et si attendu. Lucille fut conduite au Palais des Congrès où bourdonnait une foule impressionnante. Les lauréats occupaient les fauteuils du premier rang qui leur avaient été spécialement réservés. Léon Zitrone, maître de cérémonie au style consommé, présenta les artistes qui avaient été invités afin d'agrémenter la remise des prix: prestidigitateurs, chanteurs, guitaristes de flamenco, ventriloques... Entre chaque présentation, le maître de cérémonie invitait quelques candidats à monter sur scène, où ils tiraient une enveloppe dans un baril de verre: argent, bijoux, voyages touristiques... Tout le monde retournait à sa place fort satisfait.

Lucille savait qu'elle serait la dernière. Elle sentait monter en elle une tension énorme qui contractait ses nerfs, presque jusqu'au seuil de rupture. Elle riait quand la foule riait; ses yeux semblaient regarder le spectacle et ses oreilles écouter, mais elle

n'entendait rien, ne voyait pas plus. Elle avait l'impression d'avoir quitté son corps et de s'observer de l'extérieur, de se transcender. Elle allait être riche. Pourvu qu'elle ne gagnât pas ces inutiles voyages gratuits à vie à travers le monde; car, de toutes façons, elle ne pouvait pas consacrer grand temps chaque année à ce genre d'activité. Ce serait un cadeau presque inutile. Pour tout autre gros lot, elle s'estimerait heureuse. Elle savait qu'elle ne pourrait pas changer le prix que le hasard lui attribuerait; c'était impossible.

Soudain deux rangées de hérauts, en costumes jaunes et rouges de pages, et munis de longues trompes de cuivre étincelant, entrèrent en scène et se disposèrent en V. Dans l'angle fut installé un baril de verre au fond duquel avaient été placées quinze enveloppes; quinze mystérieux gros lots des plus somptueux!

Lucille se sentait encore plus étrangère à elle-même. Il lui semblait regarder un film dans lequel une pauvre bergère, laide, devenait une riche et belle princesse.

Les longues trompes rutilantes se mirent à déchirer l'atmosphère surchauffée de leur son monocorde, comme si des chevaliers médiévaux allaient s'affronter en une joute colorée. Le bruit assourdissant s'estompa soudain et la voix éraillée de Léon Zitrone combla le silence:

—*Et maintenant, Mesdames et Messieurs, l'Association internationale de la Presse francophone a le plaisir d'inviter une jeune et charmante Canadienne à monter sur le podium afin de procéder au tirage mystérieux de son gros lot... Mademoiselle Lucille Bouchard!...*

Lucille sentit ses jambes la soulever et la transporter jusqu'à l'immense podium où les pages multicolores soufflaient à pleins poumons dans leur trompette éclatante. La foule applaudissait à tout rompre. Lucille pensait aux quatre cents millions d'yeux braqués sur elle à travers les caméras de télévision. Elle se savait riche et convoitée, mais, Dieu!... qu'elle avait hâte que tout cela fût terminé!

—*Approchez-vous du baril, Lucille. Quels sont vos projets immédiats, avec une telle fortune?*

Lucille rassembla les réponses qu'elle avait préparées de longue date et articula, en hésitant un peu:

—*Je vais voyager, visiter de nombreux pays et... peut-être...si je trouve l'âme-sœur, me marier.*

Elle tenait à avertir les candidats éventuels que son cœur était disponible. Avis aux amateurs!

—*Vous n'aurez aucun mal si j'en juge par votre charme irrésistible*, conclut Léon Zitrone, sur un ton aussi courtois que cérémonieux. *Voulez-vous tirer une enveloppe?*

Elle hésita une fraction de seconde puis en choisit une au hasard.

—*Veuillez l'ouvrir et nous lire sous quelle forme vous allez recevoir cette fortune.*

Lucille déchira l'enveloppe, lut... relut avec attention, comme si les mots français exigeaient plusieurs secondes pour être traités et compris par son cerveau vancouvérois. Soudain, sous les yeux de la foule pétrifiée, Lucille chancela et s'écroula d'un seul bloc; évanouie. Un murmure de stupéfaction emplit l'immense Palais des Congrès.

Quelques pompiers de service se précipitèrent, suivis de plusieurs médecins venus en spectateurs.

Léon Zitrone se baissa, ramassa la feuille blanche étreinte par les doigts livides de Lucille, et s'exclama dans son gros micro rouge:

—*Mademoiselle Lucille Bouchard a l'extraordinaire chance de gagner... son poids en lingots d'or!*

♥

Amours ancillaires

—Alex! Apportez-moi un mouchoir, je vous prie. Faites vite!

Alexandre serra les mâchoires et se dirigea vers la réserve de linge afin d'y quérir le mouchoir. *"Il pourrait bien se servir lui-même ce tyran. Il se croit encore en Europe"*, maugréa le domestique.

—Voilà, Monsieur le comte.

—Il vous en faut du temps pour exécuter un ordre... Merci, tout de même!

Alexandre garda un silence crispé et des yeux sans expression, mais une bouffée de haine envahit son esprit comme une vapeur étouffante.

Il se rappelait très bien "le grand déménagement"; la lointaine mouvance. C'était en 1940; pendant la drôle de guerre. Toute la famille avait quitté la vieille Europe prête à exploser comme un baril de poudre. Non pas pour fuir la mobilisation générale, puisque Monsieur le Comte-père avait déjà cinquante et un ans et son fils onze seulement. Quant à lui, Alexandre, avec ses quinze ans, il servait déjà de garçon de courses. Les rats fuyaient le navire européen en perdition.

Tout le personnel avait suivi, de même que les meubles de style et le matériel de vinification et d'œnologie: comportes, cuves et tonneaux, carrément démontés et transformés en douves. Même les vignes avaient été soigneusement arrachées avec une partie de la terre d'Aquitaine et chargées sur le cargo ancré dans le port de Bordeaux.

Puis un jour, peu avant l'invasion allemande, le POINTE-DE-GRAVE avait mis le cap sur Vancouver, via le canal de Panama. Là, il avait fallu transporter le tout dans la vallée de

l'Okanagan qui jouissait d'un climat très favorable à la croissance de la vigne. Monsieur le comte avait pris soin d'acheter un immense domaine et de faire construire, non pas une réplique de leur château bordelais, dont les tours crénelées auraient semblé fort étranges dans cette région du Nouveau Monde, mais un grand manoir des plus confortables avec les appartements des maîtres et ceux du personnel.

Chacun gardait son rang; comme en France.

♥

Alexandre se sentait d'autant plus mal à l'aise dans sa situation d'éternel valet que sa propre enfance avait été pétrie des frustrations de sa mère Joséphine. En effet, alors qu'elle était encore jeune, elle avait été approchée par Monsieur le comte-père. Elle se trouvait alors au grenier pour engranger du foin. Monsieur le comte, qui n'avait pas peur de mettre démocratiquement la main à la pâte, lorsque cela se révélait nécessaire, lui passait les gerbes du bout de sa fourche. Elle devait les entasser contre le mur. Ses vingt ans lui avaient joliment façonné le corps, et les hommes la convoitaient sans pudeur. Mais elle voulait conserver sa réputation dans la contrée, sachant bien qu'ils iraient se vanter aussitôt de leur bonne fortune, peu soucieux de sauvegarder la sienne. Elle voyait bien que Monsieur le comte qui tendait à bout de bras ses gerbes de foin ne pouvait détacher ses yeux de ses superbes jambes. Elle le savait d'autant plus qu'elle avait elle-même choisi cette robe ample pour venir travailler au grenier, ne pouvant résister à l'idée de faire un brin de charme au vieil homme. Et quand ce dernier lui avait tendu la bouteille de vin, au moment de la pause, elle avait sauté à terre, telle une biche, afin de venir se désaltérer. Ce qui devait arriver était arrivé. Elle tremblait comme une feuille mais n'avait pas résisté le moins du monde de peur que cela ne le décourageât. Elle n'avait éprouvé aucun plaisir physique. Elle était vierge et Monsieur le comte âgé. Mais, au delà du vague remords qui —mêlé à une indéfinissable volupté de violer la règle morale— venait troubler la calme détermination de son esprit, elle ne pouvait s'empêcher de penser que, par ce geste, elle créait un lien charnel avec la richesse

du comte. Peut-être en retirerait-elle quelque bénéfice matériel, quelques miettes de bien-être. Un jour.

Mais ses espoirs avaient été vite déçus. Lorsque son ventre avait commencé à s'arrondir, elle était venue l'exhiber sous les yeux du noble papa. Ce dernier n'en avait manifesté que de l'agacement. Qu'elle fût tombée enceinte au premier écart de sa part lui semblait une trahison, une injustice, un traquenard même. Il se convainquit aisément qu'elle l'avait piégé en faisant parade de ses jambes irrésistibles, et, en conséquence, il se déclara la victime et non l'agresseur. Sa faute lui parut la résultante inéluctable de celle de la jeune fille, et il se blanchit la conscience en deux coups de pinceau de rhétorique. Quant à elle, elle ne se souvenait même plus de ses mouvements brusques, partiellement inconscients, destinés à faire virevolter sa longue robe. Ce qui avait allumé le feu de la concupiscence dans la tête du vieil homme.

Lorsqu'elle se rendit compte que le père ne reconnaîtrait pas l'enfant et que, ainsi, elle perdait définitivement tout espoir de s'extirper de sa classe sociale, elle se renseigna discrètement auprès d'un avocat de Bordeaux.

—*L'article 756 du Code Napoléon reconnaît les enfants naturels comme des héritiers au même titre que les enfants légitimes...* —le cœur de la jeune femme sauta de joie— *...mais ils doivent au préalable avoir été reconnus par le père. C'est une condition* sine qua non*, c'est à dire indispensable.*

—*...Si l'enfant utérin est reconnu,* continua l'avocat imperturbable, *et s'il existe un héritier direct comme dans le cas qui vous concerne, l'enfant naturel reconnu n'a le droit de recevoir que la moitié de sa part normale: par conséquent, si la propriété est évaluée à deux millions, les parts normales seraient de un million par enfant. L'enfant naturel recevra donc un demi-million et l'enfant légitime un million et demi. Mais il faut qu'il soit reconnu au préalable. C'est la seule action qui pourrait rendre à votre enfant la moitié de ses droits.*

Découragée, la jeune domestique s'était donc résolue à élever seule son enfant, un garçon qui ressemblait à s'y méprendre à Monsieur le comte; plus même que son propre fils qui avait pris les traits de sa mère, la comtesse.

Puis il avait fallu vivre la grande mouvance vers le Canada. L'adaptation difficile à un nouveau pays, un climat plus sec, des chaleurs sahariennes en été, des froids sibériens en hiver, de nouvelles mœurs... Après quoi le comte et la comtesse, jugeant sans nul doute leur rôle terminé, avaient quitté ce bas monde, l'un après l'autre à quelques jours d'intervalle, comme de fidèles compagnons de cordée qui dévissent ensemble au cours d'une escalade périlleuse.

Alexandre avait déjà quarante huit ans; deux ans de moins que le nouveau propriétaire, le fils légitime, lequel, en héritant de tout avait laissé un profond accablement dans le cœur du domestique. Sa mère, morte il y a plusieurs années, avait façonné l'esprit de son fils de ses propres frustrations. Il n'ignorait pas qui l'avait engendré, et aurait voulu participer à la marche de l'entreprise vinicole en tant que partenaire à part entière.

Sa condition servile lui paraissait d'un autre âge, surtout face au jeune héritier, imbu de sa personne et de son autorité. Sous prétexte de conserver fidèlement la tradition aristocratique de la famille, le comte ne faisait en fait que perpétuer des rapports hiérarchiques surannés entre maîtres et valets. Il fallait donner du *"Monsieur le comte"* à chaque instant, et Alexandre avait l'impression que cet état de choses n'avait pour unique but que de le maintenir dans sa situation sociale inférieure. Il n'exigeait pas cela de ses employés canadiens qui d'ailleurs ne parlaient pas français. Changer de métier? Il n'était pas question de quitter ce domaine dont il se considérait un peu comme l'un des propriétaires authentiques. Le comte pouvait toujours essayer de l'humilier, il ne quitterait jamais cette propriété léguée injustement à l'un des deux fils par leur indigne père commun. Alexandre avait bien essayé de négocier avec l'héritier légitime afin d'obtenir une augmentation de salaire substantielle, et surtout une certaine reconnaissance de ses droits d'enfant naturel. Sans résultat.

Cette dernière prétention avait bien failli foudroyer le jeune comte d'une crise cardiaque, tant les revendications de cet insolent valet lui paraissaient inopportunes et même inconvenantes. Son noble père avait jadis usé de son droit de cuissage, soit! L'enfant était incontestablement de lui. La ressemblance frappante était là

pour l'en convaincre. Mais ce n'était pas une raison suffisante. Ce ne serait certes pas les valets de ferme qui feraient la loi!

En désespoir de cause, Alexandre s'adressa à un avocat de Vernon, ville de la vallée de l'Okanagan:

—*En théorie, vous ne pouvez rien contre votre employeur. Mais si vous arrivez à prouver que vous êtes le fils illégitime du comte, vous pourrez certainement prétendre à votre part d'héritage, même si votre père n'a jamais daigné procéder à une reconnaissance officielle. Bien que la ressemblance physique ne puisse être prise en considération par aucune jurisprudence, vous pouvez au moins faire exécuter une analyse génétique. Ce serait un précédent historique et je suis persuadé que les tribunaux canadiens considèreraient des résultats positifs comme une preuve incontestable et irréfutable.*

—*Que me faut-il faire?*

—*Ce sera difficile. L'idéal serait de prélever du corps de votre père quelques échantillons de matière organique, c'est à dire de peau, d'os ou de cheveux.*

—*Il y a dans un médaillon, une mèche de cheveux du comte et une autre de son épouse. Le fils a voulu les conserver à leur mort. C'est, semble-t-il, une tradition dans leur famille.*

—*Ce sera parfait. Après quoi, joignez-y une mèche de votre propre chevelure et envoyez le tout à Ottawa au laboratoire génétique de l'Université laurentienne. Ils travaillent sur l'A.D.N. Vous aurez la réponse dans deux mois.*

Alexandre expédia le tout au plus vite. Il y joignit, pour faire bonne mesure, une mèche de son demi-frère, l'héritier légal, une mèche de Madame la comtesse et une autre de sa mère.

♥

Trois mois et demi plus tard, le facteur délivra une lettre recommandée qu'Alexandre décacheta fébrilement:

" Monsieur,

"Nous avons l'honneur de vous transmettre les résultats des quatre analyses génétiques que nous avons fait subir aux échantillons de matière organique testés en vue d'une recherche de paternité:

" 1) L'échantillon identifié sous l'étiquette d'Alexandre a été engendré par le propriétaire de l'échantillon identifié sous le nom de Monsieur le comte-père.

" 2) L'échantillon identifié sous le nom d'Alexandre a été engendré par la propriétaire de l'échantillon identifié sous le nom de Joséphine.

" 3) L'échantillon identifié sous le nom de Monsieur le comte-fils a été engendré par le propriétaire de l'échantillon identifié sous le nom de Madame la comtesse.

" 4) L'échantillon identifié sous le nom de Monsieur le comte-fils n'a pas été engendré par la propriétaire de l'échantillon identifié sous le nom de Monsieur le comte-père.

"Ci-joint les planches d'analyses et les diagrammes appuyant ces conclusions.

" Nous vous prions de croire, Monsieur, à l'expression de nos meilleurs sentiments.

Signé: Le Directeur du Laboratoire fédéral de Recherches génétiques.

Alexandre lut et relut la lettre. Une immense joie l'envahit. Il avait la preuve scientifique et légale qu'il était bien le fils *—donc l'héritier légitime—* de son père. Il sauta dans sa voiture et se précipita chez son avocat qui lut la lettre en silence en hochant la tête pour exprimer toute sa satisfaction. Lorsqu'il eut parcouru la

quatrième conclusion, l'homme de loi resta frappé de stupéfaction et leva lentement la tête en roulant de grands yeux ébahis:
—*Vous vous rendez compte?... Ça alors! Vous vous rendez compte des implications légales de cette quatrième conclusion?*
—*Que voulez-vous dire?*
—*Selon la loi canadienne, vous êtes le seul héritier direct du comte. Si vous voulez poursuivre devant les tribunaux, je vous garantis l'heureuse issue du procès.*

Alexandre resta sans voix. Il devait prendre le temps d'assimiler lentement tous ces bouleversements subits. Ainsi il était non seulement l'héritier légitime mais le seul et unique héritier. C'était lui LE propriétaire; et le fils du comte n'avait, paradoxalement, aucun droit sur l'héritage. En fait, lui, Alexandre le valet, il était LE fils. Madame la comtesse-mère avait, elle aussi, trompé jadis son mari, sans se rendre compte des conséquences incalculables que cette infidélité allait entraîner pour sa descendance, car selon la loi française, la propriété avait toujours appartenu à Monsieur le Comte seul; exclusivement! Tout cela lui paraissait si irréel qu'il ne pouvait y croire. Il avait besoin de réfléchir; longuement.

Il rentra au domaine. À peine eut-il arrêté la voiture que son patron, furieux, sortit en gesticulant de façon désordonnée. Il invectiva brusquement Alexandre:
—*Où étiez-vous? Que faisiez-vous? Vous n'êtes décidément plus bon à rien. Alors qu'ici on est submergé de travail, vous vous promenez. Vous vaquez à vos petites et insignifiantes affaires. Croyez-vous que je vous paye pour cela? Je n'aimerais pas me libérer de vos services puisque je veux conserver la tradition de la famille qui est d'être particulièrement charitable envers nos domestiques... même les moins valables. Mais n'exagérez pas. Ne me poussez pas à bout. Sinon vous allez m'obliger à vous jeter à la rue...*

Malgré la colère qui commençait à l'envahir, Alexandre réussit pour la première fois à conserver tout son flegme. C'était lui le comte; il devait faire preuve de calme et de dignité. Avec une certaine jubilation dans la voix, il brandit la lettre et dit en choisissant ses mots:

—Pour votre information, mon cher monsieur, vous devriez prendre connaissance des résultats de l'analyse génétique qu'à fait exécuter mon avocat de Vernon. Cela vous concerne au plus haut point.

Le comte lut avec attention les quatre conclusions. Il pâlit affreusement puis releva la tête:

—Qu'est-ce que cette folie? Vous essayez de me voler mon patrimoine? Ingrat! C'est ainsi que vous voulez me remercier de vous avoir donné du travail... Mais je me battrai jusqu'au bout.

Il fallut tout refaire sous contrôle judiciaire, exhumation des corps, prélèvements d'échantillons d'os, de cheveux, et analyses génétiques de l'A.D.N. dans trois laboratoires différents pour éviter les erreurs.

Quelques mois plus tard, les résultats arrivèrent. Tous trois confirmaient la première analyse. Des recherches à Bordeaux établirent que la comtesse-mère n'avait, selon le contrat de mariage, presque aucun droit à l'héritage, les époux ayant été mariés sous le régime de séparation de biens. Tout revenait donc à Alexandre.

Ce dernier réfléchit longuement afin d'organiser la première entrevue du nouveau maître avec son nouvel employé: *"Voici ce que j'ai décidé,* composa Alexandre dans sa tête. *Désormais, vous m'appellerez Monsieur le comte et je vous nommerai Alexandre. Je tiens à garder la tradition familiale, et ce nom doit rester celui du valet. Oui! Ne protestez pas. Je le veux et j'y tiens! Vous vous soumettrez ou vous vous démettrez. Je vous jette à la rue. Je prends le nom du maître et vous prenez celui du valet. De plus, quand vous vous adresserez à moi, veillez bien à vous tenir respectueusement debout à six pas!"*

Il répéta plusieurs fois à voix haute et devant un miroir ses formules percutantes en se promettant de prendre un air aussi hautain que possible afin d'imposer son autorité à cet espèce de bâtard arrogant qui lui avait déjà volé une bonne partie de son existence.

Lorsqu'il fut fin prêt, il se dirigea vers la chambre où se reposait le nouvel *"Alexandre"*. Il entra sans frapper et resta

stupéfait de voir ce dernier allongé sur son lit, un revolver à la main. Dans sa tempe un gros point rouge laissait couler un mince filet de sang. Il lui avait volé sa revanche. Son sang bleu ne lui avait pas permis de supporter une telle déchéance.

Son sang bleu? Mais...



Illusions d'enfance

L'amour peut devenir un miroir déformant, tant il transforme le monde qui nous entoure; il transmute en féerie les rêves et les souvenirs les plus ternes, comme la lentille du kaléidoscope
Un premier amour garde toujours dans notre cœur une saveur particulière car on lui prête tout le merveilleux attaché d'ordinaire à l'enfance et à la jeunesse.

Quand le hasard me fit croiser les pas de Claude Saintgès, elle était une fillette de dix ans, des plus attirantes, gaie, simple, toujours heureuse. Elle me communiquait l'extraordinaire joie de vivre qui rayonnait de sa personne. Alors que je ne savais comment maîtriser la timidité de mes onze ans, elle arrivait à me faire oublier mes inhibitions par le seul fait de son comportement direct et peu compliqué.

Je l'aimais si profondément que, à partir de cet instant, tout me parut soit merveilleux, soit des plus mornes, suivant que Claude fût présente ou absente. Si mes parents m'annonçaient que nous allions camper dans la vallée de l'Okanagan, mes yeux s'emplissaient immédiatement de tristesse, sauf si je savais Claude dans la région.

À l'école française, je la suivais pas à pas dans sa scolarité. Elle travaillait bien et je me voyais dans l'obligation de lutter contre l'habituelle nature nonchalante des garçons afin de ne pas me laisser trop distancer. Je l'aimais; je voulais qu'elle le sût et que nos amis communs le lui répètent, mais en même temps je me sentais consumé de gêne lorsqu'on lui murmurait en ma présence: *"Claude,*

Georges t'aime!"

En récréation, nous trouvions mille façons de fleureter avec toute l'innocence de l'enfance. Lorsque mes camarades m'élisaient capitaine de l'une des deux équipes de sport, j'avais le privilège de choisir mes coéquipiers. J'aurais tant aimé prendre immédiatement Claude dans mon équipe. Mais la timidité me l'interdisait. Alors j'attendais, et si l'autre capitaine la sélectionnait avant moi, je pestais en silence contre moi-même. Quand le hasard voulait que ce fût moi qui la choisissais, j'annonçais son nom en arborant un air si détaché qu'un adulte aurait immédiatement deviné mon inclination.

J'adorais jouer à la "Pity de Delphes". La prophétesse, les yeux bandés, devait attribuer des gages à un membre de l'assistance sans voir de qui il s'agissait:

—*Heureux mortel*, disait la sibylle, *tu dois faire le tour de la cour en sautant sur un seul pied, puis, tu embrasseras Michèle sur la joue gauche.*

Bien sûr, les seuls gages que nous attendions avec la plus grande impatience étaient les baisers. Nous les déposions, en rougissant jusqu'à la racine de nos tignasses hirsutes —mais d'un air qui se voulait totalement indifférent —sur le front ou les joues de celle ou de celui que la Pity avait désigné. Il suffisait de soudoyer la devineresse pour qu'elle nous accordât ce à quoi nous aspirions. Heureusement que cet âge n'était pas trop exigeant. Tous ces subtils stratagèmes n'avaient pour seul et unique but que d'embrasser ma chère Claude.

Ces moments d'intense émotion restent gravés dans mon esprit comme des instants privilégiés de mon enfance. Je te voyais toute belle, Claude, avec tes yeux bleus comme le ciel et ta longue chevelure lumineuse comme le soleil. Et j'étais convaincu que jamais au grand jamais l'usure du temps ne pourrait dissiper dans l'oubli mes souvenirs vécus de façon aussi particulière!

♥

Mais, ainsi vont les choses. Le vent avait depuis longtemps dispersé les feuilles mortes des souvenirs. La vie avait séparé nos pas et la sève nouvelle effaçait, dans l'écorce des érables, les cœurs

gravés et les initiales que je croyais inaltérables et éternelles, quand, un jour de juin, je la revis à Winnipeg où je séjournais momentanément.

Seize ans avaient passé. J'arpentais rêveusement un trottoir, et mes yeux regardaient les passants sans les voir. Je venais de croiser une femme lorsque mon esprit rêveur m'avertit que je la connaissais. Je sentais que les neurones de mon cerveau bourdonnaient d'activité. Les messages affolés circulaient avec la rapidité de l'éclair, sautant les synapses, se bousculant aux étranglements annulaires de myéline pour mener aux archives de ma mémoire. Là, l'image se compara aux souvenirs et bientôt un déclic se produisit: *"C'était Claude Saintgès, la belle Claude de mon enfance."* Je fis demi-tour, l'interpellai poliment et tombai dans ses bras.

Je la revis à quelques reprises, dans la semaine qui suivit, mais elle semblait avoir tant changé que je maudis le jour où je l'avais retrouvée, car elle eut tôt fait de détruire le souvenir de mon enfance que je chérissais plus que la réalité. Je regrettai vite de l'avoir rencontrée, comme on déplore d'avoir vu ses parents après un accident de la route qui a déformé leur visage et rompu leur corps. Était-ce donc possible qu'un aussi merveilleux souvenir eût dégénéré? Était-ce seulement l'idée de mon enfance qui était plus merveilleuse que la réalité?

Encore très séduisante, elle portait à Winnipeg des jeans qui moulaient ses jolies jambes comme une gaine. Mais, quoique dans leur gaine, ses armes n'en restaient pas moins redoutables. Elle se savait belle et sa modestie en souffrait. Elle répétait souvent sa plaisanterie favorite: *"Tu sais; on a retrouvé les bras de la Vénus de Milo. Ils sont dans mes manches."* Je trouvais cet humour irrésistible, jusqu'au moment où j'appris que Louise Colet l'avait dite avant elle. Mais enfin, cela ne lui ôtait rien. La maîtresse de Flaubert avait probablement elle-même emprunté ce bon mot. Les célébrités ne font que mettre les expressions à la mode.

Le Créateur avait en effet fignolé ses bras avec un souci de perfection digne de Phidias. Lorsqu'elle les croisait autour de sa généreuse poitrine, elle semblait offrir une brassée de fruits printaniers, fruits qu'elle décorait toujours, d'ailleurs, d'un petit bouquet de fleurs de péché. Ah! La tentatrice! Mais sa légère immodestie

n'aurait rien été si une profonde jalousie n'avait affadi son caractère. Elle me harcelait sans cesse de questions sur mes anciennes connaissances. Un soir, je l'avais amenée dans un restaurant français. J'avais commandé une douzaine d'escargots afin de l'éblouir un peu. Tout en extrayant, non sans difficulté et avec une petite grimace de dégoût, les hermaphrodites de leur coquille à l'aide d'une longue fourchette, elle ne cessait de me tirer les vers du nez:

—*Et cette Danielle qui chantait si bien; était-elle jolie?...*

Ce fut ma dernière sortie avec Claude. Sa jalousie qui aurait dû me flatter ne réussissait qu'à m'excéder. D'ailleurs, la froideur de son tempérament n'était pas faite pour nous rapprocher. Ses fleurs de péché pouvaient bien s'être desséchées!

J'étais donc bien déçu. La réalité de ma petite enfance revécue aujourd'hui m'aurait sans doute désenchanté. J'avais déjà revu les lieux qui m'avaient paru si étriqués, rapetissés par les années sans pitié, comme un vieux vêtement fané et rétrécis. Le temps cruel et odieux m'avait fait un horrible pied de nez en détruisant mes illusions d'enfance, dans lesquelles je puisais la force de surmonter les difficultés du présent.

Claude semblait encore plus à plaindre que moi-même. Peut-être avait-elle été elle-même brisée par la vie durant ces seize longues années de séparation. Alors qu'elle jouait le rôle principal dans mes rêves d'enfant, elle ne se rappelait même plus de ces événements, sans importance pour elle. Dans ses souvenirs, je n'étais pas le premier rôle de ses jeunes années. Elle se rappelait surtout de Jean-Charles qui avait tant fait battre son cœur, et dont j'avais oublié jusqu'au nom de famille. Elle s'était d'ailleurs étonnée d'être encore si vivante dans mon cœur, et elle eut fort préféré être demeurée l'objet des rêves de Jean-Charles.

La désillusion engendrée par ces retrouvailles ayant effacé ou flétri une partie de mes rêves d'enfance, je me gardai bien dorénavant de courir après les vestiges matériels de mon passé.

♥

Le temps dévida une fois encore seize années de mon existence. Mon visage accusa quarante-trois ans. Mes cheveux grisonnèrent un peu. L'empreinte de mes diverses émotions se figea sur mon front en un entrelacs de rides. Claude s'était de nouveau évanouie dans la nature depuis longtemps. Je n'avais pas essayé de la revoir après les rencontres de Winnipeg de peur qu'elle ne finît de ternir les dernières illusions de mon enfance.

Je tombai un jour en panne d'essence à Vancouver-Ouest, la ville la plus riche du pays, dont les vastes baies vitrées contemplent négligemment l'Océan Pacifique d'un air parfaitement blasé.

La hasard m'avait immobilisé devant une de ces grandes propriétés bourgeoises. Il fallait absolument que je puisse appeler une dépanneuse du Club Automobile. Je pénétrai donc résolument entre les deux lions de pierre qui montaient une garde vigilante de part et d'autre du portail de fer forgé. Mais à peine avais-je envahi le grand parc au gazon soigneusement tondu, que deux énormes dogues allemands vinrent m'encadrer en dénudant leurs puissants crocs. Ils m'induisaient ainsi à rester sagement sur le chemin de dalles qui conduisait à l'habitation.

Tout, dans ce parc privé, était passionnément net, méticuleusement propre et impitoyablement calme; comme dans un cimetière canadien. Les molosses bien nourris me suivaient de près, tout à fait décidés à protéger de leurs puissantes mâchoires l'immense fortune de leurs maîtres dont ils recevaient chaque jour, dans leur gamelle, quelque gratification des plus savoureuses.

Les sachant prêts à sacrifier leur vie pour défendre les biens dont ils avaient la garde, j'évitai soigneusement, quoique cela me tentât, de tester la vivacité de leurs réactions en mettant un pied hors du sentier battu.

Bientôt la porte s'ouvrit et, à ma totale stupéfaction, je vis apparaître... Claude. Je constatai immédiatement que le temps avait délabré la finesse de ses traits, fort vieillis, qui m'avaient autrefois tant fait vibrer. En l'observant du coin de l'œil dans son déshabillé fort habillé, je remerciai le Ciel d'avoir épousé *une femme dépourvue de toute beauté*. Cela m'avait épargné la désolation de la voir enlaidir au fil des ans. Au contraire, comme nombre de ces personnes que la jeunesse n'avait pas gâtées, l'âge mûr l'avait parée

d'une certaine classe qui lui donnait du charme.

Elle m'autorisa, bien entendu, à téléphoner au Club Automobile, mais ne me permit pas de repartir sans avoir au préalable passé sous ses insupportables fourches caudines; en l'occurrence, l'interminable récit des malheurs qui l'avaient accablée. Devant une assiette de biscuits et un verre de porto, j'écoutai donc la suite de son long calvaire de vie. Elle en parlait avec des expressions si douloureuses que je la soupçonnai d'avoir interprété sa description plusieurs fois déjà devant un miroir ou un autre spectateur de ses amis. Elle me fit immédiatement songer à une Piéta des Sept Douleurs. Dans son calice en cristal de Bohème, je bus son porto canadien jusqu'à la lie. En me contant les mésaventures de sa vie, elle-même savourait d'ailleurs la lie de son calice à petites gorgées gourmandes. Elle terminait chaque étape, chaque station de son calvaire, en trempant ses lèvres flétries dans le porto, et chaque chapitre par un biscuit. Cela me permettait de mieux suivre le fil de la chronologie.

Ceci fait, elle me fit passer dans sa salle de projection où je fus forcé d'ingérer deux interminables carrousels de diapositives fort indigestes, qui la montraient, elle et son défunt mari, dans tous les Hôtels Hilton de la planète.

Elle m'expliqua qu'elle avait fini par se marier, quatorze ans plus tôt, à un riche vieillard qui, outre sa grande fortune, ne lui avait apporté que déboires. Il grinchait toujours, la désirait du matin jusqu'au soir, et même parfois du soir jusqu'à l'aurore.

—*N'était-ce pas flatteur pour toi?* commentai-je après avoir prestement rincé au porto mes dents souillées de fin biscuit.

—*Même pas. Il souffrait d'impuissance chronique et il m'était donc impossible de satisfaire son désir toujours inassouvi. Il était comme ces allumettes espagnoles qui se rallument d'elles-mêmes dès qu'on les souffle*

Mais un horrible destin les épiait. *"Horrible pour qui?"* pensais-je. Il s'abîma en mer dans son avion personnel, deux ans après leur mariage. Il lui léguait sa fortune en jouissance totale. Comme le corps ne put être retrouvé de plusieurs mois, elle éprouva les plus grandes difficultés à faire officiellement reconnaître son veuvage. Et tout le monde, notaires, avocats, fisc, se servit

goulûment à pleines mains dans les biens du défunt.

Aujourd'hui, son cher homme, enfin calmé, reposait au cimetière de Gethsémani à Surrey. Dans le gazon vert tendre, une plaque de bronze indiquait son nom. À côté, deux petits boulons attendaient la plaquette de l'épouse qui serait ajoutée, selon la tradition, à la mort de cette dernière. *"N'est-ce pas horrible?"* marmonna-t-elle. Elle n'avait pas l'intention de jamais reposer aux côtés de ce vieillard qui ne lui avait suscité que tourments —elle omit de mentionner la fortune— et à qui elle avait sacrifié deux années de sa précieuse vie. Il n'était pas question que sa plaquette fût jamais boulonnée là.

Dans le feu de la conversation, elle me proposa discrètement de joindre ma crise de la quarantaine à la sienne et de venir m'installer ici dans son palais serein. Pour ne pas la blesser, je ne déclinai pas l'offre. Je feignis d'envisager favorablement une si souriante éventualité. Mais j'en retardai prudemment l'échéance, prétextant que mes problèmes personnels avec mon épouse devaient au préalable se régler, tout à fait conscient que —à partir de quarante-cinq ans— les problèmes non seulement ne se règlent jamais mais ne font qu'empirer. Ne pilotant pas d'avion, comme son défunt mari, elle n'avait que peu de chance de me fausser compagnie en me léguant ses biens dans un délai raisonnable.

Elle avait par ailleurs détruit mon passé; je ne tenais nullement à ce qu'elle influençât défavorablement mon avenir. Mon temps devenait trop précieux, pour qu'il fût gaspillé consciemment.

Mais le monstrueux sort ne s'était pas contenté de cette adversité. Elle avait eu un enfant, quelques années plus tôt, que l'insatiable fatalité avait aussitôt anéanti. Un banal accident de la circulation.

—*Quel âge aurait-il aujourd'hui?*

—*Treize ans et demi.*

Tiens! Tiens! Son mari impuissant avait-il eu la chance de jeter sa gourme en terreau fertile? Ou peut-être avait-elle trouvé quelque apaisante *consolation* hors mariage?

Étant d'un naturel fort... peu médisant, je chassai l'épineux dilemme de mon esprit.

Le dernier coup du sort —la crucifixion de cette pauvre

Claude, si j'ose dire— avait eu lieu tout récemment. Alors qu'elle me contait comment s'était déroulée l'estocade de sa vie, des larmes perlaient aux coins de ses yeux bleus délavés, et roulaient parfois le long de ses joues fripées.

L'été précédent, aux environs du trois ou du quatre août, ses voisins avaient décidé de partir en vacances en Alberta. Comme ils laissaient sans surveillance leur riche villa pleine de meubles Louis XV, de tableaux de maîtres —dont un Manet et trois Cézanne— ils avaient sollicité l'aide de Claude dans l'entretien des trois dogues allemands qui veillaient sur leur propriété. Elle devait en outre jeter un coup d'œil vigilant aux portes et aux fenêtres afin de signaler immédiatement tout cambriolage à la Police Montée.

Quelques minutes seulement après le départ de ses prospères voisins, un camion de livraison de la maison Wisk s'était présenté chez eux. Ne trouvant personne, le chauffeur et son aide étaient tout naturellement venus frapper chez Claude afin de s'enquérir de l'endroit où ils pouvaient trouver la clé de la porte avant:

—La clé de la maison? Mais pourquoi donc?

—Nous venons livrer un meuble Louis XV de très grande valeur. Nous devions venir en début d'après-midi, mais une malencontreuse panne nous a retardés. Regardez ce bordereau d'envoi...

—C'est tout de même bizarre qu'ils ne m'aient pas prévenu avant de partir. En tout cas il n'est pas question que je vous donne la clé. Le mieux serait de revenir dans trois semaines quand ils seront de retour.

—Écoutez, Madame. Je comprends très bien vos inquiétudes; mais si vous pouviez seulement nous laisser déposer le meuble dans le hall d'entrée de façon à ce qu'il ne courre aucun risque . C'est une œuvre de toute beauté et les voleurs sont si retors! Nous vous en serions infiniment reconnaissants.

Claude se résolut donc à désactiver l'alarme et à déverrouiller l'entrée principale. Elle maintint les trois molosses et demeura en faction dans le hall afin que l'équipe de déménageurs ne se laissât pas trop tenter par les œuvres d'art. Puis elle referma la porte à double tour, arma le système d'alarme et rentra chez elle.

Le lendemain matin, le camion revint. Les deux livreurs tout

embarrassés montrèrent à Claude le bordereau de livraison en lui expliquant qu'ils s'étaient simplement trompés de ville. "WV" signifiait West-Victoria et non pas West-Vancouver. Ils reprirent donc leur meuble et partirent le livrer à qui de droit après avoir réitéré leurs profondes excuses.

Le retour de vacances de ses voisins fut mouvementé. Claude les vit arriver comme une délivrance. Elle s'attendait à les voir, leurs bras chargés de cadeaux afin de la remercier pour sa vigilance, mais ce fut une voisine totalement hystérique qui se précipita contre la porte de Claude, l'œil fou, l'écume aux lèvres et le geste hagard.

—*Qu'est-il arrivé? Notre villa est vide! Vide!*

Claude tombait des nues. Elle visita les lieux du cambriolage. Tous les objets de grande valeur avaient disparu: tableaux de maîtres et bijoux. Les voleurs avaient même eu le toupet de sabler le Champagne avant de repartir. Ils avaient abandonné deux verres de cristal sur la table du salon. La valeur des objets volés se chiffrait à cinq millions de dollars.

—*Tu comprends*, pleurait Claude, *les assurances essaient de ne pas payer. Il faut qu'il y ait eu effraction pour que la loi les oblige à rembourser. Aussi prétendent-elles, sans pouvoir le prouver, que le vol a eu lieu lors de la livraison du meuble, quand j'ai moi-même ouvert la porte. Mais je l'affirme avec force: rien n'a été volé cette fois-là. S'ils arrivent à le prouver, c'est moi qui devrai débourser les cinq millions de dollars. Que me restera-t-il pour vivre? Rien! Absolument rien. Je n'aurai plus qu'à aller faire la queue à la soupe populaire de l'Armée du Salut. Tout ce que m'a légué mon pauvre mari me sera enlevé.*

—*Mais s'ils te demandent de rembourser cette fortune, c'est qu'ils te considèrent comme responsable du vol. Comment diable peuvent-ils en arriver à cette conclusion?*

—*Parce que la compagnie d'assurance prétend que j'ai facilité le vol en ouvrant la porte. Selon eux, les voleurs étaient cachés dans l'armoire Louis XV. Ils y auraient tranquillement entassé leur butin au cours de la nuit, et, le lendemain, les livreurs seraient venus reprendre le meuble plein. Faut-il qu'ils soient inspirés par le démon en personne pour trouver de tels stratagèmes?*

Je ne revis jamais Claude et jamais je ne cherchai à la revoir. Mais je pense parfois à elle. Car, pour moi, elle symbolise le naufrage progressif des souvenirs d'enfance, qui s'étiolent lorsqu'on commet l'imprudence de les retrouver.

♥

Faux billets doux

Le bar grouillait d'habitués bavards et assoiffés. Les couples se faisaient et se défaisaient au rythme de la musique douce. Quelques-uns dansaient en s'étreignant dans la demi- pénombre, bercés par les échos d'un slow envoûtant. Réal trempa ses lèvres dans son "bloody Mary" en observant du coin de l'œil un joli blond accoudé au comptoir. Qui était donc ce bel inconnu? Il se leva pour aller le rejoindre en se faufilant entre les danseurs:

—Tu permets que je m'assoie? La place est libre?

—Oui.

Réal avait décidé quinze années auparavant de venir s'installer sur la Côte Ouest. Il n'avait pas quitté sa chère Acadie de gaieté de cœur. Il voulait vivre son existence sans choquer son entourage aux idées trop étroites et sans subir les humiliations ou les rancunes de sa famille. Comme des milliers de Canadiens, il avait décidé de venir vivre son homosexualité en toute quiétude dans la province la plus éloignée de sa ville natale.

Sa vie sentimentale avait d'abord été vécue de façon totalement désinvolte et même débridée. Chaque soir il subjuguait un nouveau partenaire avec lequel il passait la nuit. Puis la propagation du SIDA, cette maladie diabolique qui, au début des années quatre-vingt, commença à décimer impunément ceux qui s'étaient laissés prendre au piège de la nouvelle liberté sexuelle, avait imposé un frein à sa totale liberté.

Seule la peur d'une mort atroce et horrible avait eu raison de sa sensualité. À cette époque n'existait aucune thérapie. Autour de lui, quelques-uns de ses amis commençaient à se couvrir de ces

immondes cancers de la peau, et leur corps se vidait rapidement de leur substance et de leurs forces. Cette ignoble épidémie paraissait pourtant manifester un semblant d'humanité; elle anéantissait les forces physiques et morales des êtres dont elle prenait possession afin de leur faire désirer la mort comme une délivrance. Certains avaient mis fin à leurs jours un peu avant le terme de cette longue déchéance. La peur avait étreint Réal aux tripes, à un point tel qu'il était devenu totalement frigide. Il semblait ne plus posséder de sexualité. Jusqu'au jour où un test de dépistage plus ou moins efficace avait été mis à la disposition du public. Il était sauvé; pas de trace du virus HIV dans son sang. Une immense sérénité envahit son cœur à cette nouvelle. Il en avait remercié Dieu.

L'angoisse disparue, il avait recouvré sa libido. Mais désormais, il choisissait avec grande minutie celui qui partageait sa vie. Il eut même l'idée, qui l'amusa fort, d'écrire au curé d'André, son amant, dans un petit village des Cantons de l'Est pour lui demander si ce dernier avait mené jusque-là une vie irréprochable. Il l'engagea à passer des tests médicaux et l'adjura de lui rester fidèle. Pour sa part, il lui fit serment sur tous ses grands dieux de ne jamais le tromper. Aucun des deux ne tenait à se faire transmettre la mort par un amant infidèle. Où étaient-ils les jours grisants de la liberté absolue... l'époque, pas si lointaine, où le mot fidélité résonnait comme un archaïsme aux connotations d'asservissement bourgeois et de bigoterie hypocrite ?

—*Tu me plais*, murmura-t-il au jeune homme après s'être accoudé au comptoir.

Le jeune ne répondit pas. C'était bon signe. Avec ses cinquante-cinq ans révolus, Réal pouvait s'estimer heureux de ne pas s'être fait tourner le dos à la première tentative par ce garçon qui ne faisait qu'approcher la trentaine. Il n'avait certes pas l'intention de tromper le cher et fidèle compagnon qui partageait son existence. Il ne désirait qu'examiner de nouvelles avenues.

À trop jouer avec le feu, on finit par se brûler. Réal tomba éperdument amoureux de Ghislain, son nouvel ami, et, une semaine après l'avoir rencontré, très précisément, il trompait son partenaire

régulier. Cependant, il prit toutes les précautions nécessaires afin de ne pas contracter l'affreuse maladie et risquer de la transmettre à celui qui lui accordait toute sa confiance.

Pourtant un mystère enveloppait encore Ghislain dans un halo flou. Chaque fois que Réal lui demandait d'où provenaient ses moyens de subsistance, il évitait de répondre ou détournait habilement la conversation. Aussi Réal imaginait-il tout ce que sa fertile imagination pouvait lui suggérer. Peut-être s'était-il acoquiné avec quelque malfaiteur ou trafiquant de drogue? Et s'il se prostituait le soir ou la nuit? Dans un cas comme dans l'autre son nouvel ami ne lui paraissait pas des plus dignes de confiance. Il prenait, avec raison, de minutieuses précautions chaque fois que leurs rapprochements le mettaient en danger d'une quelconque contamination.

À la longue, sa persistante curiosité se révéla fructueuse. Un jour que Réal insistait afin que son ami lui livrât son secret, alléguant qu'en le tenant délibérément dans l'ignorance il l'induisait à imaginer qu'il était le jouet des sept péchés capitaux, Ghislain se décida enfin à jeter quelque lueur sur le mystère:

—*Tu veux vraiment savoir d'où proviennent mes moyens de subsistance? Pourquoi donc faut-il que les gens soient si curieux? Penses-tu que tu m'estimeras davantage lorsque tu sauras la vérité? Si je refusais de te la révéler, c'était justement que je craignais de perdre ton amour et ta considération!*

—*Non! Il n'y a aucun danger. Je t'en prie, dis-moi de quoi tu vis.*

—*Tu me promets sur la tête des personnes que tu aimes le plus au monde de garder toujours le secret?*

—*Oui. Je te le jure sur la tête de ma mère.*

—*... Je fais du trafic de faux billets!*

—*Du trafic de faux billets? Que veux-tu dire? Tu fabriques de faux billets de banque?*

—*Non! C'est trop compliqué. Je me contente de les écouler sur le marché.*

—*Mais à qui les achètes-tu?*

—*Ça c'est mon secret. J'ai juré de ne pas le dévoiler et d'ailleurs,*

je risque la mort si je vends la mèche.
—Dis-moi au moins quelles sont les conditions pour obtenir des faux billets?
—Je dois payer 50 % du prix. C'est à dire que pour avoir 100 $ je dois débourser 50 $.
—Et tu n'as pas peur de te faire prendre par la Police montée?
—C'est le risque; mais on n'a rien pour rien. De toutes façons les faux billets sont parfaitement imités. Les risques restent minimes.
—Et moi... est-ce que je pourrais... en acheter si je voulais?
—En tous cas je ne peux pas te donner de nom. Tu seras obligé de passer par moi.
—J'aimerais bien que tu m'apportes 10$. Je vais te donner 5$.
—Malheureusement il ne produisent que des billets de 20$. Donc tu dois me donner 10$. Et demain soir je t'apporterai ton faux billet.

Le lendemain, Réal reçut de son jeune amant un billet de 20 $; tout neuf. Avec mille angoisses, il l'apporta à la banque afin de déposer la somme sur son compte et surtout de vérifier si la banque repérait le billet. La caissière le fit claquer entre ses doigts, écouta le bruit du froissement, le scruta avec attention, et, alors que le cœur de Réal sautait d'émotion, le déposa dans un casier de son tiroir-caisse.

Tout avait bien marché. L'argent avait passé le test. La technologie de fabrication était parfaitement au point. Le surlendemain, Réal donna cent dollars à son ami qui lui rapporta dix beaux billet neufs de 20$.

À quoi bon s'exténuer au travail comme un esclave volontaire, quand il y avait de par le monde des individus capables de vivre tous leurs rêves sans travailler? Oui, bien sûr, l'aspect moral ne manqua pas de se présenter à son esprit féru de logique cartésienne: pour savoir si une action est immorale et nuisible à la société, il imaginait toujours ce qui arriverait si tout le monde agissait de la même façon.

Si chaque Canadien imprimait ses propres billets de banque et jouait au faux-monnayeur, ce serait la faillite économique, l'anarchie la plus totale. Les plus malhonnêtes finiraient par devenir les leaders de notre société. C'était un peu le cas aujourd'hui, mais

même les hommes politiques devaient tout de même respecter certaines règles, sous peine de se voir traîner devant les tribunaux.
—Si je te donnais 1000 $ ce soir?...
—Je t'apporterais 2000 $ demain. Mais comme pour les cent dollars que je viens de te donner, et comme pour toutes les sommes importantes, il faudra que tu "blanchisses" les billets avant de les utiliser.
—Que veux-tu dire?
—... Que tu dois déposer la somme à la banque où elle devient un simple chiffre dans une mémoire d'ordinateur; après quoi, le lendemain, tu peux revenir lever l'argent que tu veux, et on ne te donnera plus de faux billets.
—Ah! Je comprends. C'est fou ce que certaines personnes sont astucieuses dans le monde.
—Il faut l'être dans notre société où les gros requins dévorent les prolétaires comme nous. Je ne veux pas être un exploiteur mais je me refuse à me faire spolier en travaillant comme tout le monde pour un salaire de misère.

Ce discours plut énormément à Réal. Ce Ghislain était vraiment un garçon éveillé aux problèmes modernes; politisé. Il ne se laissait pas abuser et marcher sur les pieds. Il devait le prendre pour modèle et tenter de le suivre pas à pas.

Le soir venu, Réal donna une liasse totalisant 1000 $ à son ami. Le lendemain il reçut cent faux billets de 20$. Il compta deux fois ses deux mille dollars et courut à la banque où il les déposa. Le caissier lui aussi refit deux fois les comptes en faisant crisser les billets avec grande dextérité sous ses doigts experts, examina de plus près la texture et le *"bruit"* de l'un, provoquant immédiatement une brusque montée du taux d'adrénaline dans le sang de Réal, puis enregistra la somme sur l'écran de son terminal. Quel bonheur! Enfin la vie devenait passionnante et digne d'être vécue.

Plusieurs nuits durant, Réal rêva de richesses. Il pénétrait dans une caverne d'Ali Baba et emplissait sa musette en puisant à pleines mains dans des coffres débordants d'or, de pierres précieuses et de perles fines. Soudain surgissaient les quarante voleurs armés jusqu'aux dents. Réveillé en sursaut, il réfléchissait avec intensité aux plus sûrs moyens d'investir sa fortune. S'il perdait

Ghislain, il perdrait du même coup sa poule aux œufs d'or. L'expression le fit sourire dans l'obscurité de sa chambre. Il devait absolument lui extirper le nom de son contact dans le réseau des faux- monnayeurs. Ou alors,... s'il n'y arrivait pas, il devait regrouper tout son argent et acheter de faux billets. Quel montant global pouvait-il rassembler? Trois mille dollars de son compte d'épargne et huit cents de son compte courant. Il devait emprunter de l'argent à son amant... ou à ses parents... ou vendre sa maison et doubler sa mise... Il pouvait facilement tirer 350.000 dollars de sa villa. Cela lui donnerait 700.000 dollars. Sept cent mille dollars! Une fortune! Placés à 10 % dans un placement à risques il percevrait 70.000 dollars par ans sans bouger le petit doigt; même s'il décidait de vivre honnêtement et de ne plus prendre de risques en rachetant de la monnaie contrefaite. Le seul problème surviendrait lorsqu'il voudrait blanchir une telle somme. Bon, il pourrait à la rigueur blanchir 350.000 dollars à son compte actuel. Il expliquerait une telle somme par la vente de sa maison. Mais pour les 350.000 autres faux dollars, il devrait ouvrir au moins une centaine de comptes dans autant de banques. Quel travail! C'est un emploi à plein temps, d'être faux-monnayeur.

Dès le lendemain, il mit sa maison en vente par l'intermédiaire d'une agence immobilière. Trois semaines plus tard, un Hindou lui signait un chèque de trois cent soixante-neuf mille dollars. Après déduction de la commission et des frais divers, il lui restait trois cent soixante-trois mille trois cent soixante-cinq dollars.

Lorsque Réal ouvrit devant les yeux éblouis de Ghislain une mallette pleine jusqu'au couvercle de trois cent soixante-trois liasses de mille dollars et d'une liasse de trois cent soixante-cinq dollars, ce dernier lui demanda en riant:

—*Mais où donc as-tu trouvé tout cet argent? Tu as dévalisé une banque?*

—*Non, j'ai seulement vendu ma maison. C'est impressionnant, n'est-ce pas?*

—*Ah ça oui! Mais as-tu réfléchi un instant au travail que tu auras pour blanchir un tel monceau de dollars? Tu vas te démener comme un forcené pendant un bon mois dans une multitude de*

banques. Cela ne te dérange pas?
—Non, pas du tout. Ça vaut bien la peine pour une telle fortune. N'importe qui le ferait avec plaisir.
—En tout cas pas moi. J'aime mieux vivre au jour le jour. C'est moins de tracas. Au fait, j'ai oublié de te dire. Pour une somme pareille, je prends une commission d'un pour cent sur les faux billets. C'est peu mais ça fait quand même plus de 7000$
—Bien entendu. De toutes façons je voulais te faire un cadeau.
—Non! Pas de cadeau. Moi, je prends. Je ne permets pas qu'on me fasse la charité.
—Mon Dieu que tu es fier. D'accord!

Le soir même, Ghislain partit avec la mallette. Trois heures plus tard, un commissionnaire de la Poste prioritaire apporta une lettre à Réal. Il l'ouvrit; la lettre était tapée à la machine et sans signature. Il lut:

Cher Réal,
Je suis désolé de te décevoir mais je garde la mallette. C'est ainsi que je subsiste. Je garde toujours les mallettes de mes amis. C'est pour cela que je refusais de te révéler d'où je tirais mes moyens de subsistance. En tout cas, je dois reconnaître que tu es un type bien. Bonne chance.

PS: Au fait, il est inutile de parler de quoi que ce soit à la Police montée. Il n'y a JAMAIS eu de faux billets. TOUS les billets étaient totalement authentiques.

♥

Manuel le macho

La moitié des femmes passent le plus clair de leur temps à tenter de se faire aimer; par le maquillage, les sourires, l'amabilité, la beauté... Les autres utilisent le dévouement, l'intelligence, la culture... ou tout ensemble.

Fatima avait réussi par son extrême gentillesse à conquérir un bel Andalou de Vancouver. Il était si fort, si musclé, si noir de poil —ce poil dru qu'elle imaginait sur la peau des héros du roman "la Guerre du Feu"— qu'elle ne pouvait évoquer son aspect sans ressentir une puissante attraction à son égard! Ils s'étaient mariés six mois après leur première rencontre.

Pourtant Manuel n'était pas un modèle de perfection. L'un de ses pires défauts était la jalousie. Mais Fatima avait, Dieu merci, réussi à conserver jusqu'à son mariage ce que nos grands-parents appelaient curieusement l'*Honneur de la famille.* Elle avait dû sacrifier à cet *«honneur»* peu orthodoxe tous ses cours d'éducation physique, les sports et, bien sûr, les mouvements extrêmes comme le grand écart et les sauts périlleux... C'était miracle si elle avait réussi à sauvegarder ce petit morceau de peau, sceau de sécurité que le Créateur indélicat avait mystérieusement niché dans ce passage obligé, comme pour surveiller son comportement et satisfaire la jalousie de son mari.

Fatima aimait se laisser pétrir comme une bonne pâte à pain par les grosses mains calleuses et musculeuses de Manuel, et lorsqu'elle sentait sur son visage la caresse virile de sa moustache, elle ne pouvait s'empêcher d'éprouver de petites piqûres de plaisir tout au long de sa moelleuse échine. Il n'y avait qu'un seul inconvénient, Manuel n'était jamais rassasié.

Priape, le dieu de la Fécondité l'avait particulièrement

nanti, et il n'y avait pas comme cet Andalou bronzé pour se pavaner, nu, traînant l'objet de sa fierté comme un lourd sabre d'assaut des dragons de la Garde impériale. Avant son mariage, il aimait voir les yeux exorbités de ses conquêtes remplis de ce qu'il prenait pour de l'admiration et qui n'était sans doute que de la frayeur. Mais la virilité priapiste de Manuel était décidément trop inépuisable; il honorait sa belle Vancouvéroise cinq ou six fois par jour en dehors des heures de travail. Elle qui, au début, appréciait fort leur intimité faite d'étreintes, en vint rapidement à passer maître dans l'art très féminin de trouver des tactiques de diversion ou d'évitement qui lui permettaient de reprendre son souffle. Elle se mit à inventer mille ruses pour tromper et contrecarrer son insatiable désir. Elle avait longtemps simulé la jouissance en soufflant très fort comme le conseillait l'antique poète latin Ovide: *«...feins, par des inflexions mensongères, de goûter les douces joies... Mais que cette feinte ne se laisse pas déceler!... Que la volupté, que les mots, que la respiration haletante en donnent l'illusion!... J'oubliais, ne laisse pas la lumière pénétrer par toutes les fenêtres dans ta chambre à coucher; bien des parties du corps gagnent à n'être pas vues au grand jour.»*

Désormais, elle aurait bien voulu être capable de dire: *«Non, c'est assez pour aujourd'hui!»* Mais elle n'était pas assez forte de caractère pour s'imposer.

Elle usa et abusa donc de prétextes dilatoires aussi variés que les migraines, les maux de tête, les fatigues soudaines, les ménorragies, les infections uréto-urinaires et autres symptômes pré ou post menstruels. Elle savait qu'elle devait éviter autant que possible les déshabillés vestimentaires engageants, l'affection trop voyante ou même la simple gentillesse l'après-midi, de peur de se voir culbuter sur le champ et trousser sans aucun préliminaire comme une soubrette de taverne médiévale.

Au fond de son cœur, elle aimait son Manuel dans les yeux duquel elle pouvait encore lire qu'elle était la personne la plus importante au monde, mais elle regrettait de ne pas trouver la force de le limiter dans sa lubricité envahissante. Sa mère, originaire d'un pays africain, lui avait appris la soumission aux hommes —à son père avant son mariage, puis à son mari— *car Dieu l'avait*

voulu ainsi, affirmait-elle avec foi et conviction. Fort pieuse, elle avait programmé sa fille en lui affirmant que l'épouse devait s'arranger pour étancher et assouvir la concupiscence conjugale, comme cela se disait autrefois; et Fatima qui cumulait les qualités —ou plutôt les défauts— d'excessive timidité et d'enivrante piété, se trouvait désarmée devant cet insatiable primate velu à l'œil noir d'hidalgo. En fait, Fatima, élevée à Vancouver au contact de jeunes Canadiens, doutait un peu de cette hiérarchisation abusive entre les hommes et les femmes. Cela insultait son intelligence, mais elle n'avait jamais osé verbaliser ses doutes à voix haute et claire, car sa mère semblait en faire une question de culte et de dogme totalement indiscutable. Aucune religion n'est exempte de ces contradictions. C'est ainsi que certains chrétiens passent leur vie terrestre à ne s'occuper que du Ciel, tout en promettant de ne se consacrer, au Ciel, qu'à ceux qui restent sur terre.

Après quelques années de mariage, le fier hidalgo commençait pourtant à se rendre compte que, dans le domaine très particulier des câlineries, sa belle Fatima traînait les pieds, et il sentait qu'une certaine rancune l'envahissait quand elle paraissait ne plus lui accorder autant de dévotion et de disponibilité qu'aux premiers jours. Quelques disputes sournoises survinrent, firent surgir des grondements, des regards obliques, des qualificatifs peu flatteurs qui se répandirent dans l'air humide, et qui, comme un vent de sable abrasif, commencèrent à éroder désagréablement leurs sentiments l'un pour l'autre. Leurs rapports affectifs se détériorèrent jusqu'au jour où, après une vive altercation, elle trouva l'audace de le traiter d'insatiable animal. Humilié, Manuel frappa sa femme. Fatima en éprouva une grande rancune, et, comme elle n'était pas femme à se laisser malmener, diverses pensées de représailles rôdèrent dans son esprit sournois. Elle savait qu'elle pouvait le faire arrêter et incarcérer sur le champ pour assaut et voies de fait, et même déférer devant un juge si elle en éprouvait le désir. Un simple coup de téléphone au *9-1-1* aurait réglé le problème de cette violence injustifiée, mais la mère de la jeune femme, consultée, réitéra ses conseils de prudence et de totale soumission. *«Prends garde aux terribles représailles que pourrait t'infliger ton mari en sortant de prison, car les autorités*

devront bien le relâcher un jour. On ne peut pas le garder éternellement derrière les barreaux pour un œil au beurre noir.»

Comme l'a si bien dit Bernardin de Saint-Pierre, *«les femmes deviennent fausses dans les pays où les hommes sont tyrans.»* Fatima ravala donc ses larmes amères sous son masque de soumission et garda dissimulée au fin fond de son cœur sa volonté de représailles. À partir de ce jour, quand son mari lui prodiguait ses faveurs à grand coups de bélier, avec la délicatesse altière d'un picador portant ses estocades, elle détournait la tête pour ne pas voir cette bête au poil anthracite qui ne lui inspirait désormais que répulsion. Elle avait horreur de ce visage congestionné penché au-dessus d'elle, de ces traits tombants, convulsés de plaisir et de jouissance, de cette affreuse tête de monstre au nez turgescent, à la bouche entrouverte crachant une haleine putride et parfois des fils de salive; le visage qu'affichent tous les amants du monde lorsqu'ils s'inclinent avec emportement sur l'objet de leur flamme. Et lorsque Manuel avait terminé ses derniers râles lubriques en murmurant dans un souffle:«*Oh! Je suis mort!*», elle ne pouvait s'empêcher de penser: *«Ah! Si seulement!»*

Sous ses paupières closes comme des tentures vénitiennes, elle ne voyait plus son torero andalou esquisser ses passes de hanches et de cape dans son habit de lumière —comme c'était le cas aux premiers jours de leur amour— mais elle imaginait plutôt n'importe quel Vancouvérois inconnu qu'elle avait aperçu dans la journée. Elle conférait à ces quidams la *chaquetilla*[1] tauromachique, le *montera*[2] et le chignon, et elle leur dégrafait du bout des doigts le *taleguilla*[3]. En dépit de ces audaces hardies et gaillardes, derrière ses paupières pudiques, elle restait encore prisonnière de ses tabous culturels et gardait l'impression qu'elle était moins infidèle si l'objet de ses pensées sulfureuses demeurait inconnu.

Fatima décida un jour non pas de se venger, mais tout au moins de tenter de calmer la lubricité débordante de son homme.

---

1 La **chaquetilla** est la courte jaquette cintrée de l'Habit de Lumière du toréador.

2 Le **montera** est la coiffe particulière de l'Habit de Lumière.

3 Le **taleguilla** est la culotte ajustée du même habit.

Car de jour en jour, son désir glouton et boulimique lui paraissait plus insupportable. Mais que faire?

Un jour qu'elle observait sa belle mère Assomption occupée à prendre ses hormones postménopausiques, son esprit s'éclaira d'un coup. Eureka! Pourquoi ne donnerait-elle pas à son mari des extraits hormonaux —œstrogènes et progestérones— subtilisés à sa belle-mère? Peut-être la virilité excessive, la lubricité encombrante de son geôlier seraient-elles harnachées ou tout au moins amoindries. Ravie de son idée, elle se mit à l'œuvre dès le lendemain matin. Elle proposa de lui servir au lit le *café au lait*. Le rustre glouton accepta avec une satisfaction si évidente que Fatima pensa avec frayeur qu'elle allait payer sur le champ ce qu'il prenait pour de l'affection bienveillante. Mais l'heure était avancée et le devoir attendait: Manuel devait prendre son service à 8h00 précises. Elle le lui fit remarquer et il renonça au plaisir à contre-cœur. Il avala d'un trait son café aux hormones qu'il trouva d'ailleurs fort savoureux; à la grande satisfaction de Fatima.

Cette dernière se mit immédiatement en devoir d'en observer de près les résultats sur le comportement de son hidalgo de mari. Les débuts furent décevants. Puis, après quelques semaines de traitement languissant, alors qu'elle était sur le point d'abandonner et de renoncer à cette solution désespérée, elle crut noter que la lubricité de son mari décroissait et que l'intensité de la demande s'atténuait. Et même aux heures de rut, le *soufflé* retombait plus vite. Manuel semblait moins tourmenté par le désir, et n'était donc plus aussi harcelant pour sa femme. Cette dernière put enfin s'habiller de robes et de jupes moins... couvrantes. Parallèlement, son mari perdait rapidement son excès de fierté et de morgue. Son ours devenait mieux léché, ses colères s'espaçaient, son agressivité s'estompait de même que sa pilosité pectorale et dorsale. Sa voix même prenait des tons un peu moins rauques. Manifestement, les œstrogènes tout neufs arrivaient à endormir la testostérone vieillissante; l'effet était insidieux mais bénéfique. Semaine après semaine, il devint moins coléreux, plus amical avec Fatima. Sa sensibilité dans le domaine lubrique s'adoucit au point qu'il finit par délaisser totalement sa femme; ou du moins presque totalement, car, d'abord inquiet d'un tel

désintérêt, il se força à lui rendre hommage au moins une fois par semaine; puis une fois par mois:
—*Je ne sais pas ce que j'ai, mais je vieillis sans doute.*

Elle le rassurait avec finesse:
—*Personnellement je crois que tu t'es habitué à moi et à mon physique, et par conséquent, tu es moins attiré physiquement. C'est un processus habituel dans un mariage normal.*

Il ne demandait qu'à se laisser convaincre, en termes rassurants. Il craignait que sa femme l'en estime moins, mais en prenant sur elle et sur le mariage en général la cause de cette désaffection, elle sauvait la face de l'hidalgo. Il délaissa ses copains car il ne se sentait désormais plus à l'aise avec eux:
—*Ils ont l'air gênés avec moi et j'ai du mal à supporter leur brusquerie.*

Le violent primate se métamorphosait en pudique vestale. Il devint serviable, sensible; si doux que Fatima se reprit à l'aimer et fut presque tentée de mettre un terme au traitement. Mais elle pensa qu'il allait redevenir le tyran opprimant et dominateur qu'il avait cessé d'être, et elle continua le régime aux œstrogènes après avoir réduit la dose de moitié afin de s'en tenir à l'entretien des qualités acquises. Il demanda à consulter un médecin qui lui expliqua que, l'âge aidant, les femmes produisaient moins d'œstrogènes et les hommes moins de testostérone, et que, de ce fait, les mentalités et comportements bien tranchés avaient tendance à s'estomper et même à se fondre: les femmes devenaient plus cassantes, plus dominantes, et les hommes plus portés au compromis et à la sensibilité. En principe, ce phénomène se produisait plus tard dans la vie mais les statistiques ne tenaient pas compte des exceptions:
—*Vous êtes une exception à la règle, Monsieur, puisque vous n'avez que quarante-cinq ans.*

Six mois après, les joues de Manuel étaient devenues curieusement glabres; son visage, originellement taillé à coups de serpe, s'était arrondi de même que l'ensemble de son corps. Ses muscles s'étaient enrobés d'une moelleuse couche, agréable au toucher. Un jour, il se mit à pleurer:
—*Regarde, ma poitrine commence à gonfler étrangement. Mais*

qu'est-ce qui m'arrive donc? Je vais devenir fou.

Fatima eut la curieuse impression que certaines de ses robes avaient été déplacées. Elle observa son mari avec inquiétude. Elle fut tentée d'arrêter le traitement mais cette nuit-là, elle fit un rêve. Elle rentrait dans son logis —devenu un labyrinthe— où elle était reçue par une espèce de Minotaure agressif. Manuel semblait faire corps avec le taureau qu'il avait jadis combattu. Il la prenait dans sa main pour se faire prodiguer mille et une attentions. Le cauchemar l'éveilla en sursaut et elle décida de continuer le traitement. Elle était prise dans un dilemme existentiel: n'avait-elle que l'alternative de vivre avec ce grand primate violent et lubrique d'une part, ou une madone virginale de l'autre? Pourquoi n'avait-elle pas obtenu un juste milieu: un mari qui la respectait et la traitait équitablement?

Un jour, Manuel ne revint pas du travail. Elle se renseigna, pleine d'inquiétude. Il s'était tout simplement volatilisé dans la nature. Le soir en se couchant, elle trouva une lettre: «*...mes changements me désarçonnent. Je ne veux pas être la risée de tout mon entourage. Je préfère partir et me refaire une vie plus appropriée loin d'ici; en Ontario ou au Québec...*» Elle versa quelques larmes amères. Au moment où il devenait agréable à vivre... il prenait la fuite! Vraiment!

Le lendemain, alors qu'elle attendait le courrier, elle vit un homme s'approcher d'elle et lui tendre la main:

—*Bonjour Madame. Je m'appelle John Caruso. Je suis votre nouveau facteur. Votre ancien facteur a disparu hier sans laisser... d'adresse.*

—*C'est un comble pour un facteur!* commenta-t-elle.

—*Je l'admets,* acquiesça le jeune employé des Postes.

—*Aurait-il eu un accident?*

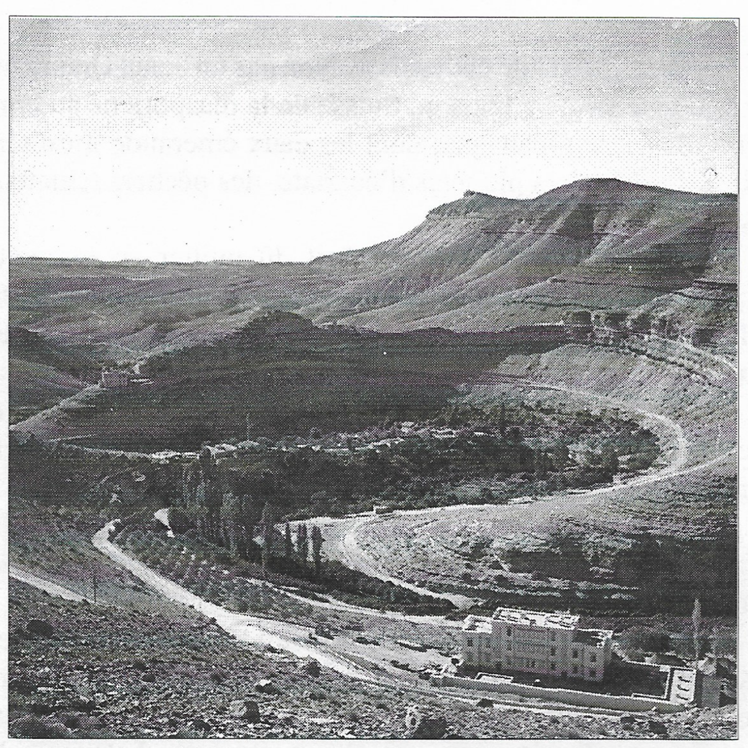
—*Non! Nous aurions été avertis!*

—*Peut-être s'est-il enfui... avec une femme?*

—*Oh non. Il n'y a pas de danger. Il était très peu intéressé par les femmes.*

Fatima resta méditative; le traitement hormonal de son mari étant interrompu, toute cette histoire était loin d'être terminée.





...L'éternelle et éblouissante luminosité des Aurès-Némentchas embrasait le paysage rocheux en dépit d'un rideau de nuages qui voilait l'astre solaire depuis l'aube encore si proche... [page 115]

Mélodie d'Amour

Pierre Rédame était suisse. Non pas un banal Genevois des bords du lac Léman, mais un Suisse de la diaspora né au bord du merveilleux lac Okanagan, dont les eaux émeraude miroitent au milieu des cerisiers piquetés d'écarlate, des pêchers tentateurs et des pruniers généreux.

À dix-huit ans, Pierre avait dû quitter ce merveilleux paradis terrestre des Rocheuses canadiennes afin de poursuivre de brillantes études supérieures à Vancouver, à l'issue desquelles les banques du pays s'étaient disputé ses services. N'est-il pas aussi naturel, pour des banques, de rechercher un administrateur suisse, que pour des restaurants de s'assurer des services de cuisiniers francophones?

Vingt-cinq ans plus tard, Pierre Rédame dirigeait, du haut de son gratte-ciel de verre, les centaines de succursales de la *Vancouver & British Columbia Bank.*

Son travail quotidien consistait presque uniquement à s'asseoir derrière son immense bureau de chêne verni et à admirer, à travers la grande baie de verre fumé, les voiliers qui glissaient lentement et silencieusement sur les eaux vertes de Burrard Inlet, d'Indian Arm ou de False Creek. Les glaciers continentaux semblaient avoir creusé ces fjords profonds quelque dix-mille ans plus tôt pour la seule distraction de ses beaux yeux bleus. Il aimait scruter les rues tout en bas, au pied de son gratte-ciel, dans lesquelles il pouvait distinguer les minuscules fourmis humaines qui lui apportaient leurs économies durement gagnées pour lui permettre de vivre avec opulence.

Non! Monsieur le Président Directeur Général de la Vancouver & British Columbia Bank n'avait certes pas la moindre

raison de se plaindre de la Providence. Et il suffisait pour s'en convaincre, si besoin était, d'admirer son grand yacht blanc ancré à son quai privé, qui donnait sur la cour de son immense villa de style colonial.

Ses revenus annuels officiels de 1 950 000 dollars ne représentaient que la partie visible de l'iceberg de ses avantages en nature, car les dépenses engendrées par ses moindres déplacements, ses vacances à l'étranger, ses somptueux déjeuners et même par ses dîners intimes —de même que l'entretien de ses Cadillac et de sa limousine— étaient entièrement prises en charge par les comptables chevronnés de la banque qui les répartissaient fort habilement dans les frais divers et les fonds de fonctionnement du vaste empire financier. Il avait calculé qu'un ouvrier ordinaire devait travailler durant 100 ans pour gagner son salaire d'une seule année. Il en avait été fort amusé et même ravi, et avait remercié le Ciel de la bénir à ce point.

Pourtant, si Pierre Rédame réussissait à ne pas payer d'impôts à l'État, alors que ses concitoyens devaient débourser 55% de leurs revenus, n'allez pas croire qu'il n'était pas éveillé aux problèmes sociaux. Bien au contraire, et s'il voyait sur son écran de télévision le spectacle de personnes dans le besoin, il ne pouvait s'empêcher de murmurer quelques phrases qui trahissaient son émotion et de téléphoner immédiatement à l'un de ses comptables afin de lui ordonner de faire verser —sur le fonds spécial de la banque qu'il dirigeait— un don sonnant et trébuchant à une société de bienfaisance. Oui! Il avait beaucoup de cœur. Et toutes ses manigances avec le Service fiscal de Revenu Canada ne représentaient pour lui qu'une espèce de jeu d'échec passionnant dans lequel le plus malin spoliait l'autre.

❋

Dans le domaine sentimental, Pierre Rédame était un parti fort attrayant pour les candidates au concubinage les plus exigeantes. Certaines, même, n'auraient pas hésité, si le sort les avait favorisées dans le cœur de ce jeune et riche Président Directeur Général aux yeux d'azur, à l'épouser en bonne et due

forme, c'est à dire devant un prêtre et selon les traditions séculaires de la "Sainte Eglise romaine".

Assis sur son trône de béton et de verre de trois-cents mètres de haut, et dominant les 3.000.000 de Vancouvérois de toute sa puissance, Pierre Rédame aurait pu se sentir le monarque le plus puissant et le plus courtisé du monde s'il n'avait eu le cœur et l'esprit totalement subjugués par une jeune fille de vingt-et-un ans: sa secrétaire. Les longs cheveux châtains, les yeux verts et les formes prometteuses de Mélodie auraient sans doute fait chavirer le cœur et la volonté de la plupart des hommes. Cela, la secrétaire de direction en avait tout à fait conscience, et elle se demandait donc comment Monsieur Pierre Rédame pouvait s'obstiner à ne pas la remarquer. Car, par une ironie de la nature assez fréquente en ce bas monde, le Président Directeur Général de la Vancouver & British Columbia Bank qui savait si bien dominer les austères banquiers et les chefs de service les plus autoritaires, se métamorphosait, devant sa jolie secrétaire, en un petit enfant gauche, embarrassé et même timoré. Il aurait presque renoncé à son trône pour caresser du bout de l'index le galbe de son sein; la seule évocation du geste lui bouleversait l'esprit avec l'intensité d'un grand verre de rhum. En apparence, sa timidité maladive se traduisait par une immense indifférence.

Jamais Pierre ne jetait, autrement qu'à la dérobée, le moindre regard sur Mélodie. Cette dernière avait beau se parer des toilettes les plus coûteuses, arborer les maquillages les plus sophistiqués par la délicatesse de leurs tons et s'éclairer le visage des sourires les plus engageants, elle avait la désagréable impression d'être totalement transparente —et même carrément invisible— lorsqu'elle s'approchait de Monsieur le Directeur. Elle lui transmettait avec un sourire chaleureux les messages qu'il écoutait d'un air distrait, et il lui répondait sur un ton tout à fait neutre, en feignant de parcourir le journal qu'il avait sous les yeux. Mais lorsque Mélodie s'éloignait, après avoir griffonné en caractères cabalistiques de sténographie les réponses de son patron, elle sentait peser sur son dos un lourd regard plein de signification. Prenait-elle ses désirs pour des réalités? Elle mourait d'envie de le vérifier et aurait donné tout au monde pour s'en

assurer. Quelquefois elle s'arrangeait pour se retourner brusquement sous un prétexte quelconque mais les yeux bleus-saphir du directeur semblaient rester désespérément rivés à la grisaille de son journal.

Dès qu'elle avait disparu, Pierre relevait lentement la tête et ses yeux rêveurs fixaient intensément la porte derrière laquelle venait de sortir cette belle Mélodie qui savait si bien faire chanter son cœur. Il devinait dans son for intérieur qu'elle cherchait à lui plaire et que cela la poussait à s'endetter lourdement en acquérant de coûteuses toilettes, car son salaire de secrétaire de direction ne pouvait en aucune façon lui permettre un tel train de vie...

Mais pourquoi —pensera sans doute le lecteur dans son immense bon sens— ne cherchait-il pas à déclarer sa flamme à cette jeune fille qui, manifestement, n'attendait que cela? Eh bien, il l'aurait fait malgré sa grande timidité, —ou l'aurait fait faire par l'entremise d'un intercesseur— s'il n'avait été entravé par un handicap qui le terrorisait: malgré ses vingt-huit ans bien sonnés, il n'avait jamais "connu" de femme; au sens biblique, bien entendu. Il avait passé sa jeunesse à étudier laborieusement et ne s'était jamais préoccupé du sexe opposé. Puis le temps avait glissé entre ses doigts comme du sable fin. Sa carrière avait captivé la totalité de son énergie et il se sentait aujourd'hui pris dans le piège du ridicule comme une mouche dans la toile d'une araignée. Il mourrait probablement de honte si sa belle Mélodie s'apercevait qu'il était encore vierge, lui, le Président Directeur Général de la Vancouver & British Columbia Bank. Il ne pourrait survivre à un tel affront. Si encore il s'adonnait à une quelconque religion qui préconisait l'abstinence, il pourrait laisser entendre que le respect des préceptes religieux seuls l'avaient contraint à demeurer dans sa virginité originelle. Mais il ne croyait ni à Dieu ni à diable, et il sentait que Mélodie allait le prendre pour un grand benêt. Que faire? Prendre provisoirement une maîtresse? Il avait trop peur que la nouvelle ne filtrât et que cela ne ruinât ses chances avec celle qu'il aimait si tendrement et si désespérément. Il entendait déjà dans le secret des trente-six étages de béton et de verre de son gratte-ciel, tous ses subalternes persifler et le couvrir de dérision:

"Savez-vous la nouvelle? Je vous le donne en mille... Figurez-vous que Rédame est sorti avec Unetelle. Eh bien, il était encore puceau!... Il ne savait même pas comment s'y prendre... Heureusement qu'il est plus dégourdi avec les placements et les Fonds Mutuels." Et chaque sarcasme, chaque raillerie qu'il pouvait imaginer le blessait jusqu'au plus profond de son âme. Les quolibets auraient tôt fait de ruiner non seulement son autorité et sa carrière, mais même, et surtout, ses chances de conquérir le cœur de sa chère Mélodie. Non! Jamais il ne se compromettrait avec aucune autre que Mélodie.

Mais alors. Que faire? Un jour enfin, après des semaines et des mois de perplexité et même de tourments, une solution illumina son esprit angoissé: il n'avait qu'à se réfugier un soir dans un motel de la grande banlieue vancouvéroise, et, sous un nom d'emprunt, louer les services d'une professionnelle de l'amour qui aurait tôt fait de lui apprendre les rudiments de ce qu'il devait savoir.

Un samedi soir, il réserva donc une chambre confortable au Surrey Inn, et, muni des pages jaunes de l'annuaire, il se mit en devoir de choisir une maison "d'escortes." Les noms le surprirent fort. Il avait l'impression de parcourir un monde étrange: *"Plaisirs asiatiques", "Reine de Cœur", "Jet Set", "Premier Choix", "Filles d'Or",...*

Il releva le numéro de téléphone de la maison *Reine de Cœur*. Ce nom lui plut car il semblait avoir conservé un certain côté sentimental. D'autre part, cette maison avait l'avantage pratique d'accepter les cartes de crédit.

Il téléphona. Une voix chaleureuse lui promit la visite de Jennifer à 20h00 précises.

L'attente fut extrêmement pénible. Il transpirait abondamment en dépit de ses efforts désespérés pour apaiser son agitation en absorbant des gorgées de Cognac. Il avait pris soin de se munir d'une petite fiole plate de ce précieux liquide afin de fouetter son courage défaillant. Sa montre paraissait piétiner lamentablement et il en vérifiait le bon fonctionnement toutes les cinq minutes.

20h00 arrivèrent enfin. Dans un état de fébrilité

prodigieuse, Pierre entendit l'ascenseur de l'hôtel s'arrêter à son étage. Puis des pas... Des talons hauts martelèrent le plancher de chêne, s'approchèrent de la porte derrière laquelle il se tenait, tout tremblant. Il entendit cogner trois coups discrets. Comme un automate il déverrouilla la porte et l'ouvrit. Avant que son regard n'atteignît le visage de la visiteuse debout devant lui, il entendit la légère exclamation qui s'échappa de ses lèvres artistiquement peintes. Et presque immédiatement, à travers un voile flou, il crut que le monde s'écroulait en distinguant les traits de... sa chère secrétaire.

♥

Le pari.

Mortimer et François passaient vraiment le plus clair de leur temps ensemble. Ils s'étaient fidèlement suivis tout au long des années, depuis l'école maternelle jusqu'à la douzième. Jamais on n'avait pu les séparer. Une année, comme il était devenu évident dès le mois de février que Mort allait redoubler sa huitième, le fidèle François avait alors commencé à négliger ses devoirs de façon à demeurer dans la même classe que son ami.

Le diplôme en poche, François s'était tout naturellement dirigé vers la restauration, comme son père. Un Holiday Inn de Vancouver l'avait embauché pour son service en chambre. Il devait répondre avec promptitude aux appels impatients de la clientèle. Des heures entières, il restait en faction devant un grand tableau portant les numéros de chambres, et, aux coups de sonnette des clients, il bondissait sur ses jambes et s'élançait en toute hâte, carnet de commandes en main.

Pour la première fois de sa vie, Mort ne suivit pas l'exemple de François, son modèle de comportement. Il trouva un emploi de concierge aux grands Laboratoires Desjardins situés dans la 224e rue. C'était là que la plupart des médecins de Colombie-Britannique envoyaient pour analyse leurs échantillons de sang et d'urine. On pouvait affirmer sans risque d'erreur que les centaines de milliers de fiches et de microfiches qui emplissaient les mémoires d'ordinateurs contenaient le dossier médical de la presque totalité des habitants de la province, du moins de ceux qui avaient été victimes, à un quelconque moment de leur vie, d'un problème de santé.

Mort devait nettoyer les tables d'analyse et vider les

corbeilles à papier. À quelques reprises, il s'était piqué à des seringues usagées jetées dans des sacs à ordures et auxquelles on avait négligé de revisser le capuchon de sécurité. Il devait en outre remettre en ordre les meubles de rangement et replacer les fiches que les docteurs et les infirmières laissaient traîner sur leur bureau. Lorsque le laboratoire avait enfin retrouvé le calme après le départ du personnel, Mort, armé d'un aspirateur, d'une cireuse et d'une polisseuse, s'attaquait au parterre et n'interrompait le bruit assourdissant de ses machines que lorsque le sol brillait comme une plaque de marbre de Carrare.

La vie des deux amis n'aurait certes pas valu la peine d'être vécue —à leur avis— s'ils n'avaient eu une deuxième personnalité dont ils s'empressaient de se revêtir, comme d'une grande cape, à l'instant même où ils sortaient de leur lieu de travail. Ils se métamorphosaient alors en véritables play-boys, toujours tirés à quatre épingles, toujours rasés et peignés de près. Comment imaginer sans difficulté que ces deux hommes, qui se déplaçaient avec la prestance ferme et assurée d'un James Bond en serrant dans leur main un attaché-case de cuir véritable, aient pu être les mêmes qui, quelques minutes auparavant, servaient leurs semblables avec un zèle un peu servile? François s'installait au volant de sa Corvette et démarrait en faisant crisser ses larges pneus sur l'asphalte poussiéreux. Mort faisait de même avec son van *nid-d'amour*.

Alors que, au travail, personne ne s'intéressait jamais à ces deux insignifiants qui suaient sang et eau pour payer les traites de leur voiture, dans la rue ils devenaient des princes charmants éblouissants qui faisaient soupirer et rêver les filles de tous âges. De partout on les observait du coin de l'œil avec grand intérêt. Des yeux curieux suivaient longtemps la bruyante Corvette rouge. François avait pris soin de retirer le silencieux de son tuyau d'échappement afin de mieux attirer l'attention des passants. L'entretien de leur dispendieuse voiture absorbait la presque totalité de leurs faibles revenus, mais ils pouvaient ainsi vivre leur évasion chaque soir de leur vie.

Mort et François se rejoignaient dans la rue Robson et «croisaient» inlassablement durant des heures à vitesse réduite

pour draguer les filles et les jeunes femmes. Dès qu'ils en repéraient une, ils la jaugeaient afin de décider si elle pouvait faire l'objet de leur entente.

Les deux *dons juans* participaient en effet à un pari que le commun des mortels trouvera sans aucun doute totalement insensé et méprisable. Celui des deux qui séduirait le plus grand nombre de filles en douze mois recevrait du perdant la coquette somme de quatre mille dollars. Les conquêtes devaient être suffisamment jolies et avoir été, au préalable, agréées par les deux parties. Certains humains passent ainsi leur vie à se surpasser par vanité dans des domaines totalement futiles. Les uns ingurgitent des kilos de saucisses pour figurer en bonne place dans le livre Guiness des records, d'autres se sculptent une anatomie exagérément développée. D'autres encore, aussi mal inspirés qu'Erostrate, tentent de détruire un objet d'art ou d'assassiner un Premier ministre afin de passer à l'histoire. Mortimer et son ami François essayaient pour leur part d'accumuler le plus grand nombre de conquêtes féminines. Pour certains hommes taraudés par de sordides problèmes psychologiques, la partie la plus attrayante de l'amour est la séduction; c'est la partie *grande chasse* par excellence. Pour eux, faire l'amour à une épouse, c'était *tirer sur un canard endormi*. Mortimer et François se hâtaient de séduire comme s'ils espéraient posséder toutes les femmes de la planète avant que leur charme ne se ternît. François, le leader, sombrait d'ailleurs fréquemment dans une profonde mélancolie lorsqu'il songeait au nombre incalculable de jolies femmes que le temps impitoyable ne lui laisserait pas le loisir de posséder. L'implacable temps travaillait contre lui; il ne l'ignorait pas. Jusqu'à présent et dans le cadre de leur pari, il avait réussi à séduire quatre vingt dix-neuf filles en sept mois dont six vierges, et François quatre-vingt dix-sept dont quatre pucelles. Le lecteur qui aura eu la patience de poursuivre jusqu'ici la lecture de ce récit véridique conviendra sans doute que ces scores seuls représentaient déjà une prouesse. Les deux séducteurs se suivaient de fort près, et, de ce fait, ne pouvaient se permettre de ralentir leur inlassable effort, de peur que leur ami et rival ne les distançât irrémédiablement.

Le palmarès de leurs exploits restait en permanence affiché

dans le *nid d'amour* de Mortimer, un van noir Vendura aux flancs décorés de flammes rouges et orange. Deux petites fenêtres en coeur, aux vitres fortement teintées, laissaient pénétrer quelque lueur dans cette secrète alcôve.

L'intérieur avait été aménagé en chambre de plaisir. Tout était recouvert de velours rouge afin de donner une impression d'incomparable chaleur. Cette couleur n'avait pas été choisie au hasard. Le rouge stimule l'ardeur et exalte les passions. Mortimer en avait parfois besoin avec certaines conquêtes plus lentes à enflammer ou simplement à convaincre.

En cas de résistance inopinée ou d'hésitation de dernière seconde, il lui suffisait de tendre le bras, tout en restant allongé dans son grand lit confortable qui occupait tout le fond du véhicule, pour atteindre la porte du petit bar-glacière où fraîchissaient en permanence plusieurs flacons d'excellentes boissons. Ces nectars amenaient rapidement les résistances les plus opiniâtres non pas à réfléchir mais à fléchir. Si on leur avait fait fort justement remarquer que de tels agissements s'apparentaient plus à du viol qu'à de la séduction, ils en auraient été des plus surpris. Dans un tiroir, toujours à portée de la main, attendaient différents accessoires et autres godemichets que le lecteur me pardonnera de ne pas énumérer.

Les passions pouvaient alors se déchaîner sans retenue comme le chantait si bellement le fameux Luis Mariano dans *Mexico*, et sans crainte d'alerter les passants, car un épais et confortable capitonnage recouvrait les murs et le plafond, tandis qu'un tapis de Turquie isolait le sol.

Dans la rue, ce gros van fort silencieux serait donc passé parfaitement inaperçu pour les piétons, blasés par le nombre croissant de *nids-d'amour* qui écumaient les villes canadiennes en ces temps de libération sexuelle à outrance, si une petite affichette autoadhésive collée sur le pare-chocs arrière, n'avait attiré les yeux et les commentaires tantôt égrillards, tantôt outrés, des Vancouvérois: *"Ne souriez pas. Votre fille ou votre femme est peut-être dedans!"*

S'ils avaient pu apercevoir la porte blanche du bar-glacière, seule surface métallique non recouverte de velours rouge, leur

répugnance et leur colère auraient sans doute décuplé: cent-quatre-vingt-seize petites étoiles autocollantes s'alignaient en rangs serrés, comme les tombes d'un cimetière militaire, les unes rouges, les autres bleues. De-ci, de-là, six étoiles d'or représentaient les vierges que François avait séduites et quatre blanches celles de Mort. Ces dernières couleurs comptant double dans le score final, cela donnait un total général de cent-cinq pour François et de cent-une pour Mort.

L'idée d'utiliser ces autocollants leur était venue tout naturellement de leur enfance. La plupart des institutrices de leurs jeunes années avaient coutume de les récompenser en collant dans la marge d'une page bien propre une étoile bleue ou une rouge. Les blanches et les dorées signalaient un effort des plus méritoires. C'est ainsi que, sans s'en rendre compte, nos deux *dons juans* écervelés qui affichaient un penchant irrésistible pour la débauche, rendaient hommage à la vertu en lui accordant double valeur.

♥

Un mardi soir, les deux prédateurs avaient, comme à l'accoutumée, arrêté leur nid-d'amour dans une ruelle. Ils venaient de commencer leur interminable promenade à bord de la Corvette, lorsque Mort toucha le bras de François pour lui signaler une proie. La radio inondait l'étroit habitacle de la voiture d'une cacophonie assourdissante et il n'était pas question de se faire entendre. La jeune fille se tenait devant un arrêt de bus. Mort baissa le volume du son de la radio:

—*Regarde celle-là, murmura-t-il. Elle était au labo tout à l'heure. J'ai entendu son nom. Elle s'appelle... Inge. Oui, Inge!*

La Corvette s'immobilisa:

—*Pardon Inge. Je vous reconnais car je vous ai vue au laboratoire. Nous allons nous aussi dans cette direction. Où allez-vous? Peut-être allons-nous au même endroit...*

—*À Burnaby.*

—*Nous aussi. Voulez-vous venir avec nous?*

La jeune fille hésita un instant puis monta. Mort prit place sur la petite banquette arrière, au milieu, afin de laisser le siège

avant droit à Inge. Les deux hommes voyaient déjà une étoile supplémentaire scintiller dans leur voie lactée. Mais celle-ci allait se révéler beaucoup plus difficile à conquérir.

D'abord, il fallut déterminer lequel des deux allait devoir la prendre à son actif. À la fin de la deuxième rencontre au cours de laquelle Inge montra plus d'intérêt pour François, il fut décidé que ce serait ce dernier qui prendrait l'affaire en main. D'ailleurs, sa personnalité plus affirmée lui donnait plus de chances de vaincre une forte résistance.

François se mit immédiatement à l'ouvrage. Dans son immense mépris pour l'autre sexe, il s'était imaginé qu'en quelques manœuvres il allait pouvoir coller sa petite étoile rouge sur la porte de la glacière, mais il eut tôt fait de constater qu'il lui faudrait progresser à pas de fourmis dans un terrain extrêmement difficile. L'œil déterminé, comme un véritable capitaine de Corvette, il se résolut donc à un siège en règle de la forteresse, et commença de peine et de misère à creuser les tranchées d'approche: coups de téléphone amicaux, longues attentes devant l'épicerie où travaillait Inge, bouquets de fleurs, petits billets doux glissés dans sa poche... Les jours monotones s'écoulaient sans que l'assiégée ne donnât le moindre signe de fléchissement. La capitulation semblait encore lointaine. Pour qui se prenait-elle donc? N'aurait-elle pas dû céder depuis longtemps devant tant d'attentions. Ah! Qu'il la haïssait! Pendant qu'il perdait ainsi son temps, Mort avait déjà gagné deux étoiles bleues. Le temps perdu ne pouvait en aucune manière se rattraper. Voyant le découragement et le défaitisme gagner François, Mort accepta d'accorder à Inge une étoile d'or, en cas de succès —et de confirmation, bien entendu—. D'autant plus que, habilement questionnée sur le sujet, Inge avait laissé entendre qu'elle n'avait jamais fréquenté!

Le temps passait. Quinze jours s'étaient déjà écoulés depuis leur première rencontre et seul un orgueilleux entêtement retenait encore François dans la tranchée. Il avait fait donner ses meilleures batteries: la flatterie, les bouquets de roses, le mensonge; pas de réaction. Il se fit donc enfantin, afin de déclencher chez Inge un réflexe maternel; peine perdue! Il fit semblant de lui livrer ses

pensées les plus profondes pour l'amener à croire qu'il la considérait comme une confidente... Pas de résultats!

Un jour que Mortimer s'activait dans son laboratoire médical à reclasser des fiches éparses, il tomba par hasard sur un nom familier: *Inge Mast*. Il lut avidement l'information médicale tapée par l'imprimante. À la mention: Test en rapport avec le sida, il déchiffra avec effroi le mot: *séropositif*.

Une espèce de panique l'envahit. Inge avait le sida. C'était donc pour cela qu'elle était venue au laboratoire le premier jour! Quelle chance pour François qu'il soit tombé sur cette fiche. Quel hasard extraordinaire! De toutes façon rien ne pressait puisque, à l'heure présente, tout le monde était au travail, et hier encore le donjon restait imprenable.

À cinq heures précises, il se dirigea vers son nid-d'amour stationné dans le parking du motel. Soudain, un François tout surexcité lui tomba dans les bras:

—J'ai gagné, Mort! Hier soir, tard, j'ai téléphoné à Inge et on a décidé de ne pas aller au travail aujourd'hui! J'ai utilisé ton van pendant que tu travaillais! J'ai bien mérité mon étoile d'or!

♥

Passion libératrice

Daniel Covillon était vraiment le genre d'homme que l'on ne remarquait pas: visage plutôt disgracieux, taille inférieure à la moyenne, front et nez disproportionnés, capacités intellectuelles limitées. En fait, le seul domaine qui permettait à Daniel de sortir de la médiocrité résidait dans sa dextérité à manipuler les jeux de cartes. Les cartes l'avaient passionné dès le jour lointain où il avait admiré, bouche bée, un prestidigitateur exécuter une magistrale séance d'illusionnisme à Verdun, ville de l'île de Montréal, où il avait passé son enfance.

Ce jour avait été une révélation pour lui:

—*Plus tard, je serai magicien*, avait-il déclaré à son père.

Ce dernier l'avait félicité de cette bonne idée et l'avait encouragé —plus par habitude que par conviction— sachant bien que les rêves de Daniel se termineraient probablement, comme les siens, dans les migraines et les brûlures d'estomac de la crise de la quarantaine. Mais l'enfance est la période sacrée où l'on peut se permettre de tout espérer de la vie; et Daniel ne s'en privait pas. Il s'était imaginé en tête d'affiche dans les grandes capitales mondiales des plaisirs: Montréal, Paris, Londres, New York... faisant disparaître de belles jeunes filles en bikini dans des caissons à double fond et les faisant réapparaître le soir dans la chambre de son hôtel à cinq étoiles.

La certitude de la célébrité et de la richesse facile eut tôt fait —en lui laissant entrevoir une vie idyllique— de lui faire considérer les études comme une perte de temps intolérable. À quoi bon se familiariser avec l'algèbre et la géométrie quand l'arithmétique lui paraissait amplement suffisante pour compter et vérifier ses substantiels cachets? Pourquoi donc perdre son temps

à ruminer inlassablement les détails les plus insignifiants de l'histoire du Canada et s'égarer désespérément dans les sciences dites pures quand son avenir seul l'intéressait? Il sélectionna donc quelques matières qu'il jugeait utiles et se borna à leur accorder les rares minutes quotidiennes qu'il condescendait à consacrer aux études: le français, pensa-t-il, lui servirait à conquérir les foules de Montréal, de Bruxelles et, bien sûr, de Paris. La géographie lui permettrait d'orienter ses tournées mondiales en toute connaissance de cause... Quant aux autres matières, après mûre réflexion, il décida une fois pour toutes de ne plus s'en soucier en dépit des grognements et des récriminininations de ses professeurs et de ses parents, et il en relégua immédiatement les manuels scolaires dans les oubliettes poussiéreuses de son armoire.

Quelques années plus tard, à 18 ans, il se prépara à recevoir en grandes pompes son certificat de graduation dans le plus grand hôtel de Montréal, l'hôtel Méridien.

C'était la première fois de sa vie qu'il pénétrait dans un établissement de grand luxe, et il considéra cette soirée comme le premier pas de sa carrière dans *«le monde des gens riches et célèbres»*. Le président de la Commission scolaire conféra à l'ensemble des élèves et sous les applaudissements nourris de l'assemblée, les diplômes de fin d'études, de même que les relevés de notes qui révélaient que dans certains cas, les choix de cours s'étaient essentiellement limités à des matières divertissantes telles que la chorale, l'éducation physique, le chant, la musique et le théâtre. Quant à lui, il lui fut infligé la première humiliation de sa vie d'adulte; il n'était pas dans la liste de ceux qui graduaient et il resta honteusement assis à sa place, furieux de ne pas avoir vérifié au préalable les listes des graduants.

Mais il n'est pas de mortification ou de honte qui ne finisse par se dissoudre dans l'oubli, à condition de fuir leur souvenir en divertissant son esprit dans un autre domaine. Après des années d'exercice quotidien, Daniel devint un véritable virtuose des cartes. Lui qui, sans aller jusqu'à paraître benêt, semblait un peu lent d'esprit et de corps, se métamorphosait instantanément en prestidigitateur consommé lorsqu'il s'emparait d'un jeu de cartes.

Les paquets de cinquante-deux cartes prenaient littéralement vie entre ses doigts agiles. Il faisait disparaître les rois avec la dextérité d'un bolchevique, culbutait les dames avec l'habileté d'un play-boy et abattait les as avec l'aisance d'un James Bond. Quant aux valets, ils lui obéissaient au doigt et à l'œil. C'était merveille de voir les cartes bondir d'une main vers l'autre dans un ordre parfait. Elles ondulaient, se retournaient, sautaient, cascadaient, voltigeaient et gambadaient sur le tapis vert, toujours soumises aux mains capricieuses du prestidigitateur.

Mais lorsque Daniel Covillon posait le paquet de cartes au coin de la table, il redevenait l'être insignifiant et laid qu'il avait toujours été.



Côté cœur, Daniel avait moins de chance. Un peu comme ces timides qui se donnent un idéal inaccessible afin d'excuser leur inertie sentimentale, il avait fixé son choix sur Amber, une éblouissante jeune fille, si séduisante qu'une nuée de prétendants tourbillonnaient sans cesse autour d'elle comme les voraces mouches noires de l'été autour des caribous. Mais si ces quadrupèdes perdent la tête sous les morsures des insectes, Amber, au contraire, gardait parfaitement la sienne sur les épaules. Sans les en avertir, bien entendu, elle fit passer différentes épreuves à ceux de ses prétendants qu'elle avait sélectionnés au préalable, et finit par fixer son choix sur un étudiant en médecine; celui qui laissait conjecturer l'avenir le plus prometteur. Elle l'épousa. Après quoi —étant la fidélité même et condamnant la coquetterie comme indigne d'elle— Amber laissa l'embonpoint envahir son corps et effacer son charme.

Le mariage d'Amber laissa dans le cœur de Daniel un grand désarroi et une immense tristesse. Il décida de quitter immédiatement l'île de Montréal et de s'expatrier. Il partit pour Vancouver afin d'oublier cet amour déçu, quoiqu'il n'eût jamais trouvé la hardiesse de lui déclarer sa passion dévorante.

Dès son entrée sur l'aléatoire marché du travail, il se rendit compte que, pour lui, la vie allait être d'autant plus difficile que sa

jeunesse avait été oisive. Il allait commencer à payer la paresse à laquelle il s'était livré durant son adolescence. Le choc fut terrible: *"Le monde est injuste!"* pensa-t-il en faisant la grimace.

Il essaya d'entrer à l'université, mais ne le put car on lui avait jadis refusé le certificat de graduation. Comme il n'excellait vraiment que dans la manipulation des cartes, il décida de devenir joueur professionnel. Après quelques mois d'entraînement intensif, le poker n'eut désormais plus de secret pour lui. Il se jugea enfin capable de *gagner* sa vie et se fit embaucher comme chambrier sur l'un de ces navires de croisière qui longent la côte nord-ouest entre Vancouver et l'Alaska. Il engagea un jour la conversation avec un touriste qui lui semblait provenir d'un milieu bourgeois. Apprenant que l'homme jouait au poker, il lui proposa une partie et gagna cinq-cents dollars en quelques minutes; un salaire pour lequel un ouvrier ordinaire devait effectuer plus d'une semaine de dur labeur. Au cours de cette même croisière, il soutira plusieurs autres centaines de dollars à quelques passagers imprudents qui essayèrent leur chance contre lui. Car Daniel trichait. Grâce à la virtuosité de ses mains, il arrivait à dissimuler les bonnes cartes sur ses genoux ou dans les revers de son uniforme de groom.

Malheureusement, à son retour à Vancouver, le commandant le fit appeler à son bureau:

—*J'ai appris que vous jouez au poker avec les passagers. Je ne veux plus de vous dans cet équipage. Cherchez du travail dans une autre compagnie!*

Daniel fut bien déçu, mais, comme cela se passe généralement dans la vie, ce coup du sort allait se révéler une excellente source d'énergie et d'action. Il le força à devenir le joueur professionnel qu'il rêvait d'être.

Avec l'argent gagné lors de la précédente croisière, il décida de repartir sur le même navire, mais cette fois en tant que passager. Lorsque le vendredi suivant il se présenta à la passerelle du navire, l'officier en second qui vérifiait les billets s'approcha de lui et lui murmura à voix basse:

—*Je te conseille de disparaître au plus vite sans éclats. Rentre chez toi. Si le commandant t'a mis à la porte c'est pour ne plus te voir...*

C'est alors que Daniel sortit de sa poche le billet qu'il brandit sous le nez de l'officier en second.

—*Je suis un touriste comme les autres. J'ai payé ma place et vous n'avez pas le droit de me refuser l'accès au navire.*

En désespoir de cause, l'officier laissa Daniel monter à bord. Mais il resta bien décidé à trouver, au cours de la croisière, de bonnes raisons de le débarquer à l'escale suivante ou de le mettre carrément sous les verrous dans la cellule du navire.

Quelques heures plus tard, le bateau leva l'ancre avec, à bord, un millier de passagers riches et âgés. Daniel mit au point une tactique qui se révéla fructueuse. Il s'arrangeait pour faire la connaissance des passagers, et les interrogeait habilement afin de découvrir ceux d'entre eux qui savaient jouer au poker. S'il en repérait un, il conversait avec lui pour sonder l'étendue de sa fortune.

—*Quelle est votre profession?*

—*Je suis aujourd'hui à la retraite, mais jusqu'à l'année dernière, j'exerçais la profession d'avocat. C'est moi qui ai défendu le célèbre pédophile de Toronto...*

Et avec une facilité déconcertante, le quidam se lançait dans le récit de ses hauts faits. Daniel n'avait qu'à écouter durant des heures ces fades histoires en se contentant de feindre le plus vif intérêt. Il avait découvert l'un des secrets de l'âme humaine; il écoutait patiemment ceux qui éprouvaient le besoin de se mettre en valeur, afin de devenir leur confident le plus intime pour ainsi gagner leur confiance.

Lorsqu'il réussissait enfin à s'isoler, il tirait un carnet de sa poche et consignait par écrit tout ce qu'il avait appris, comme le font les Témoins de Jéhova en visite domiciliaire. Cela lui permettait de retrouver ces mêmes personnes quelques jours plus tard et de leur poser des questions précises sur leur famille et leurs amis. Cette marque d'intérêt enchantait tellement les passagers qu'ils ne pouvaient manquer de ressentir à l'égard de Daniel une confiance aveugle.

Il s'arrangeait alors pour amener la conversation sur sa propre profession, et, lorsque son nouvel ami lui demandait: *"Mais vous, mon ami, que faites-vous donc dans la vie?"*, il simulait une

forte gêne:
—Écoutez, je n'ose vous le dire...
—Mais pourquoi donc? Vous semblez en avoir honte!
—C'est exactement le cas...
—Exerceriez-vous un métier malhonnête?
—Euh!... Non! Cela n'a rien de malhonnête, mais c'est un métier qui sort un peu de l'ordinaire.
—Allez, je vous en prie, dites-moi ce que vous faites... Vous avez piqué ma curiosité et je brûle de le savoir.
—Eh bien!... Je suis... Je suis joueur de cartes professionnel!
—Que voulez-vous dire? interrogeait le riche touriste.
—Je veux dire que je joue au poker et que je gagne en... trichant.
—En trichant?
—Oui, en trichant. N'est-ce pas honteux?
—...Oui!... Non... Oui... En tous cas, je trouve ce métier fascinant, et si je m'écoutais, je voudrais vous demander de jouer une partie contre moi.
—Ah non! Pas question! Je ne triche jamais avec les amis.
—Mais si, je vous en prie!
—Non. Je m'y refuse.
—Juste pour que j'essaie de deviner comment vous faites... Allez, je vous en conjure.

Quand la future victime en arrivait à implorer le joueur professionnel de l'escroquer, Daniel savait que le moment était venu. Il distribuait les cartes en protestant de sa bonne foi et en assurant haut et fort qu'il ne jouait *"que pour plaire à son nouvel ami"*. Il s'arrangeait pour gagner la première partie, mais perdait toujours la deuxième afin de donner confiance à la victime qui —vanité des vanités— s'imaginait ainsi capable de battre un joueur dit *"professionnel"*. Lorsque sa victime gagnait, Daniel prenait des airs embarrassés et honteux, qui le rendaient immédiatement sympathique aux yeux du riche touriste, tout fier d'empocher les quelques dollars de la mise, et surtout, fort désireux de continuer le jeu et d'augmenter la valeur des paris. Car le goût du jeu reprenait vite possession de ces êtres que Daniel manipulait à ses propres fins. En quelques minutes, les paris passaient de quelques sous à plusieurs centaines de dollars.

Daniel rendait alors coup pour coup. Si le vieil homme dévoilait *une paire*, il abattait *un brelan de dames*. S'il montrait un *brelan d'as*, Daniel découvrait un *full*, et s'il sortait fièrement un *full*, Daniel laissait apparaître, comme à regret, un *carré* ou une *quinte floche*. Et lorsque les deux hommes décidaient de cesser le jeu, Daniel se confondait en longues excuses mais se gardait bien de rembourser les sommes dont il avait délesté son adversaire.

À la fin du deuxième jour, le commissaire du bord vint discrètement accoster le joueur professionnel qui, lourdement chargé de sa recette quotidienne, regagnait sa cabine:

—*Nous savons que vous êtes un joueur. Vous allez me suivre!*

—*Vous suivre où? C'est vrai que je joue au poker, mais je n'escroque personne. Dès que j'avoue à mes nouveaux amis que je suis joueur professionnel, ils désirent se mesurer à moi; par vanité. Ils insistent tant, malgré ma résistance, que je dois me soumettre à jouer contre eux de peur de les vexer.*

—*Mais vous trichez en jouant. Vous les volez!*

—*Oui, bien sûr. Mais je les préviens avant. Ils tiennent quand même à faire une partie pour essayer de découvrir comment je triche; et ils n'y parviennent pas. Ils s'obstinent et perdent plus encore...*

—*C'est malhonnête...*

—*Certainement, Monsieur le Commissaire. Mais ce n'est pas illégal; la plupart des hommes d'affaire volent les citoyens le plus légalement du monde. Mes partenaires savent très bien que je triche, mais ils aiment jouer au chat et à la souris. Après avoir avidement accumulé leur fortune sou par sou toute leur vie; après avoir spolié leurs clients et leurs employés, ils prennent plaisir à dilapider. Vous voudriez empêcher les riches de flamber leur argent et de le jeter par les fenêtres. Vous oubliez que cent dollars ne représentent pas plus que l'équivalent de quelques sous pour un homme comme vous qui ne gagnez que le salaire minimum.*

—*En tous cas, si vous continuez,* répondit le commissaire piqué au vif, *je serai obligé de vous arrêter et de vous livrer à la police en arrivant à Juneau.*

—*Ah? Et sous quelle accusation allez-vous me faire arrêter ? Je vous défie de trouver la moindre illégalité dans ce que je fais. En*

réalité, tous ces riches me paient pour les distraire.

C'était vrai. Jamais au grand jamais il ne fut possible d'induire l'une des victimes volontaires à porter plainte contre Daniel. Jamais!

Finalement, le commandant du navire de croisière fut contraint de prendre son mal en patience et d'accepter —avec un petit brin de jalousie qu'il n'osait s'avouer à lui-même— que cet escroc dépouillât impunément les passagers de leurs biens.

Tout allait pour le mieux dans le meilleur des mondes. Chaque croisière rapportait à Daniel une petite fortune. Il fauchait avidement chaque moisson de petits billets verts mais ne prenait pas le temps d'engranger ces récoltes pour l'avenir. À quoi bon? Il y aurait toujours des gens riches et stupides, et des jeux de cartes à battre. Il avait trouvé une source inépuisable de richesses.

Il vivait donc dans les hôtels les plus coûteux et déjeunait chaque jour au restaurant, invitant ses petites amies du moment qui se disputaient sa compagnie. Mais il profitait des quelques jours durant lesquels le navire restait amarré au quai de son port d'attache, entre les croisières, pour se rendre brièvement à Verdun afin de revoir Amber, l'amour de sa vie. Elle avait eu un premier enfant. Daniel avait enfin osé lui adresser la parole alors qu'elle sortait d'un temple. Il lui avait rappelé quelques souvenirs d'enfance et l'avait promenée à travers la ville dans sa Cadillac.

Ah! Qu'il était heureux d'épater Amber et de se pavaner avec elle dans les rues de Verdun, lui, l'insignifiant qu'elle n'avait jamais remarqué jusque-là. D'un air un peu blasé, il lui proposa un jour de l'amener au centre-ville dîner dans un restaurant français, *"le plus cher de la ville"*, précisa-t-il distraitement.

—Oh non, Daniel. J'aimerais bien, mais ce ne serait pas correct. Et puis je dois rentrer pour préparer le repas de mon mari et de mon enfant.

—Ton mari est médecin. Tu pourrais avoir une bonne...

—Oui, mais, crois-moi, il travaille du matin jusqu'au soir et ne peut même pas trouver le temps de vivre. Jamais nous ne partons en vacances. Je me sens coupable de passer du bon temps pendant qu'il se tue au travail.

—C'est si dommage que tu ne sois pas ma femme! Je passe mon temps en vacances. Mon métier est de distraire les touristes riches. C'est vraiment agréable. Ils aiment jouer leur argent et je n'ai qu'à me baisser pour ramasser des fortunes. J'ai une vie extraordinaire.



Au début de l'automne, les croisières vers le nord cessèrent pour la saison hivernale et sa source de revenus se tarit. Que faire? Il ne pouvait tout de même pas demander des prestations d'assurance chômage sans avoir contribué! Son compte en banque commençait à fondre comme neige au soleil et le nombre d'étoiles des hôtels où il résidait diminuait aussi, lorsque, par un ami, il entendit parler des mines des Montagnes Rocheuses.

Les mineurs —lui expliqua-t-on—recevaient de gros salaires, et, grâce à eux, il aurait peut-être la possibilité de subsister jusqu'à la réouverture des fructueuses croisières vers le nord, au printemps suivant.

L'idée d'escroquer des mineurs le rebutait un peu. Jusque-là, quoique son métier de joueur professionnel ne le flattât pas outre mesure, il se consolait en se disant qu'il volait les riches pour aider un pauvre,... lui-même; tout comme Robin des Bois. Mais en choisissant les mines des Rocheuses, il se proposait de spolier des ouvriers qui travaillaient extrêmement dur pour gagner leur vie. Son cœur se révoltait à cette idée et il fallut vraiment qu'il luttât contre sa nature trop sensible et qu'il étouffât ce qui lui restait d'humanité pour s'abaisser à perpétrer cette infamie. Là comme ailleurs, il n'y a que le premier pas qui coûte.

Il arriva quelques jours plus tard dans une mine d'or des Monts Caribou. Il se présenta au magasin général —qui servait aussi de débit de bière— et essaya de lier conversation avec des mineurs. Il leur avoua qu'il faisait profession de joueur. À sa grande surprise, il refusèrent de jouer contre lui, l'invitant au contraire à décamper au plus vite, à défaut de quoi il n'allait pas tarder à faire connaissance avec l'épaisse peau cornée de leurs

articulations.

Il en conclut qu'il devait user d'une stratégie totalement différente avec cette catégorie de victimes. Ces hommes rongés par l'alcoolisme et parfois par la tuberculose avaient servi leur vie durant de pâture aux parasites les plus divers: taverniers, prostituées, agents des impôts, pasteurs de tous crins qui leur rapinaient une bonne partie de leurs gains, et ils semblaient pris d'une immense envie d'étrangler lorsqu'ils voyaient l'une de ces vermines à portée de leurs grosses mains calleuses. Daniel devrait les escroquer à leur insu, sans leur consentement, en toute illégalité et au risque de se faire arrêter par la Police montée. Violer la sacro-sainte loi ne l'enchantait guère, mais on ne lui laissait guère le choix.

Il se transporta dans une autre mine et essaya de trouver des victimes, mais les mineurs, fort soupçonneux, refusèrent d'utiliser ses cartes dont il avait pris soin, bien entendu, de cacher des doubles dans les revers de ses vêtements.

Que faire? C'était l'impasse. Il réfléchit longuement et son esprit, fertile dans la malhonnêteté, mit au point une nouvelle stratégie. Retournant en toute hâte à Verdun, il acheta une grande quantité de jeux de cartes, ainsi qu'une machine à sceller le cellophane. Il ouvrit les paquets neufs et lima les bords de certaines cartes afin d'en réduire la longueur d'un bon millimètre. Il refit les paquets de cellophane, et, après avoir donné un petit coup de téléphone d'amitié à Amber, se mit en route vers de nouvelles aventures.

C'est ainsi qu'il commença la morte saison par de courts mais fructueux séjours dans les mines de haute montagne. *"Je suis devenu prospecteur d'or",* se disait-il avec un ricanement cynique.

En arrivant, chaque matin, dans un nouveau village minier, il prenait contact avec le commerçant du magasin général-café-bureau de poste. Il lui proposait une association qui pouvait lui rapporter de gros dividendes s'il avait la sagesse de s'y prêter. Si par extraordinaire le commerçant était honnête et s'indignait en flairant l'escroquerie, Daniel filait sans insister et surtout sans laisser d'adresse. Mais en général, le marchand ne posait aucune question, glissait discrètement dans sa poche le billet de cent

dollars que Daniel venait d'abandonner sur le comptoir, et empilait sans mot dire les paquets de cartes truquées dans le casier des jeux. Après quoi, il servait à Daniel une bière afin d'arroser leur entente muette et de trinquer à la santé d'Hermès, dieu des commerçants et des voleurs.

À la nuit tombante, un soir d'hiver, les mineurs épuisés vinrent, comme à l'accoutumée, s'attabler au magasin général afin de noyer dans la bière le souvenir de leur chienne de vie. Ils s'assirent autour des tables. Daniel, qui les observait du coin de l'œil, vit le commerçant déposer devant eux des bouteilles de bière Labatt et Molson. Les mineurs s'empressèrent de les vider et d'en réclamer d'autres afin de se réfugier au plus vite dans le paradis artificiel de l'ivresse.

En guise de facture, le commerçant leur adressait un sourire et un bon mot. Puis il allait discrètement noter dans un cahier maculé de taches de graisse des chiffres mystérieux qu'il transmettait le jeudi suivant à la trésorerie de la mine et qui étaient automatiquement déduits du salaire des soiffards. Ce système réglait le problème des dettes.

Appuyé au comptoir, Daniel regardait d'un œil pensif ce lamentable troupeau d'épaves aux traits usés par l'épuisement qui, grâce à la magie de l'alcool, commençait à reconquérir un bonheur insouciant et frivole. Il songeait aux requins avides qui tournoyaient sans relâche autour de ces travailleurs de force, bien payés mais prématurément vieillis par la tuberculose, l'alcoolisme, le cancer des poumons et mille autres maladies transportées par la poussière pernicieuse des galeries de mine. Ces prédateurs étaient les actionnaires de la compagnie minière qui crevaient de cholestérol dans le confort de Vancouver ou de Montréal; de même que ce commerçant malhonnête qui avait reçu, contre de solides pots de vin, le monopole du commerce dans le village minier et qui trouvait normal de quintupler ses prix. Il pouvait bien écrire dans son sale cahier le nombre de bières qu'il voulait. Comment les malheureux mineurs auraient-ils pu les compter après avoir vidé la cinquième chope?

Daniel pensait aussi à ceux qui sortaient de cet enfer, une fois l'an, afin d'aller passer leur petite semaine de congé payé à

Vancouver auprès de leur famille, en prenant bien garde d'avertir auparavant de leur venue afin de ne pas trouver leur lit occupé. Quant aux célibataires, ils "descendaient" à Vancouver ou à Montréal, avec les poches littéralement débordantes d'argent. Certains revenaient une semaine plus tard, délestés de quinze ou vingt mille dollars que se partageaient fébrilement taverniers, prostituées, loueurs de voiture et voleurs à la tire de la grande ville, à l'affût de ces riches d'un jour qui ne demandaient qu'à se faire dépouiller. Les estomacs les plus endurcis ayant tout de même des limites, certains ne dessoûlaient pas de leur semaine de congé et se trouvaient dans l'incapacité la plus totale, au retour, de raconter ce qu'ils avaient fait. Ils revenaient sans le moindre sou, persuadés d'avoir mené la grande existence et d'avoir vécu intensément durant ces sept jours grisants; ô combien! Cinquante-et-une semaines de dur labeur les attendaient, dans la poussière dangereuse des galeries, avant de repartir pour Montréal, la Capoue canadienne aux paradis artificiels.

Une tape sur l'épaule fit sursauter Daniel plongé dans ses profondes rêveries:

—*Les trois types, là-bas... Ils sont joueurs,* lui souffla le marchand.

Le joueur professionnel dut exercer un violent effort de volonté pour lutter contre l'écœurement qui l'avait envahi en pensant que lui aussi faisait partie de la myriade de parasites qui se nourrissaient de la chair de ces malheureux. "*Ah, non!* pensa-t-il. *Il ne faut surtout pas me laisser gagner par les sentiments, sinon je suis foutu! Il ne me resterait plus qu'à me joindre à eux pour survivre."*

Les hommes s'étant assis à une grande table de contreplaqué, Daniel leur lança:

—*Un poker?*

—*OK!* répondit l'un des mineurs.

—*J'ai des cartes*, continua Daniel en sortant un paquet de sa poche.

—*Non!* répliqua un autre plus méfiant, avant de se diriger vers le marchand pour lui acheter un paquet neuf.

Ce dernier lui vendit l'un des paquets truqués en lui

souhaitant bonne chance d'un sourire encourageant.

Vers deux heures du matin, Daniel sautait dans sa camionnette de camping pour y dormir durant quelques heures. Demain, il reprendrait la route vers une nouvelle mine. La soirée était toujours fructueuse et il s'endormait immédiatement.



Le printemps s'annonçait pluvieux. Sept ans avaient passé depuis que Daniel avait commencé cette vie de liberté, de jeux et de croisières incessantes. Un soir, il reçut un coup de téléphone de Verdun. C'était Amber. Elle était dans tous ses états. Son mari avait trouvé la mort quelques semaines plus tôt dans un accident de la route: un chauffeur ivre l'avait tué alors qu'il se rendait au chevet d'un malade à trois heures du matin.

Daniel fit ce qu'il put pour la réconforter. Il l'aimait toujours autant. Il alla lui rendre visite chez elle. Elle vivait dans sa jolie maison bourgeoise de la 8e rue. Daniel se dit que son heure était venue. Il attendit quelques mois afin de ne pas paraître profiter de la situation, puis il lui proposa de l'épouser. Lorsqu'elle acquiesça à sa demande, il crut que son cœur allait éclater de bonheur et d'amour.

—*J'accepte, mais à une seule condition*, lui dit-elle. *Il faut que tu me jures que tu vas définitivement cesser de mener cette existence de malhonnêteté et de parasitisme. Tu dois cesser de jouer. Tu ne voudrais tout de même pas que je sois la femme d'un escroc!*

Il accepta, trop heureux d'avoir ainsi gagné son coeur.

Ils se marièrent peu après. Pour ne pas trop perturber la vie des cinq enfants en bas âge qu'Amber avait eus de son premier mari, ils décidèrent qu'elle resterait à Verdun, dans sa maison bourgeoise.

Quant à lui, il trouva un honnête emploi de mineur de fond, dans une mine d'or des Montagnes rocheuses.



Quelques coups de pédales de trop...

C'est à quelques kilomètres à l'est de Sainte-Anne de La Pocatière. Un petit chemin creux traverse la Route 123, autrefois appelée "Transcanadienne". Sur l'asphalte brûlant qui, en été, transpire une vapeur floue, quelqu'un a tracé une grande croix à la peinture blanche. Au bord de la route, une petite croix de bois se dresse, flanquée de deux pots de fleurs vert terreux. Quelques roses, décolorées par le soleil de plomb, finissent de mourir.

Ce drame horrible s'est déroulé voilà quelques années. La nuit du 1er au 2 juillet, suffisamment illuminée par une lune qui clignait son premier quartier, ne semblait pas propice à un accident. À deux heures du matin, Marcel quitta La Pocatière à bord de sa Chrysler Lebaron gris acier. Il rentrait chez lui après avoir célébré la Fête nationale du Canada. Sur la Nationale 123 déserte, son véhicule roulait à bonne allure en direction de Rivière-du-Loup à quelque 40 km du côté de la féerique Gaspésie, le site le plus pittoresque de la Côte Atlantique du Canada.

Pour l'instant, ses idées, sans être des plus floues sous l'effet conjugué de la fatigue et de l'alcool, ne lui permettaient pas de fixer trop longuement son attention sur les sujets qui exigeaient une grande concentration mentale. Ses neurones semblaient pris de paresse. Il les imaginait se déplaçant comme des serpents sinueux dans sa matière grise, entrant en contact les uns avec les autres au hasard de leurs errances tortueuses. Certains souvenirs de la soirée se réveillaient et s'effaçaient presque aussitôt, dès que les synapses

s'engourdissaient, pour resurgir quelques minutes plus tard.

Marcel savait fort bien que ses libations avaient un peu débordé les capacités d'absorption dont il aurait souhaité faire preuve au cours de la réception. Son taux d'alcoolémie dépassait sans aucun doute le 0,08^{g} toléré par la loi, et il espérait avoir la chance de ne pas rencontrer de contrôle de police. D'autant plus qu'étant président de VIV [(1)], son arrestation par la police de la route ferait certainement la manchette de tous les journaux canadiens. Aussi, par prudence, gardait-il scrupuleusement une vitesse constante de 100 km/h. La Nationale 123 restait totalement libre. Après avoir dépassé la bifurcation vers Saint-Pascal de Kamouraska, à quelques kilomètres de La Pocatière, il n'avait croisé qu'une seule voiture dont la lumière crue des phares lui avait d'ailleurs bien agressé les yeux.

Au moment précis où Marcel franchissait le carrefour de la route de Sainte-Hélène, un adolescent de dix-huit ans nommé Éric Rabidoux sortait à bicyclette de chez sa petite amie à deux kilomètres à l'ouest de Notre-Dame du Portage, village situé à quelque distance au sud de la Nationale 123. Il ne lui restait alors qu'un peu plus de 24 minutes à vivre. Pourtant, compte tenu de sa vitesse constante, il devait traverser la N 123 sans danger quelques secondes après le passage de la Lebaron de Marcel. Mais, quelques minutes après avoir quitté la maison de son amie, l'esprit assez vaseux d'Éric se fixa sur la tendre jeune fille, la douce Ginette qui avait, ce soir-là, accepté pour la première fois de lui accorder le câlin qu'elle lui avait toujours refusé. Éric se sentit alors possédé par une joie si vive qu'il lança un "Youpi!" éclatant à la lune brillante et le bonheur irrépressible donna à ses jambes un regain d'énergie. Pendant une ou deux minutes, il se mit à pédaler comme un forcené en lançant ses clameurs de joie dans la nuit silencieuse. Ce faisant, il scellait son sort. En accélérant, il allait irrémédiablement rencontrer la Lebaron de Marcel à l'intersection de la 123. Tout au moins si rien ne venait troubler la constance de sa vitesse ou celle de Marcel. Et malheureusement pour les deux voyageurs de la nuit, le hasard implacable qui avait si malen-

[1)] Association pour la défense des Victimes de l'Ivresse au Volant.

contreusement fait gagner ces quelques fatales secondes à Éric, par quelques coups de pédale trop enthousiastes, ne fit rien pour modifier son funeste destin.

Chaque seconde rapprochait inexorablement la voiture et la bicyclette du carrefour meurtrier. Le sablier d'Eric se vidait rapidement. L'impitoyable Parque préparait ses ciseaux affûtés afin de couper le fragile fil de sa vie; ce qui, par contrecoup, allait modifier implacablement le Destin même de Marcel. Un accident dont ni l'un ni l'autre ne se relèverait jamais, le premier physiquement et l'autre moralement.

Andréville avait, depuis plus de cinq minutes, été avalé par l'obscurité. Déjà Marcel voyait scintiller à une distance indéfinissable les quelques lumières hésitantes de Notre-Dame-du-Portage dont il approchait rapidement. Tout là-haut, comme une étoile dans le ciel, Éric pouvait distinguer la lumière du porche de sa maison. Sa mère et son beau-père l'avaient laissée allumée pour lui. Ses parents étaient divorcés. En rentrant, il allait éteindre le porche, se coucher sans même prendre le temps de se déshabiller, et dormir d'un seul trait jusqu'à dix heures au moins. Il était épuisé. Ce cent-trente-quatrième anniversaire du Canada resterait gravé dans sa mémoire jusqu'à la fin de ses jours, pensait-t-il. Et en cela il ne se trompait pas.

À cet instant précis, Marcel traversait Notre-Dame-du-Portage en coup de vent, sans même ralentir. Tout le monde dormait dans le village. Les chiens même n'aboyaient plus. La route rectiligne restait parfaitement noire et vide. Comme un grand feu follet, la nappe de lumière suivait le rail des lignes pointillées de la route. Dans l'habitacle, Marcel sentait le poids de la fatigue et de l'alcool sur ses paupières. Il avait grand mal à les garder ouvertes.

Soudain, à deux kilomètres à l'est de Notre-Dame-du-Portage, à l'intersection d'un vague chemin creux qu'il n'avait jamais remarqué, il sentit, comme dans un mauvais rêve, un grand choc en même temps qu'une ombre passait devant ses phares. En une infime fraction de seconde tout était terminé. Par réflexe, Marcel avait donné un coup de pied désespéré dans la pédale de frein tandis qu'une panique suffocante étreignait sa gorge et ses

poumons. Dans un crissement de pneus la voiture s'immobilisa sur la route. Le moteur haletait dans le calme de la nuit. Marcel se retourna mais ne vit rien. Avait-il rêvé? Électrisé par la panique, son cerveau avait enfin surgi de sa torpeur nocturne et fonctionnait à toute vapeur. Il revit en un éclair les images du choc. C'était un cycliste... Un jeune... Il fallait s'arrêter pour lui porter secours. Mais le scandale? Lui! Le président de V.I.V.... ivre. Non, il ne l'était pas. Il avait la parfaite maîtrise de sa voiture. Mais les policiers lui trouveraient nécessairement plus de 0,08 g d'alcool dans le sang. On atteignait presque ce taux d'alcoolémie en se passant un verre de vin sous le nez. Il fallait être fou pour établir des règles aussi draconiennes.

Pendant ce temps et sans qu'il s'en soit rendu totalement compte, ses membres avaient remis le véhicule en marche. La voiture fuyait d'elle-même à 140 km/h! Mais pourquoi ne s'était-il pas arrêté? Ah, ces garnements! Toujours ces stupides adolescents! Ça traîne n'importe où jusqu'à deux ou trois heures du matin... Tant pis pour eux. Ils devraient dormir à cette heure s'ils avaient des parents un peu responsables. Dans leur lit il ne leur arriverait rien. S'arrêter? Pas question! Briser sa vie et sa carrière pour une espèce de chenapan... un vaurien... Ce n'était pas juste...



Les villages défilaient à cent-quarante à l'heure: Saint-Patrice... Rivière-du-Loup... Dans cette dernière ville, Marcel prit l'embranchement qui se dirigeait vers le lac de La Grande Fourche et Saint-Hubert. Il évita soigneusement de donner des coups d'accélérateur afin de ne pas éveiller l'attention des dormeurs, gara sa voiture dans son garage qui se referma derrière lui et... tout tremblant, alla se coucher.

Cette nuit-là, il ne put dormir. Le sommeil lui refusa son asile apaisant et rassurant. Il eut beau avaler plusieurs verres d'analgésique, son esprit tourmenté et fiévreux demeura totalement éveillé et aussi tremblant qu'une feuille morte sous le Nordet.

Vers huit heures, les bip-bip du téléphone le tirèrent

de sa torpeur glacée.
— *Allo? Marcel Rabidoux, j'écoute.*
— *Allo, c'est Ed Cicconi à l'appareil! J'ai quelque chose d'important à vous dire...*

En reconnaissant le nom du mari de Rose, son ex-femme, Marcel se raidit. Celui-là, il ne l'avait jamais aimé. Il le soupçonnait même d'être à l'origine de son divorce.
— ... *Marcel? J'ai une très mauvaise nouvelle à vous annoncer. Votre fils Éric a été renversé cette nuit par un chauffard... À 2 km du Portage... Il revenait à bicyclette de chez sa petite amie.*

Marcel resta paralysé de stupeur. La voix qui semblait venir d'outre-tombe, continua sur le même ton accablé:
— ... *Son corps a été transporté à la morgue de Rivière-du-Loup... Vous pouvez venir le voir... Le pire, c'est que le chauffard ne l'a pas tué sur le coup... Éric est tombé sans connaissance, la tête dans le ruisseau au bord de la route... Il s'est noyé... Il aurait suffi que cet assassin s'arrête pour lui sauver la vie en le tirant de l'eau... Mais croyez-moi, on retrouvera tôt ou tard cette canaille. Les gendarmes ont découvert sur le vélo des écailles de peinture gris-acier de la voiture du tueur. Faites-moi confiance, il va payer son forfait...*

♥

Le talon d'Achille

Toute la ville de Montmagny ressentait à l'égard de son maire Achille Gaudreau un immense sentiment d'affection, et il était évident qu'il n'aurait aucun mal à être réélu à cette éminente charge jusqu'à la toute fin de sa longue vie, s'il en éprouvait le désir. Dame Nature avait tellement gâté Achille Gaudreau des dons les plus divers —intelligence, sympathie rayonnante, beauté, entregent...— qu'il en aurait rendu jaloux Zeus lui-même, le père des dieux de l'Olympe. Une institutrice de l'école Lavironde, Jeannine Méthode, qui avait jadis étudié le grec dans le vieil Externat classique de briques rouges —aujourd'hui remplacé par un terrain de stationnement— avait un jour fait bien rire la ville et ses faubourgs. Elle avait comparé le maire au grand Achille de la Mythologie, que sa mère, la nymphe Thétis, avait trempé à sa naissance dans le fleuve Styx dont l'eau miraculeuse rendait invulnérable:

—*Madame Gaudreau-mère a probablement trempé son Achille dans la potion magique d'Astérix pour qu'il soit couvert de qualités aussi remarquables. Il est si bon, si intelligent, si plein de tact, si généreux, si moral, si chaleureux, si...*

Rares étaient les Magnimontois qui éprouvaient la moindre jalousie pour cet homme qu'ils avaient élu à leur tête. Bien au contraire; ils l'aimaient et le respectaient avec une unanimité qui faisait pâlir de désespoir ses adversaires politiques.



Un jour d'été, la petite-fille d'Achille Gaudreau arriva de son cours de catéchisme et parla à son grand père en ces termes:
—*Le professeur m'a dit que j'allais célébrer ma communion et que je devais faire une confession générale de toute ma vie.*
—*Mais comment peux-tu te rappeler de tout?*
—*On doit avoir un carnet sur nous et réfléchir. Dès qu'on se souvient d'une faute passée, on la met par écrit pour ne pas l'oublier. On pourra se servir de la liste dans le confessionnal.*
—*C'est très bien, donc.*
—*Le professeur nous a dit aussi que ce serait merveilleux si nos parents et grands-parents en profitaient pour faire aussi une confession générale de toute leur vie. Vas-tu en faire une, Grand-Papa, pour moi?*

Le maire hésita un instant, puis devant l'insistance de la fillette à qui il ne pouvait rien refuser, il accepta avec un sourire contraint:
—*Oui, tu peux compter sur moi; ainsi tu garderas un bon souvenir de ta première communion.*
—*Merci Grand-Papa. C'est vendredi soir prochain. Tu peux commencer ta liste tout de suite. Mais tu es si gentil que tu ne dois pas avoir beaucoup de péchés comme moi.*
—*Tu serais surprise...*

❄ ❃ ❄

La plupart de ceux qui se sentiraient obligés par un tel engagement arraché par la gentillesse et par l'amour d'une fillette de 10 ans, s'en libèreraient en créant une liste fantaisiste destinée uniquement à plaire à l'enfant. Mais Achille Gaudreau, même s'il était profondément ennuyé par cette promesse de confession générale, n'eut pas un seul instant l'idée de s'en débarrasser à la légère. Au contraire, chaque soir qui suivit, il tenta de se concentrer dans un long et profond examen de conscience afin de fouiller minutieusement les arcanes de sa vie et d'en débusquer les plus anodines fautes.

Il passa consciencieusement et systématiquement en revue sa petite enfance, et bientôt surgirent de sa mémoire, de lointaines

bêtises qui le faisaient sourire, mais qu'il consignait sur sa feuille:
—Je volais de temps en temps des "trente sous" à ma mère pour m'acheter des bonbons.... J'ai caché le porte-feuille de mon père afin de lui jouer un tour. Il s'est torturé l'esprit durant plusieurs heures avant que je lui révèle la cachette.... Je m'étais un jour dissimulé sous l'escalier et mes parents affolés ont lancé une recherche dans tout le quartier avant que j'accepte de me montrer...

Après avoir noirci une demi page de péchés enfantins, il explora son adolescence et nota sur la feuille une bonne série de péchés:
—À quinze ans, j'ai volé dans plusieurs magasins et plus spécialement au 5-10-15 Universel*; et une autre fois des cigarettes dans une pharmacie du Centre d'Achat... Vers la même époque, je me suis initié à la sexualité avec Claudette Tremblay, une voisine... Après cette initiation laborieuse, j'ai couché avec Claudette, puis l'année suivante avec Juliette. Quelques mois après, Line Roy est devenue ma maîtresse.*
—À dix-sept ans, je faisais croire à Sylvie que je l'aimais pour qu'elle se donne à moi. Cela a duré six mois. Pour ces fautes je vous demande pardon, mon Dieu!
—À l'école polyvalente, j'ai passé ma dix-huitième année sans étudier très fort. Mais j'ai réussi tous mes examens parce que j'ai triché. Pour cela je me suis placé à côté de bons élèves durant les examens de chimie, de physique, de mathématiques et de sciences-humaines...
—À l'Université Laval j'ai continué de tricher et j'ai obtenu ainsi de bons diplômes qui m'ont permis de mener ma grande vie et d'être respecté de tous. Je vous demande pardon mon Dieu!

Avant de passer à l'âge adulte, il hésita longuement, car ce n'était pas sans honte qu'il voyait remonter à la surface de sa vie et crever les bulles malodorantes de ses bassesses. Mais, comme il était profondément scrupuleux jusqu'à l'excès —qualité rare chez les politiciens—, il se dit que c'était une excellente occasion de faire le point, de se laver définitivement l'âme de ces vilenies. Il s'en était jadis confessé plus ou moins bien, en les édulcorant de quelques adoucissements verbaux qui permettaient de ne pas

mourir de honte en les avouant à un autre homme, fût-il le représentant de Dieu. Cette fois, il décida de s'éloigner de Montmagny, d'aller à Québec pour se confesser afin d'être sûr qu'aucune imprudence ne serait commise dans sa ville de résidence, située à 50km de la Vieille Capitale.

—*À trente-cinq ans, j'ai commencé à avoir une liaison avec Lucie Fournier qui avait dix ans de moins que moi, et qui pensait être stérile car elle ne pouvait avoir d'enfant avec son mari. Elle a eu un premier enfant de moi, à la grande joie de son mari qui se croyait enfin père. Ô illusions! Puis l'année suivante elle en a eu un deuxième, puis un troisième et un quatrième. Ses quatre enfants sont de moi. Ma seule excuse était qu'elle était la plus belle femme que la terre ait portée... Pour tout cela, je vous demande pardon, mon Dieu!*

Soulagé d'avoir enfin confessé tous ses forfaits, il arrêta là sa liste, la plia soigneusement, la glissa dans une petite poche de son porte-feuille et se prépara à partir pour Québec sous un prétexte quelconque, afin de se confesser à un prêtre inconnu. La communion était le surlendemain et il voulait être prêt.

❄ ❃ ❄

À Québec, il se confessa consciencieusement en déchiffrant sa liste dans la pénombre du grand confessionnal de bois sculpté. En sortant de l'église Notre Dame des Victoires, au sommet de la Côte de la Fabrique, il se sentit si léger, si heureux, si pardonné de toutes ses bassesses qu'il avait envie de danser de joie. Ses regrets et la légère pénitence que lui avait administrée le vieux confesseur à l'haleine fétide, après l'avoir écouté d'une oreille distraite, avaient lavé son cœur et son âme.

Ce ne fut que le lendemain qu'il se souvint de sa liste. Au fait, qu'en avait-il fait? Où était-elle? Il vida fébrilement toutes ses poches, fouilla sa voiture, sous les sièges et dans les moindres recoins. Rien! Il retourna à Québec, chercha dans le confessionnal, partout, entre les bancs. Rien! C'était affolant. Il tenta de se calmer. Elle avait dû être perdue à Québec où personne ne le connaissait. Heureusement qu'il n'avait pas signé. Espérons

qu'elle tomberait entre les mains d'un enfant ou d'un adulte peu curieux qui n'aurait pas l'idée de faire analyser l'écriture et d'en rechercher l'auteur.

Il sentait que Dieu ne s'était pas contenté d'une vague pénitence de cinq *"Notre Père"* et qu'il avait voulu imposer un véritable châtiment: la peur. Quel imprudent avait-il été d'écrire tout cela de sa propre main! Mais pouvait-il imaginer qu'il allait perdre cette horrible liste?

Il commença à s'intéresser encore plus aux rumeurs, essayant de les connaître toutes; sa paranoïa le poussa à interroger les gens, à les soupçonner de lui cacher ce qu'ils savaient. Il connaissait assez les hommes pour prévoir qu'on lui dissimulerait la vérité. Il se doutait bien qu'il serait le dernier averti, et, en parlant à ses concitoyens, il observait minutieusement le *son et image* —comme il disait en parlant des mimiques et du langage corporel— pour déceler à quel moment précis les gens commenceraient à lui montrer graduellement de la froideur, puis du mépris ou de la haine.



Mais le Destin qui s'était montré jusque-là fort généreux envers Achille, allait le mettre à plus rude épreuve encore, comme le vieillard Job sur son tas de fumier. La rumeur de ses méfaits, perverse, se répandit petit à petit. La liste de confession semblait avoir été immédiatement trouvée par un Magnimontois bien pensant, qui, se rendant compte de son potentiel politique, s'était empressé d'en faire rechercher le pénitent. Les écritures furent comparées, et, à l'aide des renseignements donnés, on découvrit l'auteur. Il la vendit pour un bon prix à l'opposition municipale. L'un après l'autre, tous les Magnimontois se détournèrent du maire. Seuls sa femme et ses proches lui restèrent fidèles. Il sentit sa vie s'effondrer sous le persiflage de ses concitoyens. *«Il faut une vie pour se créer une bonne réputation et une journée pour la*

défaire,» lui répétait jadis sa mère si sage. Ah! Que c'était vrai! Comme elle avait raison!

Dans la ville tout le monde se gaussait de lui et raillait toutes ses actions, désormais systématiquement tournées en dérision. La même enseignante à la verve destructrice, qui se gargarisait de Mythologie grecque et qui l'avait jadis comparé à Achille, répétait en riant que ce dieu de l'Olympe lui-même avait un point faible, mais ce n'était pas la même partie du corps; c'était son talon. Car sa mère Thétis qui l'avait trempé dans l'eau du Styx pour le rendre invulnérable, le tenait par un talon et n'avait pas voulu immerger cette partie du corps pour ne pas se mouiller les doigts.

—*On peut se demander par quelle partie du corps le tenait Madame Gaudreau lorsqu'elle trempa notre maire dans la potion magique d'Astérix pour qu'il soit couvert de qualités. Manifestement, une partie de son corps n'avait pas été immergée!*

Et tous ces iconoclastes en herbe persiflaient méchamment sur lui.



La vie d'Achille Gaudreau fut brisée. La populace changeante qui l'avait hissé au sommet de la gloire, le traîna dans la boue la plus immonde avec un égal plaisir. Elle renversa sans hésitations la statue qu'elle avait longtemps vénérée. Son ancienne maîtresse et ses enfants durent aller habiter dans une autre ville pour se voiler dans l'anonymat et tenter de restaurer leur réputation mise à mal. Le mari de cette dernière poursuivit Achille en justice pour une somme fabuleuse, l'argent dépensé à élever ses enfants.

Achille Gaudreau, lui, décida de demeurer à Montmagny. Il se sentait trop vieux et trop accablé par l'âge et le découragement, pour s'adapter à une nouvelle vie.

Il mourut de chagrin et de honte, deux ans après les élections municipales. Il n'obtint qu'une seule voix, la sienne. Sa femme même vota contre lui. Un juge attribua la moitié de ses biens au père nourricier de ses enfants illégitimes.

Jamais pénitence ne fut plus implacablement lourde et

cruelle. *Ton secret est ton esclave,* disaient les Hébreux, *mais si tu le laisses échapper, il deviendra ton maître.*



Prise d'otages

Elle dormait dans la pénombre blafarde d'un lampadaire. Son petit corps ridé se tassait au pied d'un mur dans l'encoignure de ciment formée par un perron surélevé. Ainsi, immobile, réfugiée dans cet angle de béton, elle évoquait pour le passant un parasite humain, une punaise, un pou caché dans un repli de la peau. Et les piétons s'écartaient involontairement de cette ombre fantomatique, non pas pour éviter de la piétiner, mais saisis par une sorte d'angoisse, par l'indéfinissable crainte d'attraper la maladie qui émanait de cette petite masse sombre de tissu et de chair: la pauvreté totale, l'abandon et le désespoir. En fait, ils étaient terrorisés à l'idée de terminer leur vie comme elle, dans la rue, délaissés de tous et dévorés par la vermine.

Le jour, Julie —puisque tel était son nom— errait appuyée sur sa canne, dans les rues propres du centre-ville. Et cet épouvantail titubant et puant paraissait si insolite, le long des brillantes et luxueuses devantures des boutiques à la mode et parmi les passant tirés à quatre épingles, qu'elle semblait un virus malfaisant charrié par le flot sanguin d'une artère. Comme dans le sang, le système de défense, sophistiqué mais incapable de la détruire d'un coup, s'ingéniait à l'écarter de partout. Qu'elle s'approchât de la porte d'un magasin, d'un restaurant, d'une librairie ou d'un hôtel, elle déclenchait immédiatement une agitation fébrile parmi les employés. Ils se touchaient du coude, la désignaient du menton, l'observaient d'un air ennuyé et même horrifié. Ils l'auraient bien repoussée le plus loin possible à l'aide d'une queue de billard, si la loi et l'opinion publique le leur avaient permis, mais ils savaient fort bien que toute réaction violente ou même

inconsidérée de leur part aurait déclenché quelque protestation offusquée de la part de leur aimable clientèle. Car la clientèle est toujours aimable et reine. Ils la surveillaient donc d'un air concerté, de même qu'un chien de chasse, la patte en l'air, guette avec attention le canard sauvage dans l'espoir de le voir tomber sous les balles du fusil de son maître, et ils priaient tous leurs dieux d'inspirer à la vagabonde l'idée d'aller empuantir l'atmosphère d'un autre commerce; plus loin. Car elle exhalait autour d'elle comme un halo, un nuage nauséabond de souillure, d'immondice et de transpiration fermentées.

Dernière ironie de l'esprit en décomposition de cette pauvresse, ou simple inconscience, sa poitrine plate et desséchée s'ornait d'un vieux T-shirt dont l'inscription délavée pouvait encore se deviner entre les déchirures:

***Souriez, Dieu vous aime*.**

Mais personne ne souriait. Celles et ceux qui savaient, se penchaient alors vers leur compagnon pour leur conter le lamentable passé de ce déchet humain qu'était Julie.



Elle était née durant la Seconde Guerre mondiale d'un officier venu en permission entre deux combats sanglants. Fille unique, elle s'était un jour retrouvée à la tête de quelques biens à dilapider, car, si ses parents avaient thésaurisé une honorable fortune, elle prit plaisir à dissiper sans compter les fruits de leur labeur, négligeant de se soucier de l'incertitude de ses vieux jours. Certaines personnes vivent ainsi au présent. Elles veulent profiter à fond de leur jeunesse et ne pas en importuner l'agréable cours par des sacrifices destinés à subvenir aux vieillards fragiles et encombrants qu'elles deviendraient un jour. Vivraient-elles suffisamment pour les voir, ces aléatoires, ces improbables vieux jours? Comment peut-on être sûr que ces sacrifices ne seront pas inutiles et vains? Toutes ces questions de longévité restant bien

entendu sans réponse, Julie avait décidé une bonne fois pour toutes de jouir de sa jeunesse tant qu'elle le pouvait encore, et d'ignorer totalement les problèmes lointains de sa retraite. D'ailleurs, des sacrifices, elle en était lassée avant même de les voir surgir. Elle ne voulait pas en entendre parler. Il serait bien temps de penser aux vaches maigres lorsque le troupeau se présenterait à sa porte. Elle avait vaguement réglé le problème dans son esprit en prévoyant de se réfugier, si nécessaire, chez l'un de ses enfants, chez l'un de ceux qui l'aimaient. Comment pourraient-ils renvoyer à la rue une vieille mère en pleurs, abandonnée, démunie et meurtrie par la vie, même si elle était la cause ultime de sa propre infortune et de sa ruine?

Elle mena donc durant de nombreuses années un train de vie qui dépassait, et de loin, les possibilités de ses revenus. Son patrimoine fondait sans qu'elle en eût même la moindre conscience. Elle voulait vivre et jouir. Elle passait des bras d'un amant à l'autre sans se sentir jamais satisfaite. Ce jeu lui paraissait un pari: le prochain serait l'homme idéal, John, Peter, Pierre, Andrew, Abdallah, Julien, Andropov, Arthur... Mais l'homme idéal n'existe pas. Elle courait après un fantasme, une hallucination, une chimère. La litanie sans fin des noms se perdait dans les brumes du passé. Elle avait essayé toutes les cultures; elle s'était même prêtée à une aventure homosexuelle un jour, pour s'assurer que ses échecs répétés et multiples n'étaient pas la conséquence de profondes tendances. En vain. Après quelques étreintes épidermiques, elle ne pensait, aux premières lueurs de mésentente, qu'à se débarrasser de cet amant pour l'autre, celui qui attendait, en réserve, de monter au créneau. Car elle avait toujours à sa disposition deux hommes: l'amant en activité... si l'on peut dire, et l'amant de réserve. Dès qu'elle avait fait usage du premier et qu'elle croyait en avoir épuisé tous les secrets, elle le chassait sans ménagement et faisait donner de la réserve. Au signal, le deuxième amant montaient immédiatement en ligne dans son grand lit kingsize. Elle avait d'ailleurs soigneusement choisi cette couche en prévision d'un intense service.

Lorsqu'elle avait quitté son mari, ce dernier lui avait suggéré de conserver quelques meubles et plus particulièrement

leur lit conjugal. Cela lui épargnerait des dépenses superflues. Mais il n'en était pas question. Ce vieux lit bancal et éreinté qui grinçait et geignait d'épuisement au moindre soupir de plaisir de ses occupants n'avait pour elle aucun attrait. Bien au contraire; il représentait à ses yeux l'instrument de souffrance par excellence, la source d'une torture qui avait duré des années avec cet homme qu'elle n'aimait plus depuis longtemps et dont elle avait dû souffrir mille étreintes. Que ce mari trop insipide l'aimât encore, non seulement lui importait peu, mais même l'irritait au plus haut point, car elle se sentait plus ou moins culpabilisée. Et, de ce fait, elle adorait entendre ses amies embrasser son opinion et acquiescer à son comportement; cela la rassérénait et l'apaisait. Cet homme n'avait été dans sa vie qu'un moyen; l'instrument indispensable de sa maternité. Elle avait voulu des enfants pour jouir du plein épanouissement. Après quoi elle s'était débarrassé de lui. Il n'avait été qu'un mal nécessaire. Il devenait une contrainte, un boulet auquel il prétendait la voir rester fidèle alors qu'elle répugnait à l'idée de se murer dans une fidélité poussiéreuse et même surannée. Tout autour d'elle, la pilule avait libéralisé les mœurs et elle comptait bien profiter de cette révolution qui l'enthousiasmait et que son ex-mari avait eu l'aplomb et l'impudence de qualifier de dévergondage et de libertinage.

♥

À quarante ans, donc, Julie avait retrouvé sa chère liberté. Elle s'était immédiatement lancée dans une véritable frénésie hédoniste, voulant se délecter de tout ce qu'elle considérait comme des plaisirs non encore savourés: la drogue, l'alcool...

Peu à peu, elle dilapida tous ses biens, liquida ses maisons les unes après les autres, et, à soixante ans, se retrouva totalement démunie, usée par les abus et par ces paradis artificiels. Elle tenta de se faire accueillir par l'un de ses enfants, mais gendres et brus lui firent vite comprendre que, eux non plus ne tenaient pas à entraver leur propre égoïsme en prenant soin de cette vieille personne qui avait si inconséquemment sacrifié leur héritage sur

l'autel de la volupté.

Son mari lui-même avait réussi à l'oublier et à se refaire une vie. Il ne tenait pas à se replonger dans des déchirements et des amertumes dont il avait eu tant de mal à se libérer. Il n'avait jamais réussi à comprendre —il y mettait d'ailleurs quelque mauvaise volonté afin de ne pas devoir se remettre, lui-même, en question— pourquoi Julie avait si brutalement brisé sa propre famille, alors que les enfants avaient encore un grand besoin affectif de leurs parents. Il craignait trop que son déséquilibre ne la troublât encore, et qu'elle rêvât bientôt de reprendre la clé des champs.

Que faire donc? Vers où se tourner? Plus d'épaule compatissante sur laquelle pleurer. Son corps usé avait vieilli avant l'âge. À quarante-deux ans, elle devait déjà déplacer avec une canne ce corps atteint de sénilité précoce.

Il ne lui restait qu'une seule amie, Clémence, une femme très douce et fort compatissante; et une idée machiavélique envahit peu à peu son esprit aux abois. Même si elle s'était montrée incapable de conserver une famille de son sang, pourquoi n'essayerait-elle pas de se forger une famille de cœur dans laquelle elle pourrait devenir indispensable, et qui lui redonnerait une raison de vivre?

Elle se rapprocha donc de Clémence et se mit en devoir de nouer avec elle des liens de plus en plus étroits. Chaque semaine, elle lui téléphonait et la rencontrait. Elles passaient des heures au téléphone, dans les magasins, au restaurant, au cinéma. Elles se confiaient les secrets les plus confidentiels.

Mais Julie se rendit vite compte que l'époux de Clémence n'appréciait pas du tout l'influence qu'elle exerçait sur sa femme. Que voulait cet homme? Briser la dernière chance de sa vie? Elle lutterait jusqu'à son dernier souffle avec la plus haute détermination pour ne pas perdre le terrain qu'on lui contestait. Cet homme, elle jurait de l'éliminer! S'il ne voulait pas l'accepter au sein de la famille, c'était lui qui perdrait tout.

Elle commença donc une habile campagne psychologique destinée à détacher Clémence de son époux. Chaque fois que cette dernière prenait pour excuse ses obligations familiales afin de retarder un rendez-vous, elle s'exclamait avec l'accent de la plus extrême commisération: *«Ma pauvre Clémence, tu ne penses*

jamais à toi-même. Pense un peu à ta propre vie. Tes enfants vont te quitter dans quelques années à peine, ne te prive pas pour eux. Tu dois te comporter comme une femme libre, soucieuse de s'épanouir, même si ton entourage n'y est pas favorable.» Elle flattait avec habileté l'égoïsme inhérent à toute personne, glorifiait en virtuose l'individualisme et la concupiscence, flétrissait en termes exaltés le dévouement, discréditait l'abnégation et condamnait l'esprit de sacrifice comme l'ultime calamité qui asservissait l'âme humaine. Elle fustigeait toute tentative de lutte contre ses propres vices, contre le dévergondage, et maudissait tout désir d'améliorer son caractère, au même titre qu'une conspiration menée contre la Liberté humaine.

Le chemin le plus certain pour conquérir son prochain est de flatter ses faiblesses et de voir dans chacune de ses tares une vertu sublime. Se sentir ainsi considéré comme un être hors pair, au moment même où la crise de la quarantaine vient dévaloriser notre personnalité, ne peut manquer de nous abuser et de nous séduire jusqu'au plus profond de notre être.

Cette difficile période de la vie constitue une étape douloureuse et même, parfois, fort éprouvante. L'homme et la femme atteignent le sommet de la côte. Avant de redescendre sur l'autre versant ils s'assoient un instant pour souffler un peu et jeter un regard en arrière sur le chemin parcouru. Et ce qu'ils voient les bouleverse. Leur jeunesse est passée et ils n'ont rien accompli. Ils ne peuvent plus se chercher d'excuse du genre de celle qu'ils ont mille fois ressassée durant leurs quarante premières années: *«Plus tard je ferai ceci... J'accomplirai cela...»* Ils croyaient avoir la vie devant eux, et ils se réveillent brutalement, stupéfaits, comprenant qu'elle est presque entièrement derrière eux. Ils se sentent alors implacablement envahis par l'épouvante, par le sentiment d'avoir raté leur vie, dilapidé leur existence et gaspillé leur jeunesse. Et s'ils jettent une regard curieux de l'autre côté de la colline, ils aperçoivent la pente abrupte qui mène au fond du ravin où un gouffre obscur, ouvert comme la bouche ricanante de la mort, attend de les engloutir. Sombre et inéluctable destin.

Comment rester lucide dans l'ivresse de ce réveil affligeant? Comment ne pas se montrer vulnérable aux subtiles

agressions d'un flatteur machiavélique qui veut manipuler son prochain afin de le subjuguer et de l'asservir à ses propres fins? “C'est aux doux accents de la flûte que l'oiseleur trompe l'oiseau,” a écrit Caton.

Julie possédait toutes les armes essentielles à l'accomplissement de son forfait. Elle avait suivi quelques cours de psychologie à l'Université de Montréal et savait attribuer une interprétation et une justification indulgente aux comportements les plus lamentables. Elle manipulait les concepts les plus volatiles avec la dextérité du saltimbanque qui jongle avec des bouteilles ou des balles devant la foule ébahie. Elle valorisait l'ego le plus dérisoire et le surmoi le plus piètre en deux coups de Bergson ou de Jankelevitch, anéantissait le plus farouche refoulement, l'inhibition la plus obstinée et les tabous les plus enracinés d'une seule bordée de Piaget ou de Freud. Elle aurait disculpé Belzebuth en un tournemain et étouffé sans plus de peine entre son pouce et son index la conscience d'un théologien. Elle avait si bien réussi à domestiquer et à prendre en otage les philosophes et les grands maîtres de la pensée comme Nietzsche, Hegel, Condillac, D'Holbach et même Descartes, qu'ils intervenaient à son moindre désir afin de corroborer par une citation bien frappée ses affirmations les plus outrancières.

♥

En quelques mois, elle devint le *"directeur de conscience"* non seulement de l'épouse, mais même des enfants. Sans pousser l'imprudence jusqu'à conseiller directement à Clémence de reprendre sa liberté, elle savait suggérer ce choix et entretenir de façon fort adroite tout un faisceau de frustrations par des insinuations et des allusions équivoques. Elle choisissait par exemple les moments où, déprimée et accablée par le dur labeur quotidien, Clémence exprimait l'indéfinissable et inaccessible désir de s'éloigner de ses soucis obsédants, pour lui glisser:

—*Ma pauvre Clémence. Tu es bien comme moi. Je vois avec certitude que tu ne seras jamais capable de prendre le taureau par les cornes et de décider pour toi-même. Tu es bien trop*

complaisante, bien trop bonasse.

Insensiblement, l'inlassable travail de termite rongea l'amour qui unissait la famille. Un été, Clémence profita d'une absence de son époux, en voyage en Europe, pour déménager sans laisser d'adresse. Quelques mois plus tard, Julie elle-même alla s'installer à proximité de son nouveau domicile afin d'intensifier son emprise sur sa *"future famille"*. Elle eut recours aux termes affectifs les plus étroits envers Clémence, la comblant d'étreintes chaleureuses et l'abreuvant d'expressions les plus intimes telles que: *"Ma chère petite sœur!"* pour consolider ce lien de parenté encore trop neuf.

Puis, pour devenir plus indispensable encore et jouer au sein de la famille le rôle du père désormais évincé, elle commença à se faire la confidente des enfants que la crise de l'adolescence éloignait de leur mère. Elle devint bientôt l'intermédiaire obligatoire, le passage obligé, entre la mère et sa fille. Elle savait bien que pour rester l'amie et la confidente d'une adolescente en quête d'autonomie, il suffisait d'approuver toutes ses frivolités, d'applaudir à toutes ses mortelles imprudences, et de se réjouir de tous ses libertinages irréfléchis de papillon insouciant. Que lui importait que cette fillette insoumise et butée se fourvoyât dans les épreuves et dans les ornières de la vie, pourvu qu'elle-même pût affermir sa mainmise sur la famille et assurer ses vieux jours? Lorsqu'un différend survenait entre la mère et sa fille, elle prenait avec circonspection le parti de celle dont elle craignait le plus la vivacité des réactions, la fille, afin de ménager ses relations avec elle, et, par là, sa place au sein de la famille.

—*Clémence, ta fille voudrait que tu respectes totalement sa liberté de choix. Tu n'as pas à juger de la moralité de ses actions! Ce n'est plus ton rôle. Tu dois permettre à ta fille de suivre ce que ses tripes lui suggèrent.*

Abusée par la relativité de ces "morales" contradictoires, la fillette commença rapidement à considérer sa mère comme une oppression intolérable, un frein à ses "légitimes" aspirations d'autonomie et de liberté. Elle *consultait ses tripes* pour porter un jugement sur la bienséance d'une action; cela obscurcissait son

discernement et entraînait les conséquences les plus graves. Julie avait réussi à bannir de la famille le père et elle allait subrepticement détruire les enfants et ne garder à sa merci que la mère, son otage.

Mais en voulant tout posséder, Julie allait tout perdre. Elle était allée trop loin. En tentant de séparer Clémence de ses enfants, elle lui ouvrit, en fait, les yeux. Cette dernière réagit, et, petit à petit, réussit à s'affranchir de cette dangereuse amitié.

Julie, dont la déchéance s'aggravait au fil des ans, au point qu'elle ne se déplaçait plus sans sa canne, se retrouva donc seule une fois de plus.

Quel destin se réservait-elle? Le suicide, elle n'en avait pas le courage. Il ne lui restait donc, pour tout héritage, que la rue et la mendicité.

♥

Un matin d'hiver, le paquet de chiffons ne se leva pas. Vers midi un policier vint constater ce qu'il craignait et souhaitait en même temps. La mendiante avait enfin cessé de vivre.

Quelques jours plus tard, le Vancouver Sun annonça qu'un employé de banque avait dévoilé aux journalistes que la pauvresse de la rue Robson possédait encore un compte d'épargne —dormant— de deux-cent-soixante-dix-huit mille dollars. Comme elle n'avait pas d'héritier connu, la banque dut se résigner à verser la somme au Service fiscal de Revenu-Canada.

Son pauvre cerveau, érodé par l'alcool, la drogue, et corrompu par le vice, avait totalement effacé ce détail. L'employé de banque fut mis à la porte pour avoir violé le code d'éthique professionnelle en divulguant le secret du compte oublié.

Par sa faute la banque n'avait pu escamoter ce compte dormant.

♥♥♥

Le dernier combat du lieutenant

L'éternelle et éblouissante luminosité des Aurès-Némentchas embrasait le paysage rocheux en dépit d'un rideau de nuages qui voilait l'astre solaire depuis l'aube encore si proche. La nuit avait été fraîche, comme à l'accoutumée. Tapis en observation à même le sol dénudé, le lieutenant Jacques songeait à la situation. Quelle guerre! Un bon nombre de ses camarades de promotion avaient été tués. Lui-même était le troisième lieutenant à la tête de sa section en six mois. Les deux autres étaient morts d'une seule balle.

Qui a dit que la guerre est une école de grandeur d'âme? Il en avait vu des horreurs durant ce conflit que l'État se refusait à appeler une guerre d'indépendance mais qualifiait plutôt du terme édulcoré d'*Opérations de pacification.* Pourquoi donc n'y venaient-ils pas tous ces fonctionnaires parisiens qui s'arrangeaient pour que leurs enfants restent en Métropole. Ils constateraient que c'était bel et bien une guerre, et que l'ennemi possédait un armement sophistiqué.[1]

Le lieutenant regarda sa montre-calendrier: vendredi 13. Il n'y attacha pas d'importance. Les chasseurs-bombardiers allaient arriver. Déjà trente minutes que l'appui aérien avait été mandé par le lieutenant Huguenin, commandant par intérim la 5ème Compagnie. Les fellaghas solidement retranchés au sommet de la colline et soigneusement camouflés derrière des bottes d'alfa, ne résisteraient pas cinq minutes à un assaut de ses trente

[1]Le FLN était secrètement armé par les Anglo-américains. Si l'argent et les armes des Anglo-saxons parvenaient à expulser les Français, ils espéraient pouvoir mettre la main sur les champs pétrolifères. Mais à leur grand désarroi, l'Algérie devint une république... socialiste.

Légionnaires, mais il était *militairement* plus rentable de les exterminer sans subir aucune perte soi-même. À sa droite il pouvait apercevoir Hans, son sergent-chef qui se confondait littéralement avec le sol rougeâtre. Le lieutenant jeta instinctivement un regard circulaire pour vérifier si ses hommes étaient tous bien postés. Tout le monde était en place. Son équipe-feu, commandée par le caporal Conrad, avait mis son FM[2] en batterie un peu en retrait. De-ci de-là, sergents et caporaux avaient disséminé leurs hommes.

— *Mon Lieutenant, vous voulez une canette?* murmura une voix qui provenait d'une crevasse proche.
— *Oui, merci!*

Un léger sifflement de capsule déchira le silence. Un bras s'avança vers le lieutenant; il saisit la bouteille, but une gorgée et la rendit immédiatement à l'ordonnance:

— *Merci, finalement je n'ai pas soif... Tiens!* ajouta-t-il.

Il savait bien que le Légionnaire en boirait le contenu avant de jeter la bouteille, en dépit du fait que la matinée n'avait pas encore atteint des chaleurs insupportables. C'était uniquement pour lui qu'il avait accepté d'en ouvrir une. Ce fidèle Yvan pensait toujours à faire ample provision de bière avant de quitter la base. Il n'oubliait pas non plus d'ailleurs les chaussettes de rechange et tout ce qu'un officier doit emporter pour une opération d'une semaine dans le djebel algérien.

Le lieutenant se rappelait les ordres du chef de bataillon Lacote, commandant le 2ème Bataillon de la 13ème DBLE:[3] «*deux sous-groupements doivent agir en coopération pour intercepter cette bande de hors-la-loi signalée par les Services de Renseignement, l'un venant du Sud vers Aïn Roumi; l'autre partant du Col de Babar vers le Touillet Amar. La 5ème Compagnie entrera en action vers Aïn Roumi; la 8ème Compagnie assurera le*

---

[2]Fusil-mitrailleur

[3]Demi-Brigade de Légion Étrangère. Une brigade comprend deux régiments. La 13e DBLE avait donc les effectifs d'un régiment. Elle était commandée par le lieutenant-colonel Sengès,

bouclage Nord de Touillet Amar tandis que le reste du bataillon normalement chargé de l'action sur le Touilet Amar restera en réserve tactique attendant la fin de la progression du 1er bataillon vers Aïn Roumi.»

Et puis quelques heures plus tard, après une marche de nuit harassante, la 5ème Compagnie avait *accroché* la bande de fellaghas, sur information d'un «mouchard», un petit avion de reconnaissance qui bourdonnait comme un gros frelon sous la couche de nuages immaculés. Son message-radio avait crépité dans la fraîcheur matinale: «*les hors-la-loi sont retranchés sur la crête du Ras El-Kef, au Nord d'Aïn Roumi.*»

Le lieutenant fit du regard un autre tour d'horizon pour vérifier le dispositif de ses trente hommes. C'étaient tous des vétérans. Son chef de pièce, le caporal Conrad, était au fusil-mitrailleur. «*Celui-là, il est super. Il faudra que je le propose pour monter en grade*», pensa-t-il. Un peu plus loin il devinait le légionnaire Seib derrière une masse rocheuse; MacDonald s'était tapis contre un gros roc anguleux. Quério avait trouvé place dans une excavation; Sleven, lui, avait préféré s'agenouiller derrière un rocher. Tous gardaient les yeux rivés au faîte de la colline, comme des cerfs aux abois. Ici et là, il devinait des casques, des canons de MAT-49. Quelquefois fleurissait un foulard rouge dans le paysage brun-terreux. Les hommes le portaient au cou. Il était destiné à ce que les chasseurs-bombardiers, les T-6 de l'Armée de l'Air, reconnaissent les amis; mais le lieutenant savait que les fellaghas avaient aussi en poche des jeux multicolores de foulards, et après avoir vérifié la couleur affichée par les Français, ils l'arboraient eux-aussi. À cause de cette ruse simple, les accidents n'étaient pas rares. «*Quarante pour cent de nos pertes sont dues à des erreurs de ce genre ou à des accidents ordinaires*» lui avait affirmé un capitaine.[4] Combien de mères éplorées, de pères inconsolables et d'épouses désespérées recevraient un froid télégramme administratif leur annonçant que leur fils unique, leur époux, était mort pour la patrie en combattant courageusement alors qu'il avait

---

[4]C'est d'ailleurs le taux moyen des armées en campagne. Les Américains en Irak subirent des pertes similaires par "friendly fire".

péri en jouant au *gymkhana* avec sa jeep. Il se rappelait ses premiers jours encore si proches à la 13ème DBLE, alors qu'il était un tout jeune sous-lieutenant et qu'il devait se faire obéir de vieux guerriers à l'air quelquefois arrogant. Il s'était laissé aller à de dures réprimandes contre l'un d'eux, un Bavarois nommé Schultz qui s'était montré particulièrement récalcitrant. Or, au cours du combat qui avait suivi, Schultz avait été tué. Au retour, son ordonnance avait annoncé qu'il avait été tout bonnement exécuté par un autre Légionnaire:

—*Qu'est-ce que vous me racontez là?* lui avait répliqué le lieutenant totalement abasourdi.

—*Après votre altercation, mon lieutenant, il avait juré de vous descendre au premier accrochage avec les fells. Il s'est effectivement placé à quelque distance derrière vous, et, au premier coup de feu, il vous a mis en joue avec son PM.*[5] *Mais le reste de la section vous appréciait et vous aimait bien, et on n'a pas voulu ça pour vous; même si Schultz était un copain. Il avait déjà flingué votre prédécesseur et celui d'avant. Ça suffisait! Aussi, avant de partir, on a tiré au sort en secret pour désigner celui qui devrait l'exécuter. Comme prévu, Schultz s'est placé derrière vous pour vous descendre, et celui qui avait été désigné par le sort s'est posté derrière lui et l'a abattu dès qu'il vous a mis en joue.*

Que fallait-il faire devant ce crime? avertir la Prévôté?[6] lancer une enquête? démasquer le criminel? le déférer en Cour martiale? le fusiller? Était-ce vraiment un crime? Ou plutôt un problème insoluble, une de ces tragédies mystérieuses et obscures évoquées par Aristote, auxquelles l'être humain se trouve confronté par la Fatalité au moins une fois dans sa vie? Le lieutenant ne fit rien mais décida que, décidément, ce monde de guerre et de sang ne serait sien que durant les huit années qu'il lui restait à *«rembourser»* à l'armée. À l'issue de ce terme, et, s'il

---

[5]PM = pistolet-mitrailleur. La MAT49 était fabriquée par la Manufacture d'Armes de Tulles à partir de 1949; d'où ses initiales. Le principe de la MAT49 fut repris par les Israéliens lorsqu'ils créèrent les premiers Uzi, quand le général de Gaulle décida de ne plus vendre d'armes aux Israéliens qui avaient commencé une guerre préventive.

[6]Gendarmerie en campagne, destinée à punir les infractions dans les armées; comme la Feldgendarmerie en Allemagne ou la Military Police aux États-Unis.

survivait, il reprendrait la vie civile.

Tout à coup crépita la radio; c'était le lieutenant Huguenin. Il annonçait l'intervention imminente des avions. Dans quinze minutes au maximum! Le lieutenant aperçut soudain un point noir, camouflé derrière des bottes d'alfa. Un fellagha. Dans quelques minutes il allait brûler comme une torche sous les bombes de napalm. Le lieutenant avait déjà vu des fellaghas brûler en se débattant comme des forcenés dans les flammes. La première fois, il avait eu envie de pleurer et de vomir en même temps. Il s'était efforcé de dissimuler ce malaise. Un dégoût qui avait duré plusieurs jours. *Être un homme c'est avoir les couilles et l'estomac bien accrochés!* avait-il entendu dans la bouche d'un vieux baroudeur entre deux anisettes. Fallait-il donc perdre toute son humanité pour devenir un homme? Peut-être avait-il commis l'erreur de sa vie en devenant soldat. Il n'arrivait pas à s'habituer à de tels spectacles. Il savait que les gesticulations désespérées des hommes enduits de napalm allaient cesser brusquement, et que leur corps sans vie s'écroulerait subitement sur le sol qui brûlait aussi comme l'enfer; ils tomberaient, masses informes, comme des marionnettes dont on coupe la ficelle d'un coup de ciseau![7] En voyant ces fantômes s'immobiliser, il éprouvait une espèce de soulagement, d'apaisement: ils avaient fini de souffrir. Une fois, il avait emprunté la MAT de son ordonnance pour achever plus rapidement les pantins qui se contorsionnaient de douleur. Mais il avait deviné quelques sourires narquois de Légionnaires qui ne comprenaient pas pourquoi le lieutenant s'acharnait sur ces moribonds. Dans ses nuits sur la dure, il revoyait parfois ces fellaghas s'agiter comme des déments dans les flammes, comme des âmes aux enfers. Il sentait alors couler sur ses tempes une sueur malsaine et son esprit se révoltait des plaisanteries féroces de certains de ses hommes dont la guerre avait endurci la sensibilité. Mais il savait que c'était surtout pour se protéger eux-mêmes contre la dureté de la guerre: une carapace contre la folie qui guettait tous ces guerriers. Du revers de la main, le lieutenant

---

[7]Le napalm est loin d'être tombé en désuétude. Les Américains —qui sont la référence de ce XXI[e] siècle— l'utilisèrent par la suite au Vietnam et en Irak, selon leurs propres aveux.

chassa quelques mouches, les premières de la journée à le harceler.

Il perçut encore quelques taches noires qui se déplaçaient avec agilité entre les bottes d'alfa. Quelquefois une tête apparaissait, immobile, et semblait interroger l'horizon vide, les roches stériles et l'ennemi invisible: *«Et alors, qu'attendez-vous? Vous allez attaquer, oui ou merde? Nahdine Mouk!»* Ils se savaient encerclés par la Légion Étrangère et condamnés à mourir dans leur souricière soigneusement colmatée. Ils vivaient les derniers moments de leur existence. Aucun barreau ne manquait à leur cage! Mais ils voulaient mourir en hommes, en combattant; et non pas en brûlant inutilement et bêtement comme des fagots. Le lieutenant sentait ce qui se passait dans leur tête; et il voyait déjà leur corps rétrécir en grésillant dans le feu. Il sentait un horrible relent de chair calcinée se répandre dans la nature, mêlé à l'odeur infecte de napalm brûlé. Comme ces chevaliers médiévaux qui méprisaient l'arc et les flèches parce que ces armes de lâches pouvaient tuer de loin, sans risque pour l'archer, le lieutenant pensait que chacun avait le droit de se défendre. Jamais il n'aurait tué ou frappé un homme attaché, et ces fells, prisonniers dans leur cage, allaient être ainsi massacrés sans risques.

Soudain, la radio, tout près de lui, crachota quelques mots: «...*Quelque retard. La chasse attaquera dans quelques minutes...*» Un instant réveillé de sa profonde torpeur, le lieutenant replongea dans ses pensées angoissantes. Le désespoir de ces hommes condamnés à mort l'accablait. Il pensa alors à lancer son attaque avant l'arrivée des chasseurs-bombardiers. Ainsi ils pourraient mourir en combattant. Mais la Légion aussi aurait des pertes —sans aucun doute— et il serait tenu responsable de leur mort: «*Mais, putain! Qu'est-ce qui vous a pris? Vous avez perdu l'esprit! On a des gars au tapis à cause de vous! Vous allez en prendre plein la gueule; je vous le garantis!*» Il entendait très clairement toutes ces menaces. De deux choses l'une, ou il serait tué ou il s'en tirerait. Dans le premier cas, ses problèmes seraient réglés: il mourrait pour sa patrie. L'idée du sacrifice suprême l'avait toujours fasciné depuis sa plus tendre enfance. De plus —détail qui le faisait sourire avec un certain mépris— on lui épinglerait la Croix de Guerre et la Valeur militaire sur le

cercueil... Dans l'alternative, il s'en tirait indemne, et la réaction du commandement serait relative au nombre de tués: aucun tué du côté français, blâme dans son dossier et carrière gelée; mais si des Légionnaires trouvaient la mort, ce serait l'ignominie de la Cour martiale, la dégradation infamante, le déshonneur de la prison militaire durant de nombreuses années puis l'exclusion de l'armée pour insubordination. Dans tous les cas, sa carrière serait mise à mal. De plus, son séjour en prison risquait de lui fermer bien des portes dans la vie civile. Mais peu importe; à 26 ans, il n'allait pas se soucier de toutes ces bagatelles. Le monde était grand; l'Asie l'avait toujours grandement fasciné et attiré. Il regarda sa montre: 7h25. Il se retourna vers les deux plus proches de ses hommes et murmura: «*On va monter à l'assaut dans cinq minutes. Silence complet. Pas de cris. Quand je me lèverai vous me suivrez! Le* FM *restera en couverture mais n'ouvrira pas le feu avant les fells. Assaut jusqu'au sommet sans arrêt! Passez la consigne aux autres!*» En quelques minutes l'ordre circula. Le caporal chef de pièce demanda par geste confirmation qu'il devait bien rester en appui et ne pas tirer le premier. Puis il leva le pouce «*Compris!*» Le lieutenant crut alors entendre ses Légionnaires se préparer à l'assaut. Quelques murmures étouffés, de légers bruits de culasses. Tous les yeux étaient désormais rivés sur le lieutenant qui allait donner le signal de l'assaut à la tête de ses hommes. L'officier regarda sa montre: 7h28.

Soudain le lieutenant se leva d'un bond et s'élança sur la pente raide en brandissant un dérisoire pistolet. Ses hommes se dressèrent aussi, sans cris. Seules les pierres qui roulaient sous les semelles des "rangers" trahissaient le mouvement. Puis un hurlement se fit entendre au sommet alors que le lieutenant atteignait la mi-pente. Immédiatement, les armes à feu commencèrent à donner de la voix. Des rafales déchirantes ponctuées de coups isolés. Les coups sourds des fusils de guerre se mêlaient intimement aux rafales d'armes automatiques dans une espèce d'altercation meurtrière interrompue par les déflagrations des grenades offensives et défensives. Une tempête d'explosions qui tranchait avec le calme précédent. Derrière lui, il reconnut le *tac tac tac* de son FM de couverture; le caporal Conrad tâchait de

faire baisser la tête aux assiégés. Debout, le caporal avait calé la crosse ferrée du FM contre son ventre, et, la courroie de bandoulière soigneusement tendue derrière son dos, il tirait de courtes rafales sur les silhouettes furtives qui couronnaient la crête. À côté de lui, le pourvoyeur tenait fébrilement une pile de chargeurs pleins, prêt à réapprovisionner la pièce. Le lieutenant se retourna à demi sans cesser de gravir la pente raide: tous ses hommes suivaient l'assaut. Certains d'entre eux escaladaient sans se cacher, comme leur chef; d'autres sautaient d'un refuge à l'autre, ne restant à l'abri des rochers que le temps de tirer une courte rafale avant de s'élancer plus haut encore. Le lieutenant vit le légionnaire Sleven tomber, glisser un peu et rester calé dans le repli d'un affleurement rocheux. «*Il est touché; j'espère qu'il va s'en tirer ce brave type.*»

Puis, sans transition, un bruit de fin du monde emplit l'atmosphère. On n'entendait plus les armes. Trois T6 gonflaient et bouleversaient l'air ambiant des vibrations de leurs puissants moteurs. Le lieutenant leva rapidement les yeux et son visage s'éclaira d'un léger sourire: «*Pas de boulot pour vous aujourd'hui!*» murmura-t-il à l'adresse des aviateurs. Il les devina éructant leurs blasphèmes; ils ne pouvaient larguer leur napalm de peur de toucher les Français. Les grands oiseaux argentés à cocardes tricolores décrivirent un moment quelques arabesques impuissantes sous le plafond éblouissant des nuages blancs. Puis ils battirent des ailes et tracèrent dans le ciel immaculé un large demi-tour pour retourner à leur base, après s'être débarrassés en rase campagne de leurs bombes de napalm désormais inutiles.

Le lieutenant avait alors atteint le sommet de la colline. Il tourna la tête vers l'arrière pour hurler un: «*Allez les gars! Encore un effort! On est en haut!*» Soudain un énorme coup de poing dans le bras le projeta dans la pente. Il se sentit glisser un peu. D'abord assommé par le choc, il retrouva vite ses esprits et sentit qu'il s'était blessé au front dans sa chute. Une vive douleur venait de son bras, brisé par le projectile d'acier qui avait aussi, sur sa trajectoire, détruit l'omoplate avant de ressortir du corps par le dos. Il saignait abondamment par la plaie béante. Il tâcha sans succès de tourner la tête pour voir si ses hommes poursuivaient

l'assaut. Il entendit l'adjudant Khoeler crier avec son fort accent allemand: «*Allez les gars! On les a! Allez!*» Puis il ferma les yeux et se sentit faible, extraordinairement faible, comme dans un rêve. L'hémorragie continuait de le vider de toute vie. Il perdit encore connaissance...

On le secouait fort, et une espèce de conscience lui revint. Il devait être sur une civière que des hommes tâchaient de descendre vers l'ambulance de la compagnie. Quelques mouches, attirées par l'odeur du sang bourdonnaient autour de son visage. Dans un état second, il entendait des cris, des ordres qui sortaient du néant: «*Plus doucement; vous allez l'achever!... Kolberg, essayez de colmater l'hémorragie!... Appelez les hélicos. Il faut l'évacuer immédiatement vers l'hôpital militaire de Khenchéla.*» Il reconnut la voix d'Huguenin. Une autre voix assurait:«*Il est mort! Il ne respire plus. C'est inutile! Il n'a plus de pouls, plus du tout!*» Une autre disait:«*Qu'est-ce qui lui a pris de déclencher cette attaque prématurée, sans ordre. On aurait pu les avoir tous sans perdre un seul gugusse et on en a cinq au tapis!*» «*Il est devenu fou ou quoi, l'ancien? Il voulait peut-être épater la galerie!*» renchérissait une autre voix. «*Vraiment y'a des mecs que j'comprends pas; ils sont supers et puis* POF! c'est le coup de folie», lança un sergent d'une autre section. Le lieutenant Huguenin se pencha sur le brancard en observant avec attention le visage de l'homme étendu. Il lui posa la main sur le front en signe d'amitié. Les traits du mort étaient incroyablement sereins et heureux. Au milieu des critiques amères, l'homme rayonnait d'avoir eu le courage d'accomplir ce qu'il croyait être son devoir.

Sur son brancard, le lieutenant Jacques pensait à la douleur qu'aurait sa mère en apprenant sa mort. Il revit son enfance bienheureuse auprès de ses parents, là-bas au Canada, si loin au-delà de l'océan! Et tout à coup, il pensa à Dieu, il entrevit le jugement qu'il allait subir dans quelques minutes. Il se rappela du scapulaire que sa mère lui avait donné en cadeau lors de son départ pour le djebel d'où il ne devait plus revenir. Il aperçut alors un long tunnel lumineux. À l'extrémité, une très vive lumière l'attirait irrésistiblement. À sa grande satisfaction, les voix extérieures devinrent sourdes et inaudibles; il eut la sensation de s'avancer

vers la lumière qui brillait intensément. Il revit encore sa famille, sa mère, son père, sa sœur chérie, ses frères, le Canada son pays, et sa fiancée Monique avec qui il avait préféré rompre récemment, devinant inconsciemment quel sort l'attendait; ils pleuraient tous. Mais ces pleurs dont il était la cause ne le faisaient déjà plus souffrir. Il se sentait léger, irréel, détaché, éthéré, désormais inaccessible à la douleur terrestre. Il se retourna et aperçut le caporal Conrad et les Légionnaires Seis, Sleven et Querio, tous tombés avec lui. Il vit comme dans un rêve flou un groupe d'hommes en djellabas, silencieux, qui lui firent un geste amical et un sourire avant de disparaître dans la lumière intense. Puis le tunnel devint plus brillant, plus calme, plus paisible, plus merveilleux, et il se rappela alors clairement le secret que lui avait révélé, jadis dans son enfance, le Petit Prince: *«On ne voit bien qu'avec le cœur. L'essentiel est invisible pour les yeux.»* Et il comprit enfin ce que cela signifiait.

Ras El-Kef, le vendredi 13 juin 1957, 07h30



Le lieutenant Jacques, de la 13e DBLE

Table des Matières

Le fantôme 7

Le Congrès de l'A.C.E.L.F. 14

La femme en or 22

Amours ancillaires 34

Illusions d'enfance 43

Faux billets doux 53

Manuel le macho 60

Mélodie d'amour 68

Le pari 74

Passion libératrice 81

Quelques coups de pédales de trop 113

Le talon d'Achille 99

Prise d'otages 106

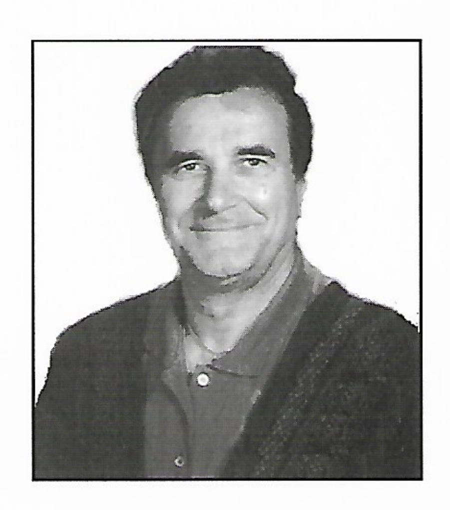
Le dernier combat du lieutenant 115

Claude ne croit pas aux fantômes aussi ressent-il la peur de sa vie lorsque Caroline, un an après sa mort, vient le hanter. Réal l'Acadien trouve auprès de son compagnon Georges une source inépuisable de faux dollars; jusqu'au jour où...

Manuel le macho est obsédé par des désirs toujours inassouvis. Importunée, sa femme réagit de façon peu orthodoxe. Daniel Covillon, joueur professionnel, vole les mineurs de fond, mais... l'Amour le sauve.

Le timide Pierre souffre le martyre, car à 43 ans, il est encore prisonnier d'une chasteté involontaire. Il décide de prendre le taureau par les cornes...

La vie est une comédie dramatique dans laquelle les humains se débattent vaillamment. Dans chacune de ces histoires, authentiques quoique romancées, les noms, les lieux et les dates ont été changés pour protéger la vie privée et l'intimité de tous.



Jean-Claude Castex

Après *Le Gros Lot* (1988), *À cheval sur les Mots* (coauteur, 1989), *Les Grands Dossiers criminels* (1990 et 1991), l'*Anthologie de Nouvelles francophones de la Côte-Pacifique* (coauteur, 2001), *le Dictionnaire des Batailles navales franco-anglaises* (2004) et *À la limite de l'Horreur* [2005), Jean-Claude Castex nous réjouit le cœur et l'esprit de ses nouvelles au cynisme élégant et froid.

ISBN 2-921668-05-X